



présente

“Les rêveries du promeneur solitaire”
(1776-1778)

recueil de dix textes autobiographiques
de
Jean-Jacques ROUSSEAU

Dans cette première partie de l'étude,
on trouve l'établissement de la genèse de l'œuvre,
puis un résumé suivi d'une analyse de :

- “*Première promenade*” (page 4)
- “*Seconde promenade*” (page 12)
- “*Troisième promenade*” (page 24)
- “*Quatrième promenade*” (page 35)
- “*Cinquième promenade*” (page 51).

Bonne lecture !

Genèse de l'œuvre

Rousseau, qui était convaincu d'être victime d'un «complot» ourdi par ses ennemis, Diderot, d'Alembert, d'Holbach et même Hume, tout le genre humain étant complice, avait voulu se justifier des accusations portées contre lui en écrivant "*Les confessions*", son autobiographie, et "*Rousseau juge de Jean-Jacques*", un plaidoyer frénétique. Mais il avait encore connu, avec ces œuvres, de cruelles déconvenues. D'abord, en 1771, il se vit interdire de continuer ses lectures publiques des "*Confessions*". Puis, en 1776, il ne put publier "*Rousseau juge de Jean-Jacques*" parce que, pensa-t-il, ses persécuteurs l'en avaient empêché. Dans "*Histoire du précédent écrit*", il raconta qu'il avait alors résolu de se confier à la Providence, en portant le manuscrit sur l'autel de Notre-Dame ; mais que, le jour où il y alla, le 24 février 1776, il trouva, fermant le chœur, une grille qu'il n'y avait jamais vue ; qu'il éprouva tout d'abord le vertige de sentir que Dieu aussi était ligué contre lui. Il marcha à travers Paris jusqu'au soir pour essayer de se calmer, sans y réussir. Il arriva chez lui, rue Plâtrière, «*rendu de fatigue et presque hébété de douleur*». Puis il crut comprendre que la Providence lui envoyait un signe pour lui faire savoir qu'il devait chercher un destinataire compréhensif ; il porta donc le manuscrit à l'abbé de Condillac, un ami de jeunesse devenu académicien ; mais celui-ci, avant tout logicien et grammairien, se contenta de faire quelques observations sur la composition de l'ouvrage ! Dans ces années de folie, où tous ceux qui l'approchaient lui étaient suspects ; où il ne se sentait en sécurité nulle part, pas même dans la rue où il s'imaginait que tous les passants le reconnaissaient, se moquaient de lui, et lui voulaient du mal, en désespoir de cause, il rédigea encore, en avril 1776, une lettre circulaire adressée «*À tout Français aimant encore la justice et la vérité*», dont il fit plusieurs copies, et qu'il distribua dans les rues, les promenades, aux Tuileries. Mais ce prospectus justificatif fut refusé par les passants. Il resta persuadé qu'on ne lui permettrait même pas de transmettre aux générations futures une image exacte de sa personne et de sa pensée.

Cependant, plus tard au printemps, il vit son état mental s'améliorer. Toujours convaincu de l'existence du «complot», certain qu'il n'avait plus rien à attendre de ses contemporains avec lesquels il ne voulait même plus avoir de rapports, se croyant réduit à ne prendre appui que sur lui-même, à «*se circonscrire*» en lui-même, à se mettre au centre d'un cercle protecteur, à ne vivre qu'en lui-même et à n'écrire que pour lui seul, en étant libre de toute attache en ce monde, en ayant accompli sa tâche, il se résigna. Ce détachement lui assura une stabilité et une quiétude qu'il n'avait plus connues depuis longtemps. Trouvant enfin l'apaisement dans la retraite, il décida de ne plus se défendre, d'oublier, dans la mesure du possible, ses ennemis, de jouir dans le calme des dernières années qui lui restaient à vivre, d'attendre la mort avec sérénité. Mais, pour se préparer à rendre ses comptes à Dieu, il s'examinait, revivait les heures les plus heureuses de son passé.

Surtout, il faisait chaque jour de longues promenades à pied qui le conduisaient dans la campagne autour de Paris, et, au cours desquelles, il herborisait, et poursuivait sa réflexion sur lui, s'inscrivant ainsi dans la grande tradition méditative occidentale où, depuis les péripatéticiens grecs, on se plaît à philosopher en plein air. La nature le détournait de ses angoisses et de ses obsessions, lui faisait même retrouver la joie de vivre car elle était source de «*rêveries*».

Rousseau avait déjà, dans le "*Second dialogue*" de "*Rousseau, juge de Jean-Jacques*", défini la rêverie comme un état dans lequel «*on n'est point actif. Les images se tracent dans le cerveau, s'y combinent comme dans le sommeil, sans le concours de la volonté ; on laisse à tout cela suivre sa marche, et l'on jouit sans agir.*» ; on laisse aller ses pensées, sans ordre, au gré des associations d'idées, ce qui implique donc une certaine passivité de l'esprit, une disponibilité, une certaine nonchalance. Cela implique aussi la solitude qui lui permet d'échapper au contrôle des autres ; dont il dit qu'il y est pleinement lui-même, sans diversion, sans obstacles. De ce fait, si les rêveries permettent d'abord d'entendre la voix de la nature, si cette réflexion peut avoir différents objets, le principal, pour Rousseau, c'est son propre ego, son propre «moi», qui lui devient alors transparent. Comme il se centre sur lui-même pour essayer de se connaître, sa rêverie n'a donc rien d'onirique, n'a donc pas l'incohérence de l'onirisme, mais garde une certaine cohérence, un fil directeur. Dans le "*Second dialogue*" de "*Rousseau, juge de Jean-Jacques*", il faisait cependant remarquer que «*la*

réverie, quelque douce qu'elle soit épuise et fatigue à la longue, elle a besoin de délasserment. On le trouve en laissant reposer sa tête et livrant uniquement ses sens à l'impression des objets extérieurs. Le plus indifférent spectacle a sa douceur par le relâche qu'il nous procure, et pour peu que l'impression ne soit pas tout à fait nulle, le mouvement léger dont elle nous agite suffit pour nous préserver d'un engourdissement léthargique et nourrir en nous le plaisir d'exister sans donner de l'exercice à nos facultés.»

Ce serait dans un moment d'exaltation connu au cours d'une de ces promenades qu'il décida de reprendre la plume, pour, au jour le jour et au hasard, en étant libéré de toute règle formelle, prendre, de son écriture souvent microscopique, des notes sur des événements qu'il vivait, des méditations qu'il faisait, des souvenirs qui revenaient ; pour, à loisir, «*rendre compte des modifications intérieures de [son] âme et de leurs successions*» ; pour faire revivre les «*délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes et douces*» ('*Seconde promenade*'). C'était une idée tout à fait neuve, que de laisser ainsi son esprit dériver.

Il remplit ainsi vingt-sept cartes à jouer (conservées à la bibliothèque de Neuchâtel) qu'il allait qualifier de «*registre fidèle de [ses] promenades solitaires et des rêveries qui les remplissent*». Ces cartes montraient d'abord les oscillations caractéristiques de son esprit versatile (cartes 1 à 5). Puis elles s'attardaient longuement au complot qui l'obsédait toujours (cartes 6 à 16). Ensuite, le fil des idées se rompit (carte 17), peut-être à cause de l'accident qu'il subit le 24 octobre 1776 qui est mentionné dans la "*Seconde promenade*" («*un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées et leur donner pour quelque temps un autre cours*» ; en effet, il avait été, le 24 octobre 1776, dans la côte de Ménilmontant, renversé par un chien. Ayant relu ses "*Confessions*", il nota sur les cartes 20 et 21 quelques corrections nécessaires à son ouvrage. Dans la carte 22, il revint aux réactions variées de passants rencontrés, comme s'il avait alors repris ses promenades dans Paris. La deuxième pensée de la carte 26 («*Tout me montre et me persuade que la Providence ne se mêle en aucune façon des opinions humaines ni de tout ce qui tient à la réputation, et qu'elle livre entièrement à la fortune et aux hommes tout ce qui reste ici-bas de l'homme après sa mort*») semble avoir été suggérée par l'attitude de ses contemporains lorsqu'il passa pour mort. La carte 27 nota la succession des thèmes à traiter dans le nouvel ouvrage.

En effet, comme il allait lui suffire de relire les pensées détachées qui figuraient sur ces cartes, il envisagea de les développer dans des textes, qu'il allait appeler «*Promenades*», et dont il ferait un recueil auquel il donnerait le titre de "*Rêveries*", qu'il allait qualifier d'«*informe journal de [ses] rêveries*» ('*Première promenade*'). Ainsi, sur la première carte, il avait indiqué : «*Pour bien remplir le titre de ce recueil je l'aurais dû commencer il y a soixante ans : car ma vie entière n'a guère été qu'une longue rêverie divisée en chapitres par mes promenades de chaque jour*» ; et il s'inquiéta : «*Je sens déjà mon imagination se glacer, toutes mes facultés s'affaiblir. Je m'attends à voir mes rêveries devenir plus froides de jour en jour jusqu'à ce que l'ennui de les écrire m'en ôte le courage.*». En fait, il entendait encore infliger à ses adversaires un démenti formel, irrécusable, en léguant à la postérité ce dernier portrait de lui, car, dans la "*Seconde promenade*", il annonça son «*projet d'écrire la suite de [ses] "Confessions"*».

Comme il rêvait toujours un certain temps à ses ouvrages avant de les composer ; comme, désormais, il était incapable d'un effort prolongé, le souffle étant devenu plus court, les «*livres*» d'autrefois étant devenus de simples «*promenades*», il semble que :

-On peut dater approximativement les quatre premières "*Promenades*" d'une période qui alla du printemps 1776 au printemps 1777. Il s'écoula probablement deux à trois mois entre la conception du nouvel ouvrage et la rédaction de la "*Première promenade*" puisqu'il nous y apprend que, depuis «*pas deux mois encore*», «*un plein calme est rétabli dans [son] cœur*», car est survenu «*un événement aussi triste qu'imprévu*». Si Rousseau maintient un certain flou, on peut cependant penser qu'il s'agirait de sa rédaction, en avril 1776, de la lettre circulaire adressée "*À tout Français aimant encore la justice et la vérité*". On peut en déduire que la "*Première promenade*" a dû être écrite en mai 1776.

-La "Seconde promenade" fut écrite après le 20 décembre 1776 puisqu'il y est fait allusion à l'article du "Courrier d'Avignon" qui avait à cette date annoncé la mort de Rousseau.

-Les quatre "Promenades" suivantes seraient de 1777. La "Septième promenade" aurait été rédigée au cours de l'été 1777. La "Huitième promenade" aurait été rédigée au cours de l'automne. La "Neuvième promenade" aurait été achevée le 15 décembre.

Quant à la "Dixième promenade", elle a été précisément datée du 2 mai 1778. À cause de sa mauvaise santé, Rousseau la laissa inachevée. Or il avait prévu : «*Mes rêveries, devenant plus froides de jour en jour, devraient naturellement finir lorsque j'approcherai de la fin de ma vie*». Quand, le 20 mai, il se décida à accepter enfin l'hospitalité que lui offrait le marquis de Girardin, il quitta Paris pour Ermenonville en emportant avec lui le manuscrit inachevé de ce qui était devenu "Les rêveries du promeneur solitaire". Et il ne devait pas les terminer, car il mourut subitement le 2 juillet suivant.

"Première promenade"

Texte de neuf pages

Rousseau se dit «*détaché*» des êtres humains «*et de tout*». Mais il veut répondre à la question : «*Que suis-je moi-même?*» «*Depuis quinze ans et plus*», il se voit «*précipité dans un chaos incompréhensible*», dans une «*étrange position*» qui lui paraît «*un rêve*». Il n'avait pu prévoir qu'il deviendrait «*l'horreur de la race humaine*», ce qui l'a plongé dans «*un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer*». Après s'être «*débattu longtemps aussi violemment que vainement*», il se soumet à sa «*destinée sans plus regimber contre la nécessité*». Ses «*persécuteurs*» ont à ce point poussé leur «*animosité*» qu'elle n'a plus d'effet sur lui, de même que n'en a plus «*la douleur physique*». Comme il est plus sensible à l'imagination des «*maux*» qu'aux «*maux réels*», il se trouve «*affranchi de toute nouvelle crainte et délivré de l'inquiétude de l'espérance*». Il a perdu celle-ci à la suite d'«*un événement aussi triste qu'imprévu*» survenu il y a «*deux mois*». S'étant rendu compte de «*la trame*» [le complot dont il se voit victime], tout ce qui lui vient des «*hommes*» lui est désormais «*indifférent*». Il avait encore eu un espoir en écrivant ses "Dialogues" ["Rousseau juge de Jean-Jacques"], et en voulant «*les faire passer à la postérité*» ; mais, maintenant, il ne tient plus qu'à se ménager, «*avant [sa] dernière heure, un intervalle de pleine quiétude et de repos absolu.*» Étant donné que «*les particuliers meurent*» tandis que «*les corps collectifs ne meurent point*», il considère qu'il sera toujours «*pris en aversion*» par «*les médecins*» et «*les oratoriens*». Il répète : «*Tout est fini pour moi sur la terre. [...] Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde.*» Il ne veut plus que s'«*occuper*» de lui, s'«*étudier*» lui-même, «*converser avec [son] âme*», et «*fixer par l'écriture*» ce que lui inspireront ses «*promenades journalières*». Il annonce qu'il produira «*un informe journal de [ses] rêveries*», «*un appendice de [ses] "Confessions"*» où il dira «*ce qu'[il a] pensé tout comme il [lui] est venu*», tout en affirmant : «*M'abstenir est devenu mon unique devoir*». Il sera incapable de «*procéder avec ordre et méthode*». Il fera «*la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien, car il n'écrivait ses "Essais" que pour les autres*», tandis qu'il n'écrit ses «*rêveries que pour [lui]*». Il n'a plus le souci de les «*transmettre [...] à d'autres générations*», entend «*jouir de [son] innocence et achever [ses] jours en paix malgré*» [les hommes].

Analyse

LA FORME

Pour bien apprécier le texte, il faut bien comprendre les particularités de langue qu'il présente.

On trouve en effet des mots ou des expressions dont le sens doit être précisé : «*à charge*» («*pénible*») - «*adresse*» («*habileté*») - «*âge*» («*époque*») - «*calamités*» («*grandes infortunes personnelles*») - «*canaille*» («*ramassis de gens méprisables*») - «*commerce*» («*relation avec une personne*») - «*corps*» («*groupe formant un ensemble*») - «*coupelle*» («*creuset utilisé pour l'isolation*»)

des métaux») - «*décépité*» («très affaibli par la vieillesse») - «*démêler*» («discerner») - «*derechef*» («de nouveau») - «*désœuvrement*» («absence d'action») - «*empire*» («pouvoir») - «*s'enlacer*» («se prendre dans des lacs», «se ligoter») - «*n'avoir garde de*» («ne pas manquer de») - «*hors d'état*» («dans l'incapacité de») - «*incessamment*» («sans cesse») - «*ne pas laisser de*» («ne pas cesser de», «ne pas manquer de») - «*machine*» («machination») - «*monument*» («ce qui conserve le souvenir») - «*navrer*» («blesser») - «*nécessité*» («contrainte inéluctable») - «*nul*» («réduit à rien») - «*objet*» («toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte les sens et, spécialement, la vue») - «*opprobre*» («humiliation») - «*proscrit*» («banni», «exilé», «ostracisé») - «*ramener [...] le public*» («le faire changer d'avis») - «*regimber*» («se rebeller») - «*retour du public*» («son changement d'avis») - «*sans réserve*» («entièrement») - «*société*» («ensemble de gens avec lesquels on est en relation») - «*trait de temps*» («particularité de l'époque») - «*traits*» («flèches») - «*trame*» («intrigue», «complot»).

En ce qui concerne le style, on peut remarquer :

-De malencontreuses répétitions (on lit à quelques lignes de distance : «*objets affligeants*» et «*pénibles objets*») et un pléonasme («*préparer d'avance*»).

-L'usage du pluriel de majesté : «*Écartons donc de mon esprit...*» - «*Livrons-nous...*».

-La coquetterie du redoublement : «*le sort et de mes vrais écrits et des monuments de mon innocence*».

-Des accumulations : «*n'ayant plus de frère, d'ami, de société que moi-même*» - étant vu comme «*un monstre, un empoisonneur, un assassin*» - allant «*d'erreur en erreur, de faute en faute, de sottise en sottise*» - étant «*sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté*» - subissant «*la dissimulation, la dépression, la dérision, l'opprobre*» - espérant «*la consolation, l'espérance et la paix*» - se lamentant : «*mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres*» - protestant : «*qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie...*»

-Des antithèses : Pour Rousseau, ses persécuteurs, en ne lui laissant «*rien*», «*se sont tout ôté à eux-mêmes*». Il considère qu'«*ils ne laisseront pas plus de paix à [sa] mémoire après [sa] mort qu'ils n'en laissent à [sa] ma personne de [son] vivant*». Il serait «*tranquille au fond de l'abîme*». Il oppose le «*dédain qui [l'] indigne*» et la «*douleur qui [l'] afflige*».

-De ces hyperboles que Rousseau a toujours prisées :

- Il abuse de nombres exagérés : «*cent fois plus que*» - «*cent fois plus heureux*» - «*mille passions diverses*» - «*mille folles tentatives*».

- Il s'imagine avoir fait «*un saut de la veille au sommeil ou plutôt de la vie à la mort*».

- Il prétend : «*Je deviendrais l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, [...] toute la salutation que me feraient les passants serait de cracher sur moi, [...] une génération tout entière s'amuserait d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant.*».

- Il dramatise sa situation présente : «*Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime*» ; toutes ses «*affections terrestres*» ont été «*arrachées*» de son cœur ; il passerait «*pour un monstre, un empoisonneur, un assassin [...] l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille*» ; «*toute la salutation que [lui] feraient les passants serait de cracher sur [lui]*» ; «*une génération tout entière s'amuserait d'un accord unanime à [l']enterrer vivant*» ; il s'est vu «*précipité dans un chaos incompréhensible*» au point que «*toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y saurait rien ajouter*» ; ses «*agitations*», son «*indignation*» l'ont plongé dans «*un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer*» ; il affirme : «*Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné*» ; il est «*seul pour le reste de [sa] vie*» ; il n'est «*plus bon à rien sur la terre*» ; sa «*vie interne et morale semble encore s'être*

accrue par la mort de tout intérêt terrestre et temporel» ; son corps «n'est plus pour [lui] qu'un embarras, qu'un obstacle» dont il se dégage autant qu'il peut.

- Si, au début, il rejette d'abord les «humains» : «Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi puisqu'ils l'ont voulu.», plus loin, il déclare : «Je suis sur la terre comme sur une planète étrangère où je serais tombé de celle que j'habitais». Ainsi, ce «sur la terre» pouvant bien s'écrire «sur la Terre», Rousseau se considère en quelque sorte comme un extraterrestre, aux yeux duquel, en retour, les Terriens sont étonnants.

- Il ne peut trouver «dans le siècle un cœur juste».

- Il se plaint de ses «persécuteurs» qui voudraient l'«enterrer tout vivant». «La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils [l']ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement [...] Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de [sa] misère que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y saurait rien ajouter.»

- Il se dit «agité» de «mille passions diverses», tout en prétendant être «impassible comme Dieu», ce qui marque bien cette aspiration orgueilleuse et ingénue qui se manifesta assez souvent dans "Les rêveries". «Les déchirements de [son] corps suspendraient ceux de [son] cœur».

-Une hypallage : les «persécuteurs» de Rousseau ont des «mains rapaces».

-Des comparaisons :

- Pour Rousseau, la «haine» des persécuteurs est «immortelle comme le démon qui l'inspire».

- Il se voit «impassible comme Dieu même».

- Il compare son examen «des modifications de [son] âme et de leurs successions» aux «opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier», et annonce : «J'appliquerai le baromètre à mon âme».

-Des métaphores :

-Les persécuteurs de Rousseau auraient fait de lui «leur jouet par quelque faux leurre» ; il serait «le jouet des hommes d'aujourd'hui».

- Son «esprit fait sa pâture journalière» de «sentiments et de pensées».

-Il estime que son cœur «s'est purifié à la coupelle de l'adversité» : il serait donc comme un minerai composite auquel on a fait subir l'opération thermique de la coupellation pour isoler le métal précieux ; on lit dans la définition du mot «coupelle» du "Dictionnaire" de Furetière (1690) : «On dit figurément qu'un homme a passé par la coupelle quand il a subi un très sévère examen, quand il a été bien saigné et bien purgé après une grande maladie, comme on examine et on purge les métaux par la coupelle.»

- Il évoque un «rayon d'espérance».

- Il «sonde» son cœur.

- Pour lui, «une source» s'éteint, ce qui est une image guère valable ; on préférerait «se tarir».

- Remarquons que le mot «départ» désigne la mort.

- Il entend vivre avec lui-même «comme [il] vivrai[t] avec un moins vieux ami».

-Des maximes : «Les particuliers meurent, mais les corps collectifs ne meurent point» - «Un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même».

Ainsi, Rousseau fut soucieux d'une recherche littéraire qu'on a d'ailleurs pu souvent lui reprocher.

LE FOND

La "Première promenade" n'est pas, en dépit de son titre, une «promenade», mais une introduction au recueil des "Rêveries du promeneur solitaire".

En effet, plus que des confidences sur lui, qu'on pouvait attendre car on ignorait alors sa vie depuis qu'il avait été chassé de l'île Saint-Pierre, Rousseau, tout en continuant à se plaindre du «complot» dont il se voyait victime, s'employa plutôt à définir les futures «rêveries» qu'il entreprenait de

transcrire, se servant de ce texte préliminaire afin de mieux définir pour lui-même et pour ses futurs lecteurs la forme littéraire nouvelle qu'il abordait.

On remarque que le lecteur est jugé indésirable, puisque l'auteur prétend n'écrire que pour lui-même. En fait, s'il l'avait réellement rejeté, Rousseau aurait dû se contenter de ce qu'il avait écrit sur ses cartes à jouer !

Pour bien analyser le texte, il faut, dans les incessants aller et retour, distinguer les trois moments différents dont il rend compte.

* * *

Regardant vers le passé, Rousseau, s'appuyant sur des expériences douloureusement vécues, laisse la place à l'évocation de la souffrance que lui cause la persécution qu'il a subie.

Il évalue la durée du «complot» à *«quinze ans et plus»*. C'est un nombre très approximatif car ce fut, en fait, au cours de l'hiver 1757-1758 que fut consommée la rupture entre lui et ses amis, les «philosophes» (Diderot, d'Alembert, Grimm, d'Holbach), tandis que c'est en 1762 qu'il fut décrété de prise de corps par les autorités civiles et religieuses après la publication de *'Du contrat social'* et d'*'Émile'*. Plus loin, parlant de son «*délire*», il le date de «*dix ans*» ; il fait donc alors probablement allusion à la crise qu'il connut en Angleterre, cette fois-ci avec Hume, précisément au printemps de 1767.

En dépit de cette durée, le complot lui paraît «*encore un rêve*», un mauvais rêve, assez comiquement attribué à «*une indigestion*», et dont il espère se réveiller.

Il fait d'abord part de la surprise que lui a causé le fait de se trouver «*dans cette étrange position*» : «*Oui, sans doute, il faut que j'aie fait sans que je m'en aperçusse un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort*», l'emploi de ce dernier mot venant d'ailleurs contredire la sérénité par ailleurs affichée.

Il se plaint de l'injustice dont était victime «*le plus sociable et le plus aimant des humains*», qui était désireux d'aimer et d'être aimé, qui était porté par un élan vers la plus grande transparence, vers la sincérité et vers la communion des cœurs, puisqu'il avait été pris dans un piège, avait été «*tiré [...] de l'ordre des choses*», «*précipité dans un chaos incompréhensible*», n'avait rencontré que la cruauté de la société qui l'avait «*proscrit par un accord unanime*». Il ne se rend pas compte que ce sont précisément son encombrant amour, son indiscrette et envahissante tendresse qui s'étaient heurtés à la réserve dans laquelle veut se tenir la société.

Il se lamente : «*Ils [ses contemporains] ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux.*» C'est du fait de cette hostilité, de cette défiance universelle, qu'il aurait été obligé de convertir son amour en haine, conversion qui fait tout son malheur.

Il évoque la coalition des persécuteurs qui auraient été déterminés à l'exclure, à lui imposer leur ostracisme, à précipiter sa perte. Il dénonce le «complot» universel dont il se dit la victime ; que, quelque peu paranoïaque, il avait déjà longuement exposé dans *'Les confessions'*. Que ce complot soit imaginaire ou réel (il l'est pour une bonne part, surtout depuis la condamnation de *'Du contrat social'* et d'*'Émile'*, en juin 1762, et la «*lapidation*» de Motiers, en septembre 1765), il était, en fait, pour Rousseau, utile. En effet, s'il provoqua une souffrance, il fut aussi une de ces expériences radicales par lesquelles un être humain peut vraiment appréhender la réalité de son existence. Le complot l'avait dépouillé des qualités dont la société l'avait affublé ; jouant le rôle d'un révélateur, il mit en pleine lumière cette «haine» fondamentale que dissimulent les grimaces de la courtoisie, il lui avait fait voir l'hypocrisie dans laquelle la société se complaît ; surtout, il lui révéla la véritable signification de sa destinée.

Dans une sorte de réponse à un interlocuteur qui se serait étonné de sa longue inconscience, Rousseau se récrie avec vivacité, dans un de ces déferlements d'hyperboles dont il était si coutumier : «*Eh ! comment aurais-je pu prévoir le destin qui m'attendait? [...] Pouvais-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étais, le même que je suis encore, je passerais, je serais tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin, que je deviendrais l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la salutation que me*

feraient les passants serait de cracher sur moi, qu'une génération tout entière s'amuserait d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant?» Il considère qu'il s'est laissé manipuler comme une marionnette par ses persécuteurs : «J'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma destinée autant d'instruments qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.»

De plus, il se reproche de s'être «*débattu longtemps*» ; de n'avoir ainsi fait que s'«*enlacer davantage*», que donner à ses persécuteurs «*de nouvelles prises*». Aussi juge-t-il : «*J'ai pris le seul parti qui me restait à prendre, celui de me soumettre à ma destinée sans plus regimber contre la nécessité.*»

Il n'a pas découvert la fausseté accidentelle de tel ou tel ennemi, mais l'universelle et fatale fausseté de toute société humaine, car elle est nécessairement corrompue par la concurrence des vanités et des amours-propres. Il regrette de ne pas avoir eu conscience de cette fausseté dès le commencement de son histoire, et de n'avoir donc pu se préserver de la méchanceté de ses contemporains : «*Si dès mes premières calamités j'avais su ne point regimber contre ma destinée, et prendre le parti que je prends aujourd'hui, toutes leurs épouvantables machines [«machinations»] eussent été sur moi sans effet, et ils n'auraient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs succès.*»

Il évoque ses «*Dialogues*», en fait «*Rousseau juge de Jean-Jacques*», et mentionne les «*mille folles tentatives pour les faire passer à la postérité*». Le nombre est évidemment exagéré, mais la folie fut réelle, comme on l'a signalé plus haut.

* * *

Au moment présent, Rousseau constate : «*Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même*». Cela reprenait le «*moi seul*» qui ouvrait le «*Livre premier*» des «*Confessions*», était son rigoureux équivalent. Quant à «*donc*», l'adverbe de l'irrévocable, au premier temps de la plainte, il en fixe la tonalité, marque que la sentence est sans appel. Dans cette déclaration liminaire, on remarque ce mélange si particulier, qui est propre à Rousseau, d'orgueil et de mélancolie ;

Indiquant que son étonnement devant le «*complot*» lui fait croire vivre «*un rêve*» : «*Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, et que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis.*» Malgré la sérénité précédemment affichée (il affirmait ne plus pouvoir être la proie de ses «*persécuteurs*»), le temps grammatical utilisé montre qu'il est toujours en proie à l'angoisse.

Plus loin, il affirme : «*Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.*», «*Dieu*» étant ici le Christ auquel il s'identifie, se voyant comme lui, un innocent et un juste persécuté abandonné à la méchanceté humaine.

Plus loin encore, il se dit «*nul désormais parmi les hommes*», ressentant donc son retranchement comme une sorte de véritable néant.

Ses hantises n'étant pas dissipées, il se sent toujours victime de l'«*animosité*», de l'«*aversion*», de «*persécuteurs*» acharnés à le perdre, que, non sans ironie, il appelle «*directeurs de [sa] destinée*» puisque ce sont des «*philosophes*». Il se rend compte que, face à eux, il a toujours le dessous.

À ses «*persécuteurs*» d'autrefois, il en ajoute d'autres, qui sont, curieusement :

-«*Les médecins*» dont il dit qu'il les a «*réellement offensés*» (il leur reprochait de n'avoir pas réussi à le délivrer de son problème de rétention d'urine, et d'avoir, en s'y essayant, accru encore ses maux ; il les avait attaqués dans «*Émile*») ; il allait les critiquer à nouveau dans la «*Septième promenade*».

-«*Les oratoriens*», membres d'une société de prêtres séculiers (d'où «*gens d'Église et demi-moines*»), l'Oratoire, qui avait été fondée à Rome par Philippe Néri au XVI^e siècle. Ils prenaient part aux grands débats d'idées du XVIII^e siècle. Rousseau avait bien indiqué, dans «*Les confessions*», que leurs écrits l'avaient poussé vers un jansénisme tempéré. Certains formaient près de lui, à Montmorency, un petit groupe de gens cultivés et bons, vers lesquels il s'était senti attiré, avant de voir en eux des adversaires qui auraient participé à la ligue qui s'était opposée à la publication d'«*Émile*». Il les avait malmenés dans le «*Troisième dialogue*» de «*Rousseau juge de Jean-Jacques*»,

et pensait qu'ils seraient «à jamais implacables», exerçant contre lui leur «iniquité», du fait de «leur amour-propre».

Mais, s'il sait que les «persécuteurs» se renouvelleront à chaque génération, qu'ils tourmenteront même sa mémoire après sa mort, il demande pourtant : «Qu'ai-je encore à craindre d'eux puisque tout est fait?» et répète : «Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut m'y faire ni bien ni mal.»

Et c'est par une habileté rhétorique qu'il prétend trouver un aspect bénéfique à la persécution ; qu'il fait de ses «persécuteurs» d'involontaires bienfaiteurs ; qu'il fait, en renversant la situation, de la solitude imposée par «le complot» une solitude voulue et réparatrice, l'exclu proclamant : «Je suis cent fois plus heureux dans ma solitude que je ne pourrais l'être en vivant avec eux», car, sans cette violence, il n'aurait jamais osé envisager de vouloir désormais préserver son énergie, de s'accorder «un intervalle de pleine quiétude et de repos absolu», de se décider à une parfaite retraite qui doit le transporter hors de l'état social, en un autre monde, de «l'autre côté du miroir». Ainsi, de ce point de vue inversé, c'est le monde de la société qui lui paraît un monde à l'envers : tous les masques aimables de la civilité, de la politesse, tombent, et se montre au grand jour une haine, qui n'est pas «naturelle», mais est un produit de l'aliénation sociale, ou de la corruption de la communauté.

C'est par une autre habileté rhétorique qu'il estime que ses «persécuteurs» ont échoué dans leur entreprise car, en ne lui laissant «rien», «ils se sont tout ôté à eux-mêmes». Il précise : «Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misère que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y saurait rien ajouter.» Mais, si «les maux réels» ont «peu de prise» sur lui, il reste que son «imagination effarouchée» fait que «leur attente» le «tourmente cent fois plus que leur présence».

C'est encore par une habileté rhétorique qu'il se dit cependant désormais apaisé, car, «dans tous les raffinements de leur haine [ses] persécuteurs en ont omis un que leur animosité leur fait oublier» : c'est la torture de l'espérance. En effet, il indique : «Depuis longtemps je ne craignais plus rien, mais j'espérais encore, et cet espoir tantôt bercé tantôt frustré, était une prise par laquelle mille passions diverses ne cessaient de m'agiter.» Il avait gardé dans son cœur un «faible rayon d'espérance. Mais l'extrême violence du rejet ne lui permet même plus de cultiver un tel sentiment. C'est ainsi que la dépression qui fit suite à l'échec des «Confessions» puis de «Rousseau juge de Jean-Jacques» lui fit toucher le fond, mais lui donna l'occasion, par ce point d'appui inespéré, de rebondir et de revenir à la surface. Il serait donc désormais «affranchi de toute nouvelle crainte et délivré de l'inquiétude de l'espérance», et il pense que «la seule habitude suffira pour [lui] rendre de jour en jour plus supportable une situation que rien ne peut empirer», car la seule patience permettrait de convertir la souffrance et l'inquiétude en tranquillité et en paix. On lit : «Mais je comptais encore sur l'avenir et j'espérais qu'une génération meilleure...» - «Mes espérances que j'avais beau jeter au loin me rendaient également le jouet des hommes d'aujourd'hui.» - «Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde.» L'espérance, comme l'imagination, est un trouble de l'âme qui est ainsi arrachée à son inertie naturelle.

S'il considère que tout être social est seul parmi les autres, s'il sait combien est irrémédiable la solitude de notre condition, qui n'est pas circonstancielle mais nécessaire et essentielle, il souffre tout de même d'avoir dû renoncer à l'amitié comme à l'amour, d'être empêché de toute relation avec les autres. En effet, il se voit, «par un accord unanime», insulté et blessé par ses contemporains, toutes ses «affections terrestres» ayant été «arrachées» de son cœur, pensant que sa situation est désormais immuable (Il évoque sa «destinée fixée à jamais sans retour ici-bas»), il affirme : «Tout ce qui m'est extérieur m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni frères. Je suis sur la terre comme sur une planète étrangère, où je serais tombé de celle que j'habitais.» En l'arrachant au mensonge universel de la vie sociale, l'universelle persécution le contraint à ne se fier qu'à lui-même, à revenir à lui-même, à se retrouver par-delà le malheur, à jouir de sa seule existence. Mais, s'il connaît un vertige de l'abandon et de la solitude, il serait parvenu à une totale indifférence : «Il est trop tard. Qu'ils [ses «persécuteurs»] me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part.» Et, au prix d'un véritable dépouillement, il pense pouvoir retrouver cette innocence qui, selon lui, fait le fond de notre être, et qui est trahie et nécessairement refoulée par les aliénations que la vie fait subir.

Or il nous apprend que, depuis «*pas deux mois encore*», «*un plein calme est rétabli dans [son] cœur*», car est survenu «*un événement aussi triste qu'imprévu*». Comme indiqué précédemment, ce serait sa rédaction d'une lettre circulaire adressée "À tout Français aimant encore la justice et la vérité". Ayant accepté cet échec, il aurait «*retrouvé la paix*», aurait enfin appris, parvenu au terme de sa vie, à «*ne point regimber contre la destinée*», à prendre «*le seul parti qui [lui] restait à prendre, celui de [se] soumettre à [sa] destinée sans plus regimber contre la nécessité*».

* * *

Regardant vers l'avenir, Rousseau II déclare qu'il veut se vouer au «*goût de la solitude et de la contemplation*», ne plus vivre que par ses «*rêveries*», et les faire connaître.

Il annonce qu'il «*fixera par l'écriture*» «*les contemplations charmantes*» que lui apporteront «*les loisirs*» de ses «*promenades journalières*». Puis, passant subrepticement des «*promenades*» vécues aux «*promenades*» écrites, s'efforçant de montrer le caractère original de sa nouvelle tentative, il prétend que «*ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de [ses] rêveries*» ; qu'il ne procédera pas «*avec ordre et méthode*» parce qu'il se dit «*incapable de ce travail*» qui l'«*écarterait de [son] but qui est de [se] rendre compte des modifications de [son] âme et de leurs successions*» ; que, sans exercer ni contrôle ni correction, il notera ses pensées, évoquera ses humeurs qui seront diverses du fait du jeu des circonstances, des aléas du temps qu'il fait, de rencontres contingentes, tout aussi imprévisibles que les changements de l'atmosphère, ses impressions de l'instant, d'où des associations libres, un enchaînement aléatoire des idées : «*Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu et avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain*».

On pourrait donc déceler, chez lui, cette attitude d'abandon qu'allait recommander Freud pour que se découvrent, hors du contrôle rationnel, les mystères de la psyché. D'ailleurs, il envisage bien d'obtenir ainsi une thérapie personnelle car il pense, que de son introspection résultera «*une nouvelle connaissance de [son] naturel et de [son] humeur par celle des sentiments et des pensées dont [son] esprit fait sa pâture journalière dans l'étrange état où [il est]*».

Il faut remarquer que le refus de l'«*ordre*» et de la «*méthode*» est quelque peu contredit quand Rousseau écrit : «*Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre et à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles, et quoique je ne suis plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout à fait perdu mes derniers jours.*» !

Il signale encore que, alors qu'il devait se cacher pour écrire ses "Confessions" et ses "Dialogues", il ne craint plus qu'on lui vole ou qu'on falsifie ses prochains textes. Personne ne peut plus désormais troubler son bonheur.

Il annonce que, dans ces «*feuilles*», «*il sera beaucoup question de [lui] parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même*», justification qu'il crut pouvoir donner de son extrême égocentrisme, que, d'ailleurs, il s'emploie à revendiquer : «*Moi [...] que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher.*» - «*Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance et la paix, je ne dois et ne veux plus m'occuper que de moi*» - «*Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même*» - «*Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec [notre] âme*». Mais ne voilà-t-il pas des années qu'il ne fait plus rien d'autre que se consacrer exclusivement à lui?

S'il prend le parti d'écarter ce qui lui déplaît, il reste qu'il reconnaît qu'il se livrerait bien à un travail puisqu'il se propose de faire sur lui-même «*à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme.*» Mais il répète qu'il s'en tiendra à un simple compte rendu : «*Je me contenterai de tenir le registre des opérations sans chercher à le réduire en système*».

"Les rêveries du promeneur solitaire" devraient donc être le journal d'une conversion, d'une régénération, d'une transmutation de la plus profonde dépression dans la joie la plus constante. Et, comme tout rédacteur d'un écrit dit intime, il prétend : «*Je n'écris mes rêveries que pour moi*». Il ne composerait ces textes qu'en les destinant à sa propre «*consommation*» : «*Chaque fois que je les*

relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres, en songeant au prix qu'avait mérité mon cœur.» Il déclare même n'avoir «*qu'une indifférence profonde sur le sort et de [ses] vrais écrits et des monuments de [son] innocence*». Il aurait perdu l'espoir d'une reconnaissance posthume.

Alors que ce vagabondage de l'esprit auquel l'autoriserait la «*rêverie*», de même que le choix d'être à soi-même la matière de son ouvrage, font penser à l'attitude et à l'œuvre de Montaigne, Rousseau, dans une critique qui, en fait, n'est pas vraiment originale, entend opposer la parfaite sincérité de ses "*Rêveries*" à la sincérité affectée, sinon à la coquetterie de son illustre prédécesseur qui, selon lui, n'aurait pris congé de son lecteur (on lit, dans son avant-propos aux "*Essais*" : «*Ainsi lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain. À Dieu donc*») que pour mieux piquer sa curiosité, et l'inciter à le lire ; il serait toujours resté conscient et soucieux de l'effet qu'il produirait sur le lecteur, ne renonçant jamais à le séduire, même et surtout quand il mimait l'indifférence. Dans le préambule du "manuscrit de Neuchâtel", une ébauche des "*Confessions*", Rousseau avait déjà considéré Montaigne comme un de «*ces faux sincères qui veulent tromper en disant vrai. Il se montre avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables ; il n'y a point d'homme qui n'en ait d'odieux. Montaigne se peint ressemblant mais de profil. Qui sait si quelque balafre à la joue ou un œil crevé du côté qu'il nous a caché n'eût pas totalement changé sa physionomie.*» Dans "*Les confessions*", il reprit quelque peu sa condamnation : «*J'avais toujours ri de la fausse naïveté de Montaigne, qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables ; tandis que je sentais, moi qui me suis cru toujours, et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux.*» (II, 285). Dans "*Émile*", il avait nettement indiqué la raison plus profonde qui l'éloignait de Montaigne : «*Mais que servent au sceptique Montaigne les tourments qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres? Quelques usages incertains et bizarres fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce seul point? Ô Montaigne ! toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, si un philosophe peut l'être, et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux; où l'homme de bien soit méprisable, et le perfide honoré.*» ("*Livre IV*"). Ici, il se dissocie encore, mais pour une autre raison : «*Je fais la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivait ses "Essais" que pour les autres, et je n'écris mes rêveries que pour moi.*» Il sous-entend que Montaigne avait écrit pour suppléer à l'ami disparu, La Boétie, pour susciter dans un monde hostile et violent, une voix amicale ; tandis que, lui, se dit revenu de l'illusion d'écrire «*pour les autres*». Notons, cependant, qu'il emprunta à Montaigne une expression deux fois employée : «*regimber contre la destinée*» - «*regimber contre la nécessité*».

Rousseau situe aussi ses futures "*Rêveries*" par rapport à ses "*Confessions*", déclarant : «*Je reprends la suite de l'examen sévère et sincère que j'appelai jadis mes "Confessions"*». Mais il «*ne leur en donne plus le titre*», car il ne trouverait «*plus rien à dire qui puisse le mériter*». La première raison en serait que, comme le «*moi*» que la rêverie découvre n'est point celui qu'il a dû présenter au regard des autres, il ne pourrait le raconter, comme il avait fait auparavant le récit de sa vie. La seconde raison en serait qu'il ne s'agit plus pour lui de se confesser puisqu'il ne fait plus rien, ni de bien ni de mal, même s'il pense qu'il pourrait peut-être trouver, dans sa nouvelle entreprise, le moyen de s'améliorer : «*Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures, je parviens à les mettre en meilleur ordre et à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entièrement inutiles.*» Signalons que, s'il prévoit que les «*feuilles*» qu'il va rédiger ne formeront qu'un «*appendice*» de ses "*Confessions*", il aurait pu y voir plus justement «*un épilogue*».

Il reste que le rêveur sera surtout un écrivain, qui aura joui du pur bonheur d'écrire : «*Si on me les enlève de mon vivant [les feuilles du manuscrit des "Rêveries"]*, on ne m'enlèvera ni le plaisir de les

avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit et dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon âme.» Il en sera aussi un lecteur ému : «Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je reste, comme je l'espère, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, et faisant renaître ainsi le temps passé doublera pour ainsi dire mon existence.»

On constate ici que, sentant que ses forces déclinent et l'abandonnent peu à peu, que se rendant compte que son imagination devient moins vive («*Il y a plus de réminiscences que de création dans ce qu'elle produit désormais*»), il espère que ses «*promenades*» puissent consoler sa vieillesse, lui permettre de vivre, «*décrépit*», avec lui-même «*dans un autre âge, comme [il vivait] avec un moins vieux ami*». De plus, il envisage la mort avec sérénité, se complaisant même dans cette pensée puisqu'il affirme : «*Je consacre mes derniers jours [...] à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi*». S'il apprécie le fait que «*la vie interne et morale [de son âme] semble s'être encore accrue par la mort de tout intérêt terrestre et temporel*», il aspire même à se délivrer des entraves physiques : «*Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras, qu'un obstacle, et je m'en dégage d'avance autant que je puis.*» Il se réjouit de «*trouver encore avant [sa] dernière heure un intervalle de quiétude et de repos.*»

Acceptant de subir l'hostilité universelle, de se résigner «*sans réserve*», se voulant «*impassible comme Dieu même*» [rien que ça !], il aspire à la sérénité ataraxique atteinte par le sage stoïcien, écrivant : «*M'abstenir est mon unique devoir et je le remplis autant qu'il est en moi*», réactualisant donc ainsi la célèbre maxime : «*Sustine et abstine*» («*Souffre et abstiens-toi*»).

* * *

Conclusion

Dans la «*Première promenade*» Rousseau expose sa situation actuelle. Il sent que ses forces physiques et mentales déclinent et l'abandonnent peu à peu, que son imagination devient moins vive. Rappelant le «*complot*» dont il se voit toujours la victime, il montre donc que ses hantises ne se sont pas dissipées, que l'angoisse l'étreint encore, qu'il ne fait que se résigner à son sort. Surtout, il donne une introduction au recueil des «*Rêveries du promeneur solitaire*», présente une forme littéraire nouvelle qu'il définit.

«*Seconde promenade*»

Texte de onze pages

Rousseau rappelle son projet «*de tenir un registre fidèle de [ses] promenades solitaires et des rêveries qui les remplissent quand [il] laisse [sa] tête entièrement libre, et [ses] idées suivre leur pente sans résistance et sans gêne.*»

Il dit s'être rendu compte qu'il a déjà «*trop tardé*» car il sent arriver son «*déclin*».

Il indique : «*J'appris par mon propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtais habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes et douces.*»

Il révèle que, en se promenant seul, il éprouvait des «*ravissements*», des «*extases*».

Il en vient à raconter «*un accident imprévu*» qui «*vint rompre le fil de [ses] idées et leur donner pour quelque temps un autre cours.*» «*Le jeudi 24 octobre 1776*», il avait parcouru «*le riant paysage*» entre «*les hauteurs de Ménéilmontant*» et Charonne, tout en herborisant (ce qui lui fit trouver des plantes rares), en admirant «*la campagne*» automnale qu'il trouvait «*analogue à [son] âge et à [son] sort*» (il se voyait «*au déclin d'une vie innocente et infortunée*»), en se livrant à de «*paisibles méditations*» qui lui permirent de faire un véritable bilan de son existence, jusqu'à ce que sa rêverie ait été interrompue.

«À la descente de Ménilmontant» «un gros chien danois» qui courait devant un carrosse le «choqua de sa masse et de sa vitesse», le fit chuter et subir un évanouissement prolongé.

Il reprit connaissance, et apprit «ce qui venait de [lui] arriver» : le chien l'«avait fait tomber la tête en avant», et «le carrosse auquel appartenait le chien» avait failli lui «passer sur le corps».

Il décrit avec précision le «moment délicieux», l'incomparable «calme ravissant», que fut sa «première sensation» à son retour à sa «légère existence» : «Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais, ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude.»

Puis, encore crachant du sang du fait, croyait-il, de ses «dents fracassées», plutôt que de prendre «un fiacre», il marcha jusqu'à la rue Plâtrière où «les cris de [sa] femme» lui révélèrent la gravité de son état qu'il décrit ensuite en détail, les dents étant toutefois seulement «enfoncées».

Mais son «histoire se répandit dans Paris» en subissant une «métamorphose». L'empressement du lieutenant de police à lui offrir ses «services» lui parut un «mystère» inquiétant, d'autant plus qu'il subissait «le délire de la fièvre».

Là-dessus, produisit un «grand bruit» un roman qu'avait écrit Mme d'Ormoys, parce que s'y trouvait «une note» pouvant lui être attribuée, et lui valoir un «blâme», sans qu'il ait «aucun moyen» de changer «l'impression qu'il pouvait faire».

De plus, se promenant aux Tuileries, il constata que la nouvelle de sa mort s'était répandue ; il apprit que le roi et la reine «en parlèrent comme d'une chose sûre» ; qu'un journal, «Le courrier d'Avignon», avait annoncé «cette heureuse nouvelle» ; qu'on avait voulu ouvrir «une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouverait chez [lui]», ce qui lui fit imaginer que ses «cruels ennemis» tenaient «prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour les [lui] attribuer» ; le fit se voir victime d'un «complot» ourdi par «toute la génération présente», complot qu'il considère «comme un de ces secrets du ciel impénétrables à la raison humaine». Et il continue à s'exalter sur ce thème.

Cependant, finalement, il déclare se «résigner», à l'exemple de saint Augustin, de se soumettre à «la volonté de Dieu», «l'Être parfait» qu'il «adore» et qui «est juste», dont il dit : «Il veut que je souffre, et il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance ; mon coeur et ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes et la destinée ; apprenons à souffrir sans murmure ; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, et mon tour viendra tôt ou tard.»

Analyse

LA FORME

Le texte présente des particularités de langue qu'il faut expliquer :

-On trouve des mots anciens ou qui n'avaient pas le même sens qu'aujourd'hui : «âge» («époque») - «barbarement» («sauvagement») - «bruit» («rumeur») - «caduque» (féminin de «caduc» : «qui est destiné à tomber») - «cajoleries» («flatteries») - «ciel» («divinité») - «commun» («général») - «concourir» («participer») - «concours» («réunion») - «confidence» («communication d'une chose sous le sceau du secret») - «conjectures» («hypothèses») - «de concert» («ensemble») - «damné» («condamné aux peines de l'enfer») - «décret» («décision d'une volonté supérieure») - «derechef» («de nouveau») - «désintéressé» («qui n'est pas fait par intérêt personnel») - «effaroucher» («effrayer») - «élévation» («haute situation») - «en crédit» («qui a de l'influence», «qui jouit de considération») - «énervé» («priver de nerf, d'énergie») - «fidèlement» («exactement», «scrupuleusement») - «fièvre» («vive agitation») - «flagornerie» («flatterie grossière et basse») - «fondre» («s'abattre avec violence») - «fortuit» («qui arrive ou semble arriver par hasard») - «fortune» («puissance qui est censée distribuer le bonheur et le malheur sans règle apparente») - «gré» dans «à mon gré» («selon moi») - «impossibilité» dans «être de toute impossibilité de» («être tout à fait incapable de») - «instantes» («pressantes») - «métamorphose» («changement de forme, de nature ou de structure, si considérable que l'être ou la chose qui en est l'objet n'est plus reconnaissable») - «ne pas laisser de» («ne pas cesser de», «ne pas manquer de») - «maussadement» («maladroitement») - «objet» («toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte

les sens et, spécialement, la vue») - «*opiniâtement*» («obstinément») - «*oraison funèbre*» («discours prononcé à l'occasion des obsèques d'une personne illustre») - «*ostensif*» («ostentatoire») - «*pénétrer*» («parvenir à comprendre») - «*presser de*» («pousser vivement à faire quelque chose») - «*prodige*» («événement de caractère magique ou surnaturel») - «*ravissant*» («captivant») - «*sans effet*» («sans résultat») - «*savoir que*» («c'est-à-dire») - «*singularité*» («bizarrerie», «étrangeté») - «*souscription*» («engagement de paiement») - «*tribut*» (ironiquement : «hommage») - «*triés comme sur le volet*» («choisis avec le plus grand soin», le volet étant une petite tablette servant à trier des graines, les pois, les fèves ou de petits objets) - «*Tuileries*» («le jardin du palais des Tuileries qui était devenu un parc public grâce à Charles Perrault qui voulut qu'on puisse y parler «d'affaires, de mariages et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église»).

On remarque encore que :

-Rousseau avait un tel goût des adverbes qu'il alla jusqu'à en inventer : «*barbarement*», «*maussadement*» !

-il fit un adjectif verbal de ce qui est aujourd'hui un participe présent : «*imagination tarissante*».

Rousseau usa ici de différents styles :

-Le style, sobre et réaliste, d'une parfaite sérénité, qui apparaît dans le récit de son accident, dans lequel, s'il a la sécheresse d'un procès-verbal, il fait preuve d'une certaine habileté narrative car il égrène les révélations en les annonçant d'une façon voilée : «*J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. [...] Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était précipité sur mes deux jambes et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant.*» Cependant, au contraire, il dramatisa son retour chez lui en passant habilement au présent de narration : «*J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, et j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute et ses suites, dont je ne m'apercevais pas même encore alors.*» Puis il dresse un constat précis de son état physique après la mésaventure, et le conclut prestement et succinctement : «*Mais avec tout ce fracas rien de brisé, pas même une dent.*»

-Le style, lyrique, avec lequel il évoque la nature : «*Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application.*»

-Le style, plein de sensibilité, avec lequel il décrit ce qu'il ressentit quand il reprit connaissance : «*J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par-là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte.*»

-Le style, intense, qui lui fit :

-Présenter des accumulations. Il désigne ainsi ses ennemis : «*tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit ...*».

-User de nombreuses hyperboles : D'emblée, il dit être «dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel». Il mentionne une «idée plus prompte que l'éclair». Il s'exalte : «J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu» (ce qui est aussi une belle antithèse) - «On m'a séquestré de la société des hommes» - «Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau» - «Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.». Alors qu'on lui dit qu'il est «à la Haute-Borne», lieu parisien qui était bien connu, il prétend : «C'était comme si l'on m'eût dit au mont Atlas», plus exactement l'Atlas, massif montagneux de l'Afrique du Nord, qui culmine à 4 167 mètres d'altitude au djebel Toubkal au Maroc. Il était parcouru d'«un frisson glacial qui faisait claquer d'une façon très incommode [ses] dents fracassées», tandis que, par ailleurs, il sentait «venir le froid des premières glaces». N'avoir «rien de brisé» fut pour lui un «bonheur qui tient du prodige». Mais, du fait de la «métamorphose» que connut l'histoire de l'accident (il faut remarquer que, quoique l'accident ait fait rentrer le promeneur chez lui avec un visage tuméfié et des blessures aux mains et aux genoux, il n'emploie le mot «défiguré» que pour qualifier le récit qui court, à Paris, de son aventure), il dut faire face à des «mystères» inquiétants alors qu'il a «toujours haï les ténèbres», qu'il se plaint d'être environné de «ténèbres» «depuis tant d'années». Comme, à son habitude, il se complaît à exagérer le nombre des situations : le complot le fait se livrer à «mille conjectures inquiétantes et tristes», lui inspire «mille commentaires». À la lettre que lui avait envoyée Mme d'Ormy, il avait senti lui avoir «barbarement porté le poignard dans son cœur sensible», et avait pensé qu'elle avait pour lui «des sentiments si vifs et si vrais qu'elle ne supporterait point sans mourir cette rupture». Revenant au complot, qu'il qualifie de «commun», qui est un «accord universel» car «un seul homme qui eût refusé d'en être complice, un seul événement qui lui eût été contraire, une seule circonstance imprévue qui lui eût fait obstacle, suffisait pour le faire échouer», qui est «un concours si frappant qu'il tient du prodige» et qui «ne peut [le] laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels», qu'il soit «un de ces secrets du ciel impénétrables à la raison humaine», il craint «le tribut d'outrages et d'indignités qu'on prépare à [sa] mémoire après [sa] mort, en forme d'oraison funèbre». Il manifeste même un égocentrisme si total qu'on pourrait l'appeler «autophagie» si le terme n'avait pas pris un sens médical très particulier, quand il profère : «Ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumais peu à peu à le nourrir de sa propre substance et à chercher toute sa pâture au-dedans de moi» !

-Recourir à la comparaison («Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau») et à quelques métaphores devant lesquelles il faut faire la part de la convention littéraire et de la sincérité de sentiment. Ainsi, il dit avoir «l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis», qui sont les idées qu'il produit encore ; il sent «venir le froid des premières glaces», c'est-à-dire les premières atteintes de la vieillesse ; désignant ainsi les manoeuvres souterraines de ses ennemis, il utilise l'image des ténèbres, il redoute les «noires ténèbres» qui lui «inspirent naturellement» de «l'horreur», affirme : «J'ai toujours haï les ténèbres», se plaint d'être environné de «ténèbres» «depuis tant d'années».

-Se montrer acerbe dans sa plainte à l'égard de Mme d'Ormy : il subissait sa «rude flagornerie», ses «grosses louanges» ; il ne put que lui faire cesser ses «vaines et ostensives visites».

-Produire quelques maximes : «La droiture et la franchise en toute chose sont des crimes affreux dans le monde» - «Toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune et toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes.»

On décèle pourtant des touches d'humour : «Je la priai de n'en rien faire, et elle n'en fit rien.» - «Le courrier d'Avignon» avait annoncé «cette heureuse nouvelle» qui est celle de sa mort.

LE FOND

Remarquons que le titre donné à cette «promenade» est contestable puisque «second» ne devrait être employé que lorsque, dans un ensemble, il n'y a que deux éléments.

Par contre, dans l'ensemble des '*Réveries du promeneur solitaire*', la '*Seconde promenade*' est la seule qui contienne le récit détaillé d'une «promenade» réelle. Et elle la plus rigoureusement composée, le texte étant soumis à quatre mouvements :

-D'abord, Rousseau reprenant et prolongeant ce qu'il a indiqué dans la '*Première promenade*', retrace encore la genèse de son recueil, l'idée de donner ce qu'il nomme par deux fois un «registre fidèle» (ce sont les notes inscrites sur ses vingt-sept cartes à jouer) de ses «promenades solitaires et des rêveries qui les remplissent», signale de nouveau le processus suivi : «*Je laisse ma tête entièrement libre, et mes idées suivre leur pente sans résistance et sans gêne.*»

-Puis il décrit une promenade qui, si elle le rend attentif à l'espace parcouru, excite surtout en lui la lévitation d'une réflexion («*Je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais*»), qui n'est pas tant faite pour connaître le monde, mais, au contraire, pour s'en abstraire, se concentrer sur lui, se pencher sur le temps passé, comme le prouvent ces différentes mentions : «*Ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi et à moi sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.*» - «*Me contempler moi-même*» - «*rentrer en moi-même*» - «*goûter [...] ces délices internes*» - «*les trésors que je portais en moi-même*». La «rêverie» n'est donc pas une activité de l'imagination, une fantaisie dérégulée ; mais, au contraire, une méditation, une introspection, un exercice de la mémoire .

-Il narre ensuite l'«*accident imprévu*» dont il fut victime, qui «*vint rompre le fil de [ses] idées et leur donner pour quelque temps un autre cours*». Mais, de même que, dans sa pérégrination dans «*les hauteurs de Ménilmontant*», il fit «*un détour*», il en fait un dans sa narration, la retardant par des renseignements botaniques, paysagers ou psychologiques, ce qui l'oblige, se rendant compte de sa tendance à perdre le fil du récit dans des digressions, dans des développements accessoires, à signaler qu'il lui faut revenir à «*l'événement qui [lui] reste à raconter*». Mais, une fois engagé dans le compte rendu de l'accident, il est sobre et précis.

-Finalement, il reprend le thème du complot universel dont il s'était déjà dit victime dans '*Les confessions*', dans '*Dialogues de Rousseau juge Jean-Jacques*' et, surtout, dans la '*Première promenade*'. Il se plaint d'avoir été «*séquestré de la société des hommes*». Il mentionne «*le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue*», une serrure qui contraignait ses visiteurs à s'adresser aux voisins, dont il pensait qu'elle n'avait été placée que pour mieux rapporter à la police l'identité de ses fréquentations ; il avait indiqué, dans le '*Premier dialogue*' : «*un secret, afin que tous ceux qui voudront entrer chez moi soient forcés de s'adresser aux voisins qui ont leurs instructions et leurs ordres.*» Après l'accident, comme plusieurs personnes viennent prendre de ses nouvelles, ces marques d'intérêt sont interprétées comme des signes négatifs (il est «*désagréablement affecté*»).

Pour fonder sa conviction de l'existence du complot, Rousseau choisit une anecdote exemplaire : «*Parmi toutes les singularités de cette époque je n'en remarquerai qu'une, mais suffisante pour faire juger des autres.*» Et il relate la visite, troublante à ses yeux, du secrétaire du lieutenant de police, qui est nommé deux fois en une dizaine de lignes : «*M. Lenoir*». L'épisode est évidemment retenu pour le lien entre ce nom et l'horreur des «*ténèbres*» qu'il éprouve. De même, il ne mentionne que l'étonnement des promeneurs quand ils le rencontrèrent aux Tuileries, alors qu'ils le croyaient mort. Pourtant, la carte 22 avait relevé, à côté des manifestations de fureur, l'attendrissement, les pleurs de joie de quelques-uns.

* * *

Dans la *“Seconde promenade”*, Rousseau fit souvent preuve d'un grand réalisme :

-Est tout à fait vraisemblable l'itinéraire de sa promenade. Il signale : *«Je suivis [...] les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert par laquelle je gagnai les hauteurs de Ménilmontant, et de là prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages»*. Il faut se rendre compte que, à l'âge de soixante-quatre ans, il avait fait, en une seule après-midi, une randonnée pédestre de quelque quinze kilomètres à travers un paysage montueux, performance physique tout à fait remarquable.

-On peut croire à son herborisation car il aimait vraiment se livrer à cette activité, et que sont authentiques les noms savants des fleurs qu'il cueillit alors pour son herbier : *«picris hieracioïdes»* («picride fausse épervière»), *«bupleurum falcatum»* («buplèvre en faux»), *«cerasticum aquaticum»* («céraiste d'eau»).

-On comprend qu'ensuite son esprit s'élève du détail à l'ensemble, passe de la concentration, celle de l'observation attentive de l'objet botanique, à l'expansion, celle de l'extase ou de l'ivresse qui ne sait plus définir son objet, et se perd dans l'impression d'automne qui émane du paysage : *«Enfin après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyais encore en fleurs [...] je quittai peu à peu ces menues observations pour me livrer à l'impression non moins agréable mais plus touchante que faisait sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver.»* La mention de *«la vendange»* rappelle la grande fête de la vigne, qui avait donné lieu à l'une des lettres les plus célèbres de *“La nouvelle Héloïse”* (V, 7). Qu'elle vienne tout juste de s'achever fait que cette journée d'automne a la tristesse, mais aussi la beauté, des lendemains d'ivresse.

-La topographie parisienne, en particulier celle d'un secteur du nord-est de la ville, est assez exactement indiquée. Rousseau nous dit qu'il était *«à la descente de Ménilmontant»*, ce qui est très probablement le long chemin tout en dénivellation qui reliait le hameau de Ménilmontant (perché entre ces limites qui deviendraient les rues Pelleport et du Retrait) au mail parisien bordé de théâtres qu'on allait appeler boulevard du Crime à la Restauration. Cependant, il ne précise pas à quelle hauteur de son parcours de rentrée il rejoignit ce qu'il appelle *«la descente de Ménilmontant»* : est-ce à la croisée avec les jointures de champs préfigurant les modernes rues Sorbier? des Amandiers? ou, plus bas encore, à la hauteur de ce que sont de nos jours les boulevards de Belleville et de Ménilmontant, inexistantes en 1776? Quoi qu'il en soit, le *«promeneur solitaire»* cheminait sur ladite *«descente»* qui prolongeait sa pente vers Paris en traversant l'axe de la moderne rue Saint-Maur. Mais il indique que, *«sur les six heures»*, il était *«presque vis-à-vis du Galant Jardinier»* qui serait l'enseigne d'un cabaret.

Plus loin, il signale qu'on lui apprend qu'il était *«à la Haute-Borne»*, un lieu que, semble-t-il, il n'aurait pas connu auparavant, qu'il aurait découvert à cette douloureuse occasion, comme s'il y passait pour la première fois ; or il est marqué sur plusieurs cartes du XVIIIe siècle ; c'est aujourd'hui le carrefour des rues Oberkampf et Saint-Maur. Cette *«haute borne»* était très certainement une antique pierre levée, le vestige d'un mégalithe préceltique voire néolithique, ce nom ayant souvent désigné par erreur des menhirs ; après avoir longtemps servi au bornage de champs, et s'être trouvée pour lors à la barrière de Ménilmontant, la pierre a, aujourd'hui, disparu : elle fut sans doute renversée, puis réduite en poussière lors de l'urbanisation du quartier au début du XIXe siècle.

-Le récit de l'accident et de ses suites permit à Rousseau de montrer un grand souci de précision. On sait que l'accident dont il fut bel et bien victime *«le 24 octobre 1776»* fut causé par un *«carrosse»*, véhicule ne pouvant appartenir qu'à une personne d'un rang plutôt élevé dans la société. Précédé d'un chien féroce, il était conduit très rapidement sur un étroit chemin, la morgue des puissants leur faisant alors exiger qu'on leur cède le chemin, avec un mépris pour les piétons, de simples manants,

qui était habituel chez les aristocrates, ce dont, d'ailleurs, Rousseau ne songea même pas à se plaindre ! S'il tut ici le nom de cet aristocrate, il le révéla à un ami intime, le journaliste Olivier de Corancez, qui, au matin du lendemain du jour de l'accident, lui rendit visite, alors qu'il était alité et bien amoché, et reçut de sa bouche le récit de l'événement ; il lui indiqua que, selon un rapport de police, le maître du carrosse, du chien et du cocher était Michel-Étienne Le Peletier de Saint-Fargeau, très haut magistrat, président du parlement de Paris, et par ailleurs seigneur de Ménilmontant où il avait une riche demeure de campagne dans laquelle, selon un autre journaliste, Louis-François Métra, qui raconta à son tour, le 23 novembre suivant, la mésaventure de Rousseau dont le bruit circula assez vite, il aurait passé la journée du 24 octobre en compagnie de sa maîtresse. De ce fait, se présente un problème : si Le Peletier rentrait à Paris, il aurait descendu lui aussi la côte, ce qui fait qu'ainsi s'expliquerait mal la collision : aurait-il fallu que Rousseau, qui avait entrepris la « descente » au soir d'un après-midi de fin octobre, quand la lumière du jour décline déjà assez vite, qui était peut-être perdu dans ses pensées, se soit retourné au moment où survenait le danger, et n'ait pu y échapper, sa faiblesse physique ayant fait dégénérer en accident grave une simple chute ? D'autre part, pour Métra, l'accident aurait eu lieu en quasi-rase campagne, presque sans témoins, et Rousseau serait resté seul, abandonné à terre. Le journaliste écrit : « Telle eût été la fin de ce grand homme, si un paysan qui passait par hasard ne l'eût aperçu dans cet état et n'eût l'humanité de chercher du secours à une maison encore très éloignée. » Il fit savoir aussi, information d'une importance indéniable quoique peu vérifiable, que « le maître du carrosse, ayant par hasard appris quel était l'homme que son chien avait maltraité, a envoyé faire des excuses au philosophe et demander de ses nouvelles. "Dites à votre maître, aurait répondu Rousseau au valet de chambre, que je suis mieux, que je le remercie de ses offres, et ne lui demande qu'une chose, la suppression d'un chien inutile et dangereux." » Dans la relation de Métra, d'autres éléments méritent une égale circonspection même s'ils ne revêtent pas le même degré de fantaisie flagrante que l'on retrouve sous la plume de maints gazetiers de 1776 à propos de l'accident.

-La description du retour progressif à la conscience, une bonne demi-heure après l'évanouissement, est remarquable par son exemplaire sobriété. Si ce bref récit, qui est à bon droit admiré, n'occupe qu'un paragraphe, Rousseau y analyse, avec une lucidité et une pénétration surprenantes, les impressions étranges qu'il éprouva alors. On suit les étapes, tout à fait vraisemblables, d'un atterrissage progressif : depuis l'apesanteur de l'extase première, l'accidenté, fortement commotionné, retombe sur la terre des êtres humains, qui l'amènent à revenir à lui-même, à « reprendre ses esprits », à retrouver son identité, à s'arracher à la béatitude, au bonheur de l'inconscience pour tomber dans le malheur de la conscience du corps, qui se connaît ici par la souffrance. C'est seulement par l'effet de la relation intersubjective que l'individu en vient à se connaître lui-même, car il constate d'abord la présence de « trois ou quatre jeunes gens » (le nombre est indéterminé car c'est un groupe confus) ; puis il reçoit l'aide d'« un Monsieur » dont il ne suit pourtant pas le conseil de « prendre au Temple [quartier de la ville ainsi nommé parce que s'y était trouvé un domaine des Templiers s'étendant jusqu'au ruisseau de Ménilmontant, qui comportait encore un vaste hôtel, était encore entouré de murailles crénelées flanquées de tourelles, bénéficiait de l'exterritorialité] un fiacre » [voiture tirée par un cheval qu'on louait à l'heure ou pour une course], mais, en faisant preuve de beaucoup de stoïcisme, aller du bas de Ménilmontant jusqu'à sa demeure de la rue Plâtrière (rue Jean-Jacques-Rousseau aujourd'hui), près de l'actuel Forum des Halles, autre trajet impressionnant !

Enfin, il retrouve sa « femme » qu'ici encore il ne nomme pas, mais qui est Thérèse Levasseur.

- Rousseau mentionne « M. Lenoir, Lieutenant général de police ». Il s'agit de Jean-Charles-Pierre Lenoir ou Le Noir (1732-1807) qui fut un haut-fonctionnaire français, qui avait été nommé, le 30 août 1774, au poste du premier magistrat de Paris, chargé de veiller à « tout ce qui regarde la sûreté et la commodité des habitants », ce qui expliquerait la sollicitude montrée à l'égard de Rousseau.

-Il est vrai que, alors qu'il ne souffrait que de quelques blessures, les gens se plurent à croire à sa mort, que ce bruit courut dans Paris du fait d'une amplification qui montre que, par le langage, la

société s'introduit dans une intimité, exproprie l'individu de lui-même, fait de lui la proie des autres. Il se plaint : *«J'appris enfin que le bruit public était que j'étais mort de ma chute, et ce bruit se répandit si rapidement et si opiniâtrement que plus de quinze jours après que j'en fus instruit le Roi même et la Reine en parlèrent comme d'une chose sûre.»* Cette rumeur s'amplifia au point qu'elle fut reprise dans des journaux. Ainsi, on lut, dans "Le courrier d'Avignon" du 20 décembre 1776, ces quelques lignes sèches, empreintes d'une ironie haineuse : «M. Jean-Jacques Rousseau est mort des suites de sa chute. Il a vécu pauvre, il est mort misérablement ; et la singularité de sa destinée l'a accompagné jusqu'au tombeau. Nous sommes fâchés de ne pouvoir parler des talents de cet écrivain éloquent ; nos lecteurs doivent sentir que l'abus qu'il en a fait nous impose ici le plus rigoureux silence. Il y a tout lieu de croire que le public ne sera pas privé de sa vie, et qu'on y trouvera jusqu'au nom du chien qui l'a tué.» Dans une lettre à Florian du 26 décembre 1776, Voltaire renchérit : «Jean-Jacques a très bien fait de mourir. On prétend qu'il n'est pas vrai que ce soit un chien qui l'ait tué ; il était guéri des blessures que son camarade, le chien, lui avait faites ; mais on dit que le 12 décembre il s'avisa de faire l'escalade dans Paris avec un vieux Genevois nommé Romilly ; il mangea comme un diable, et s'étant donné une indigestion, il mourut comme un chien. C'est peu de chose qu'un philosophe.»

-Rousseau dit avoir appris encore que, au lieu d'hommages «posthumes», ses contemporains accablèrent sa mémoire *«d'outrages et d'indignités»*. Il signale que la vénalité de certains leur aurait déjà fait ouvrir *«une souscription pour l'impression des manuscrits que l'on trouverait chez»* lui après sa mort, de prétendus manuscrits dont on serait servi pour le discréditer ; mais cette allégation ne peut être confirmée.

-Mme d'Ormy était bien une amie et une admiratrice sincère et enthousiaste de Rousseau qui, cependant, met en doute sa *«bienveillance»* (*«Mon cœur ne saurait se tromper là-dessus»*). Elle était en effet une romancière à l'égard de laquelle il avait fait preuve de sa misogynie : *«Je lui avais dit ce que je pensais des femmes auteurs»*. Le roman dont il est question, *«Les malheurs de la jeune Émilie, pour servir d'instruction aux âmes vertueuses et sensibles»* (1777), est marqué d'un grand sentimentalisme, et le sentimental qu'était Rousseau ne pouvait supporter une telle caricature de sa propre manière d'écrire. Surtout, elle y avait effectivement placé une note qui pouvait lui faire du tort, car elle y expliquait que les pauvres paysans étaient écrasés par le fisc.

À propos de Mme d'Ormy, le texte révèle un aspect du régime monarchique : la difficulté pour une écrivaine pourtant aristocrate d'*«avoir accès auprès de la reine»*. En fait, la rigueur s'était déjà adoucie puisque Louis XVI et Marie-Antoinette, n'ayant plus la hauteur d'un Louis XIV, se seraient souciés de ce qui avait pu arriver à Rousseau !

* * *

Dans la *«Seconde promenade»*, Rousseau déploie tout un panorama de sa psychologie :

-Il constate son *«déclin»* dû à l'âge : *«J'ai bientôt senti que j'avais trop tardé d'exécuter ce projet [celui de noter ses «rêveries»]. Mon imagination déjà moins vive ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie ; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais, un tiède alanguissement énerve toutes mes facultés, l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés ; mon âme ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe, et sans l'espérance de l'état auquel j'aspire parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerais plus que par des souvenirs.»* La contemplation du paysage d'automne le fait se plaindre : *«Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu.»*

-Il affirme son goût de la nature qu'il parcourt «avec ce plaisir et cet intérêt que [lui] ont toujours donnés les sites agréables». Mais ce bel après-midi d'automne, ce silence retrouvé après la mention de toute une activité, semblent présager la venue de l'hiver. Et, comme le paysage qui l'environne peint le monde extérieur aux couleurs de l'intériorité, l'esprit en paix du promeneur se détache lentement des passions qui l'avaient agité auparavant. Le rêveur fusionne avec le monde, l'un à l'autre étant réunis par un même climat, celui qui accompagne «le déclin d'une vie innocente et infortunée», atmosphère à la fois mélancolique (puisqu'elle implique le renoncement au «monde») et heureuse (puisqu'elle jouit des «trésors» qu'il portait en lui). Cet automne romantique est donc l'image d'une vieillesse rêveuse, qui se ressouvient du passé.

-En effet, ce spectacle amène Rousseau, qui se laisse aller à de «paisibles méditations», à s'examiner, à reconnaître : «Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon coeur» ; et, en l'espace de quelques heures, à dresser un véritable bilan de son existence, à récapituler «les mouvements de [son] âme» depuis sa jeunesse, à affirmer ses «bonnes intentions frustrées», sa «patience à l'épreuve du mépris des hommes», à revenir «avec complaisance» sur «les idées moins tristes que consolantes dont [son] esprit s'était nourri depuis quelques années», à se préparer «à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que [il avait] pris à [s'] y livrer». Il indique que la remémoration lui fait goûter le moment passé avec plus d'intensité qu'il n'a été vécu dans le présent : «En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombais. C'est un état que son souvenir ramène, et qu'on cesserait bientôt de connaître en cessant tout à fait de le sentir.» Mais sa rêverie est interrompue ; et, d'ailleurs, ce fut peut-être justement parce qu'il était absorbé par ses pensées ambulatoires que le heurt avec le chien danois fut si dur.

- Dans le récit de l'accident, Rousseau ne manque pas de nous étonner puisqu'il confie qu'il eut d'abord l'idée démente d'échapper à la chute en s'élançant vers le ciel : «Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut si juste que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air.» Il aurait donc voulu tenter ce véritable saut de l'ange qui s'affranchit de la pesanteur en s'élevant dans la grâce, qui serait ici l'innocence retrouvée de l'origine. En effet, ce désir d'un élan qui le soulève alimentait depuis toujours sa rêverie : n'avait-il pas écrit dans la troisième lettre à Malesherbes : «J'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élaner dans l'infini»? ne lit-on pas dans «Les confessions» : «Je m'élevais par élans à des mouvements sublimes, mais je retombais aussitôt dans ma langueur.» («Livre premier») - «Libre et maître de moi-même, je croyais pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avais qu'à m'élaner pour m'élever et voler dans les airs.» («Livre premier») ? n'allait-il pas imaginer dans «La cinquième promenade» ce qu'aurait été sa vie bienheureuse s'il était resté sur l'île Saint-Pierre : «Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élanerait fréquemment au-dessus de cette atmosphère, et commercerait d'avance avec les intelligences célestes dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de temps»? Mais l'âge accroît la pesanteur et affaiblit la grâce ; aussi allait-il, dans «La huitième promenade», se plaindre : «Mon âme offusquée, obstruée par mes organes, s'affaisse de jour en jour et sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur pour s'élaner comme autrefois hors de sa vieille enveloppe» ; et, ici, quelques lignes avant la relation de l'accident, il regrette que son «âme ne s'élanche plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe».

-Rousseau indique que, du fait de l'accident, de la violence du choc, il perdit, pendant quelques minutes, la conscience de son identité, pour se retrouver, comme «le voyageur sans bagage» de Jean Anouilh, au plus proche de sa nature originelle : «Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs

connus.» Le calme et l'extase ressentis sont quelque peu étonnants. Mais cette expérience porte Rousseau à voir confirmée sa thèse selon laquelle l'être humain serait plus heureux dans «*l'état de nature*» ; ces quelques minutes d'inconscience furent les plus belles de sa vie, le bonheur étant, pour lui, dans l'ignorance.

Choqué, sonné, à moitié amnésique, il n'avait conservé aucune idée de ce qui précéda : «*Je ne sentis ni le coup ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.*» Comme le choc l'a transporté dans l'instant premier de la mise au monde, l'a catapulté à l'origine des temps et des espaces ; comme l'enchantement du retour à la vie l'a mis dans un état proche de celui de «*l'homme naturel*», lui a fait retrouver l'innocence de «*l'état de nature*», il régresse magiquement en ce point où l'existence, encore irréfléchie, n'est que sensibilité. Et, à son réveil, il est d'abord sensible à une pure sensation visuelle : «*Il était presque nuit quand je repris connaissance. [...] J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure.*» C'est que l'intentionnalité sensible se trouve originairement orientée, non vers le sujet lui-même (la faculté de la réflexion est la pensée, non la sensibilité), mais vers le monde. Dans l'irréflexion de l'origine, on ne se connaît que par la médiation du monde qui fait expérimenter la faculté de sentir. Il indique : «*Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par-là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais.*» Puis il passa de «*la sensibilité physique*» (ou sensation) à «*la sensibilité morale*» (ou sentiment).

On ne peut manquer, pour comprendre l'originalité de Rousseau, de comparer ce passage des «*Rêveries*» à celui des «*Essais*» («*De l'exercitation*», II, 6) où Montaigne raconte une chute violente de cheval qui le laissa sans connaissance pendant plus de deux heures. S'il fut beaucoup plus atteint, cet accident fut, pour Montaigne, plutôt un plaisir, une sorte d'alanguissement de la force vitale qui se sent en voie d'anéantissement : «*Il me semblait que ma vie ne tenait plus qu'au bout des lèvres ; je fermais les yeux pour aider, ce me semble, à la pousser dehors, et prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en mon âme, aussi tendre et aussi faible que tout le reste, mais à la vérité non seulement exempte de déplaisir, mais mêlée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser dans le sommeil.*» En présentant le sommeil éternel où reposent les morts («*la faculté du sommeil [...] nous présente l'éternel état qu'elle [la vie] nous garde après icelle, pour nous accoutumer et nous en ôter la crainte*»), Montaigne se persuade qu'il apprivoise la mort. Comme Rousseau, il se trouve par le choc délesté de son identité, comme de la reconnaissance d'autrui : «*Cependant mon assiette était à la vérité très douce et paisible ; je n'avais affliction ni pour autrui ni pour moi ; c'était une langueur et extrême faiblesse sans aucune douleur. Je vis ma maison sans la reconnaître. Quand on m'eût couché, je sentis une infinie douceur à ce repos [...] C'eût été sans mentir une mort bien heureuse ; car la faiblesse de mon discours [«discernement»] me gardait d'en rien juger, et celle du corps d'en rien sentir. Je me laissais couler si doucement et d'une façon si sûre et si aisée que je ne sens guère autre action moins pesante que celle-là était.*» Montaigne en tire deux leçons : la première, épicurienne, est que la mort n'est rien pour nous ; la seconde porte sur l'indétermination du moi dépouillé de tous ses attributs sociaux, sur le néant en lequel il se sent se résoudre à l'approche de la mort, sur ce qu'il nomme encore «*la nihilité de l'humaine condition*».

Pour Rousseau, l'indétermination de l'origine n'est nullement une leçon de la vanité : il ne se sent pas en voie de disparition dans le néant qu'il serait essentiellement, il ne fait pas l'expérience de sa «*nihilité*». Au contraire, le sensitif qu'il est renaît à la vie dans la joie de la pure sensation visuelle. Il note : «*La nuit s'avançait*» ; or la nuit estompe les contours des choses, efface les différences, tend à faire régresser dans l'indifférenciation de l'origine. Il ajoute : «*Cette première sensation fut un moment délicieux*», car il fut d'abord l'occasion d'un pur enchantement, l'occasion de goûter la réelle béatitude d'une véritable résurrection, d'une transfiguration de son être qui se sent transporté du fini vers l'infini, d'une existence limitée à une expansion sans limite dans l'univers physique qui révèle la sensibilité à elle-même, lui apprend qu'elle appartient au monde avant de s'appartenir. Il signale encore : «*Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien*», car le sentiment de l'existence transfuse le moi vers le monde, et le décharge ainsi du fardeau de n'être que lui-même. En supprimant le sentiment de soi par le sentiment de l'existence, l'accident annule le passé qui le singularise, et le livre tout entier à l'émotion du présent

C'est pourquoi la méditation sur l'accident n'est nullement chez Rousseau une méditation sur la mort, comme c'est le cas chez Montaigne, mais bien une méditation sur la vie. Et ce qu'il éprouve, ce n'est pas la douce et progressive extinction du feu vital, dans la proximité du néant, mais, au contraire, le bonheur ravissant de la vraie vie, l'expansion sans obstacle du sentiment de son existence jusqu'aux confins de l'univers visible. Délivré du poids coutumier de son existence, qui lui paraissait encore étrangère, il se sentit l'esprit léger d'un petit enfant qui s'annexe le monde extérieur au lieu d'être écrasé par lui, et il atteignit spontanément au «*calme ravissant*» de la contemplation.

En outre, Montaigne, dans la langueur de l'évanouissement, se sent rentrer en lui-même, et éprouver la vacuité de son essence propre ; Rousseau est, au contraire, catapulté dans les étoiles, et tout entier extasié dans l'extériorité sensible. L'«essai» de Montaigne apaise une crainte, mais concerne toutefois l'au-delà, non l'en-deçà, il porte non sur la vie elle-même, mais sur ce qui est supposé lui succéder ; il n'a de valeur éthique que négative : il nous enseigne à ne pas vivre dans l'angoisse de la mort, il ne nous enseigne pas comment vivre. L'accident de Rousseau est, au contraire, fondateur d'une éthique positive, qu'on allait le voir, dans la «*Cinquième promenade*», s'efforcer de mettre en œuvre : il nous dit la vérité de cette vie, il nous indique la voie de la béatitude, l'état de perfection que nous devons nous efforcer de rejoindre, et qui nous fait éprouver le ravissement le plus intense et le plus fécond qu'il nous est donné de connaître en cette vie, ici et maintenant.

-La suite que connut son accident vint nourrir la méfiance de Rousseau. Il se disait déjà, du fait des manoeuvres souterraines de ses ennemis, entouré de «*noires ténèbres*», de «*mystères qu'on a rendus inexplicables*» ; il se déclarait condamné par la vindicte publique, et incapable de se faire entendre : «*La destinée de ma personne et celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvait m'y soustraire puisqu'il m'est de toute impossibilité de transmettre aucun dépôt à d'autres âges sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.*»

Or l'«*histoire*» de son accident «*se répandit dans Paris*» pour y subir une telle «*métamorphose*» que son propre récit, donné «*très fidèlement*», a donc fonction de rectificatif. Devant cette transformation, lui, qui a «*toujours hai les ténèbres*», qui se plaint d'être environné de «*ténèbres*» «*depuis tant d'années*», fit face à d'autres «*mystères*» inquiétants, fut soupçonneux devant «*ce grand empressement*» et cet «*air de confiance*» du secrétaire du lieutenant de police auxquels il trouvait aussi «*quelque mystère*» qu'il cherchait «*vainement à pénétrer*». Aussi, se livrant «*à mille conjectures inquiétantes et tristes*», il put, avec une logique et une conviction déconcertantes, et avec son habituelle tendance à l'exagération, pousser à l'extrême son dégoût vis-à-vis des humains, son délire de persécution : «*L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis, affectée pour ainsi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'État, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrète, pour concourir au commun complot, cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit.*» Si un ami s'était porté à son secours, il aurait pu croire qu'il avait exagéré la rumeur ; mais cela ne se serait pas produit ; aussi, c'est donc, à ses yeux, l'universalité du complot qui prouve sa réalité, et le prive de toute raison de douter ; c'est son invraisemblance même qui le rend irréfutable. Il manifeste donc une paranoïa qu'il reconnaît cependant quelque peu, faisant donc preuve d'une certaine capacité à l'autocritique puisqu'il signale : «*Je faisais sur tout ce qui se passait autour de moi des commentaires qui marquaient plutôt le délire de la fièvre que le sang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.*»

-En conséquence, lui, qui, prétendant être détaché de tout, et être, en particulier, indifférent à l'égard des autres humains, tout en se souciant cependant de leur sentiment sur lui («*Je paraîtrais à mes contemporains méchant et féroce, quand je n'aurais à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux et perfide comme eux.*»), prend la décision de se retirer de la société, en affirmant son individualité, et en revendiquant sa liberté : «*J'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux.*»

-Enfin, on voit Rousseau se réfugier dans son habituelle religiosité assez conventionnelle. Il déclare d'abord : *«Je porterai à l'auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentiments sains mais rendus sans effet, et d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes.»* Puis, considérant que l'animosité des gens ligüés contre lui est trop parfaite, trop absolue, pour être chose humaine, il en conclut que ce ne sont donc pas eux qui veulent le retrancher de leur société, que c'est Dieu lui-même qui veut l'abstraire de la communauté de ses semblables : *«Un concours si frappant qui tient du prodige ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels.»* - *«Je ne puis m'empêcher de regarder désormais comme un de ces secrets du ciel impénétrables à la raison humaine la même œuvre que je n'envisageais jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.»* Enfin, il s'en remet au jugement de Dieu, lui confie son sort : *«Je ne vais pas si loin que saint Augustin [théologien du IVe siècle, qui, tourmenté par la concupiscence, car il avait une énergie sexuelle débordante, s'intéressa à la question du mal, inventa la notion du péché originel, dans une conception d'un Dieu sévère qui allait inspirer le jansénisme ; et qui avait été le premier auteur de "Confessions"], qui se fût consolé d'être damné si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée il est vrai, mais non moins pure et plus digne à mon gré de l'Être parfait que j'adore. Dieu est juste ; il veut que je souffre ; et il sait que je suis innocent. Voilà le motif de ma confiance, mon cœur et ma raison me crient qu'elle ne me trompera pas. Laissons donc faire les hommes et la destinée ; apprenons à souffrir sans murmure.»* Il accepte donc, avec une parfaite abnégation chrétienne, de subir la souffrance que Dieu lui impose, soumission à sa volonté qui, avec l'image d'innocent persécuté qu'il tenait à donner, permit, à certains critiques, de le rapprocher du Christ car il était, comme lui, un juste abandonné à la méchanceté humaine. Toutefois, par un retournement coutumier chez lui, il ne renonce pas à la vertu théologique qu'est l'espérance qui lui fait croire en une possible réhabilitation : *«Tout doit rentrer dans l'ordre, et mon tour viendra tôt ou tard.»* Ainsi, finalement, il ne peut que revenir à lui-même, fidèle en cela à son égocentrisme !

* * *

Conclusion

La *“Seconde promenade”*, relation d'une véritable promenade, est marquée :

-d'abord par une célébration de la nature qui est telle qu'on peut considérer ce texte comme nettement préromantique du fait de l'harmonie qu'il montre entre le paysage et les sentiments, la nature favorisant leur prise de conscience, des pensées mélancoliques étant inspirées par un automne qui est aussi celui d'une vie (René, le héros de Chateaubriand, allait voir partout dans la nature le symbole de sa destinée) ;

-puis par le récit d'un accident qui permet à Rousseau de se complaire dans le malheur, dans la tristesse, le souvenir de l'événement allant d'ailleurs dominer la composition de toutes *“Les rêveries du promeneur solitaire”*.

‘Troisième promenade’

Texte de seize pages

Rousseau, méditant sur un vers de Solon, «Je deviens vieux en apprenant toujours», se demande : «*Est-il temps, au moment qu'il faut mourir, d'apprendre comment on aurait dû vivre?*»

Il constate que les «*lumières*» qu'il a acquises ne l'ont pas empêché d'être «*la proie et le jouet de [ses] bruyants amis*». Ses «*douces illusions [étant] détruites*», il est décidé à se «*résigner*» à son «*malheur*»

Il se moque de lui : «*L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, et c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge, on y pense à tout, hormis à cela.*»

Se penchant sur son existence, sur sa fréquentation du «*monde*» pendant un temps, il prétend : «*J'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étais pas fait pour y vivre*», et il indique que son «*ardente imagination*» lui offrait un refuge.

Il s'est consacré à «*connaître la nature et la destination de [son] être*», «*pour savoir [...] et non pas pour enseigner*», à la différence de ceux qui «*philosophent*», qui étudient «*l'univers*» en «*ne voulant que faire un livre*».

Passant en revue ses différentes expériences, il se définit comme «*un chrétien*» qui, longtemps, ne cessa de «*s'élançer [...] vers l'auteur des choses*» avant d'être jeté «*dans le torrent du monde*», de ne pouvoir trouver le «*bonheur*», de flotter «*entre l'indigence et la fortune, entre la sagesse et l'égarément, plein de vices d'habitude, sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard, sans principes bien décidés par [sa] raison, et distrait sur [ses] devoirs sans les mépriser, mais souvent sans bien les connaître.*»

Il avait décidé que, à «*quarante ans*», il cesserait «*ses efforts pour parvenir*», cesserait de se «*débattre*», pour «*vivre au jour la journée*» en copiant de la musique. Il procéda alors à une «*réforme*» qui fut, d'une part, un renoncement «*à toute parure*» et, d'autre part, «*un examen sévère*» de son «*intérieur*», «*une grande revue*» en vue d'«*une grande révolution*». Cela fut facilité par son «*goût si vif pour la solitude*» qui l'a incité à prendre «*une retraite absolue*» avant que «*les hommes*» l'aient «*réduit à vivre seul*», l'aient «*séquestré pour [le] rendre misérable*», ayant d'ailleurs ainsi «*plus fait pour [son] bonheur que [il n'avait] su faire [lui]-même*».

Il avait côtoyé des «*philosophes modernes*» qui étaient d'«*ardents missionnaires d'athéisme et de très impérieux dogmatiques*», des «*hommes intolérants*», à la «*désolante doctrine*», pleins d'«*animosité*», dont les «*arguments*», les «*sophismes*», l'avaient «*ébranlé sans ['] avoir jamais convaincu*».

Sentant venir son «*déclin*», il voulut joindre à sa «*réforme externe et matérielle*», une «*réforme intellectuelle et morale*», car il risquait «*d'exposer le sort éternel de [son] âme pour la jouissance des biens de ce monde*».

En se fiant au «*sentiment qui [lui] parut le mieux établi directement*», en se disant que, s'il tombait «*dans l'erreur*», il n'en aurait pas «*la culpabilité*», il avait décidé de fixer «*[ses] opinions, [ses] principes*». Il exécuta «*ce projet lentement et à diverses reprises*» à cause de multiples difficultés présentées par «*des mystères impénétrables et des objections insolubles*». Mais il «*persista*», même s'il «*craignait de [se] tromper sur toute chose*», car il était préoccupé par «*les jugements de l'autre vie*» [les idées sur l'au-delà], questions sur lesquelles «*il importe d'avoir un sentiment pour soi*». Le résultat de ces «*recherches*» avait été «*la profession de foi du "Vicaire savoyard", ouvrage indignement prostitué et profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes si jamais il y renaît du bon sens et de la bonne foi.*»

Ensuite, ne tenant pas compte des «*arguties*» et des «*subtilités métaphysiques*» qui lui furent opposées, il resta attaché aux «*principes fondamentaux adoptés par [sa] raison, confirmés par [son] cœur, et qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur*», qui le rendent «*heureux en dépit de la fortune et des hommes*».

Grâce à ces idées «*dictées par le ciel même*», inspirées par «*l'auteur des choses*», il ne resta pas «*sans asile où [il puisse] échapper à [ses] implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils [lui] font essuyer en ce monde et sans espoir d'obtenir jamais la justice qui [lui] était due*». Ainsi conforté, il put leur résister.

D'ailleurs, il considère que, si «*cette vie n'est qu'un état d'épreuves*», plus celles-ci «*étaient grandes, fortes, multipliées, plus il était avantageux de les savoir soutenir.*»

Cependant, «*accablé de toutes parts*» par l'opposition de «*toute la génération présente*», il en serait venu à ne voir que «*chimères*», qu'«*illusions*», dans son «*système*» «*si [son] cœur ne soutenait pas [sa] raison*». Il avait connu des «*moments de doute et d'incertitude*» où il fut «*prêt à [s'] abandonner au désespoir*».

Mais, aujourd'hui, alors qu'il se sent toujours «*environné*» «*d'affreux mystères*», que «*toutes [ses] facultés sont affaiblies par la vieillesse et les angoisses*», que sa «*raison est déclinante*», il ne va pas céder aux «*sophismes d'une subtile métaphysique, qui ne sauraient balancer les vérités éternelles admises de tous les temps, par tous les sages, reconnues par toutes les nations et gravées dans le cœur humain en caractères ineffaçables*» ; ni à une «*morale sans racine et sans fruit*», une «*morale purement offensive*» à laquelle il oppose sa «*seule innocence*». Il ne se laissera plus «*ébranler dans [ses] principes*», même si «*tous les philosophes viennent ergoter contre*».

Cependant, c'est parce qu'il reconnaît qu'il est «*incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour [se] rassurer [lui]-même*» qu'il se «*refuse à toutes nouvelles idées*». Se limitant à «*l'étroite sphère de [ses] anciennes connaissances*», n'ayant «*pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir [s']instruire chaque jour en vieillissant*», il va tout de même s'efforcer d'acquérir les «*vertus nécessaires à [son] état*» : «*la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale*», et consacrer «*le reste de [sa] vieillesse*» «*à cette unique et utile étude*».

Analyse

LA FORME

Le riche lexique dont se sert Rousseau présente un grand nombre de mots et d'expressions qui peuvent étonner, souvent parce qu'ils sont anciens : «*argutie*» («subtilité de raisonnement») - «*assentiment*» («acceptation», «accord») - «*assiette*» («position stable») - «*au jour la journée*» («au jour le jour») - «*balancer*» («faire équilibre à», «égaler») - «*bruyant*» («qui jouit de la renommée») - «*captieux*» («qui tend, sous des apparences de vérité, à surprendre, à induire en erreur») - «*carrière*» («espace où avaient lieu les courses de chars») - «*chimère*» («vaine imagination») - «*ci-devant*» («auparavant») - «*circonscrit*» («limité») - «*convoitise*» («désir immodéré de posséder») - «*corps*» dans «*corps de doctrine*» («ensemble organisé») - «*coulpe*» («culpabilité») - «*cupidité*» («désir indécent et mesquin de gagner de l'argent») - «*décidé*» («fixé», «établi») - «*découvrir*» («laisser voir», «montrer») - «*délibération*» («réflexion») - «*disposition*» («état d'esprit») - «*distrain*» («occupé d'autre chose») - «*égarement*» («folie») - «*embrasser*» («voir dans son ensemble») - «*enlacer*» («prendre dans des lacs», «ligoter») - «*entendement*» («faculté de comprendre») - «*entrer en lice*» («s'engager dans une lutte, une compétition») - «*enveloppé*» («cerné») - «*ergoter*» («trouver à redire sur des vétilles») - «*exposer*» («laisser sous la menace d'un danger») - «*fange*» («boue») - «*flottant*» («hésitant», «incertain») - «*fortune*» («puissance qui est censée distribuer le bonheur et le malheur sans règle apparente») - «*gloriole*» («orgueil qu'on tire de petites choses») - «*hormis à*» («excepté», «sauf») - «*ignominie*» («deshonneur extrême») - «*imputer à crime*» («reprocher», «incriminer») - «*indigence*» («pauvreté») - «*incessamment*» («sans cesse») - «*incurie*» («négligence») - «*leurre*» («artifice qui sert à attirer quelqu'un pour le tromper») - «*mauvaise grâce*» («mécontentement») - «*maxime*» («règle morale») - «*métaphysique*» («qui abuse de considérations abstraites obscurcissant la pensée») - «*mieux-disant*» («qui s'exprime plus habilement») - «*ministre*» («pasteur protestant») - «*misère*» («malheur») - «*mœurs*» («bonnes mœurs», d'où l'expression du temps : «avoir des mœurs») - «*monde*» («la haute société») - «*objets*» («toutes les choses ou les êtres qu'on voit») - «*offusquer*» («gêner la vision») - «*opprobres*» («humiliations extrêmes») - «*parvenir*» («s'élever à une situation sociale éminente») - «*passer*» («dépasser») - «*patience*» («fermeté qui permet de supporter la douleur avec constance») - «*penchant*» («inclination») - «*pompes*» («cérémonies», «rites») - «*pompeusement*» («avec emphase») - «*porter le sceau de*» («marquer», «indiquer») - «*prostitué*» («deshonoré») - «*rebattre les oreilles*» («répéter à satiété») - «*réforme*» («amélioration apportée dans le domaine moral») - «*se rétorquer*» («être contredit») - «*rets*» («filet destiné à capturer du gibier ou à

combattre un adversaire» ; dire de ces filets qu'ils sont «forgés» ne convient donc pas du tout !) - «retraite» («retrait de la vie en société») - «revue» («examen d'un ensemble qui est fait en considérant successivement chacun des éléments») - «science» («connaissance») - «se séquestrer» («s'enfermer») - «sophisme» («argument, raisonnement faux») - «terme» («fin») - «tissu» («suite», «ensemble») - «tortuosité» («état de ce qui est tortueux», «retors») - «trame» («tissu» et, de là : «intrigue», «complot») - «vain» («vaniteux») - «vapeur» («exhalaison que, dans l'ancienne médecine, on supposait s'élever du sang jusqu'au cerveau»).

La syntaxe est, elle aussi, parfois étonnante. On remarque cette construction propre à la langue ancienne : le pronom complément d'un infinitif était placé devant le verbe dont il dépendait : «les savoir soutenir» - «la maturité de jugement qu'on y peut mettre» - «les bien connaître».

En ce qui concerne le style, si on regrette ce pléonasme : «les leurs à eux-mêmes», on remarque un souci d'intensité.

Il conduit Rousseau à multiplier les hyperboles :

-Il annonce : «*Une grande révolution venait de se faire en moi*».

-Il prétend avoir effectué «*les recherches les plus ardentes et les plus sincères qui jamais peut-être aient été faites par aucun mortel*».

-Il s'est vu «*livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel*».

-Il se demande : «*Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels?*»

-Il proclame : «*Dans tout autre système je vivrais sans ressources et je mourrais sans espoir.*»

-Il déclare que les idées exposées dans «*La profession de foi du vicaire savoyard*» auraient été «*dictées par le ciel même*»

-Il se plaint de «*l'horrible destinée qui dès lors commençait à [l'] envelopper sans que [il] en [eût] le moindre soupçon*».

-Il se sent «*accablé de toutes parts*» «*d'outrages sans nombre et d'indignités sans mesure*».

-Il est «*surchargé du poids de sa destinée*».

-Il subit «*des serremments de cœur prêts à [l'] étouffer*».

-Il considère que «*toute la génération présente ne voit qu'erreurs et préjugés dans les sentiments dont [il se nourrit] seul*».

-Pour lui, la vie est un «*long tissu de misères et d'infortunes*».

La dramatisation atteint son sommet dans ce passage : «*Les traîtres m'enlaçaient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs et les plus terribles pour une âme fière, traîné dans la fange sans jamais savoir par qui ni pourquoi, plongé dans un abîme d'ignominie, enveloppé dans d'horribles ténèbres à travers lesquelles je n'apercevais que de sinistres objets, à la première surprise je fus terrassé, et jamais je ne serais revenu de l'abattement où me jeta ce genre imprévu de malheurs si je ne m'étais ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chutes.*».

Rousseau ménagea ces antithèses :

-«*Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfants et en sortent de plus mauvaise grâce que les jeunes gens.*»

-Il considère que «*les hommes*», en l'ayant «*réduit à vivre seul*» «*pour [le] rendre misérable*», ont ainsi assuré son «*bonheur*».

À cette comparaison : «*Ce sont de légères inquiétudes qui n'affectent pas plus mon âme qu'une plume qui tombe dans la rivière ne peut altérer le cours de l'eau*», s'ajoutent des métaphores souvent fort traditionnelles :

-Il oppose les «*lumières*» (qui éclairent l'esprit) et les «*ténèbres*» (qui l'obscurcissent), se demande s'il est le «*seul éclairé parmi les mortels*», alors que, paradoxalement, il se trouve ainsi opposé au «*siècle des Lumières*» !

- Il se voit «*la proie et le jouet de [ses] bruyants amis*», se dit victime de «*leurs trames*», «*ballotté par leurs sophismes*».
- Il craint «*le tourbillon du monde*», «*le torrent du monde*», «*le tumulte de la société*».
- Il se demande : «*Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière?*», mais veut pourtant «*tracer pour le reste de [sa] carrière une route moins incertaine*».
- Il a passé «*la fleur de [sa] jeunesse*» dans une «*solitude champêtre*».
- Il a «*déraciné de [son] cœur les cupidités et les convoitises*».
- Il dut progresser dans un «*labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténèbres*», ce qui est une belle accumulation.
- Il voulut, «*à travers les mers, les orages, chercher sans gouvernail, sans boussole, un fanal presque inaccessible et qui n'indiquait aucun port.*»
- Il espérait «*faire pencher la balance du côté le plus consolant pour [lui]*».
- Il considère qu'une «*morale secrète et cruelle [...] ne sert que de masque*».

C'est une maxime parmi d'autres :

- «*L'adversité est sans doute un grand maître, mais il fait payer cher ses leçons, et souvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté.*»
- «*La jeunesse est le temps d'étudier la sagesse, la vieillesse est le temps de la pratiquer.*» On peut penser que, ici, Rousseau s'inspira d'un proverbe de Bias de Priène : «*Il faut faire de la jeunesse un atout, et de la vieillesse un viatique*».
- «*L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, et c'est précisément celle qu'[il] fait le moins.*»
- «*Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfants et en sortent de plus mauvaise grâce que les jeunes gens.*»
- «*Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, et dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature nos opinions sont la règle de nos actions*».
- «*La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élaner incessamment vers l'auteur des choses*».
- «*On se défend difficilement de croire ce qu'on désire avec tant d'ardeur.*»
- «*Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand et sûr*».

De façon quelque peu rhétorique, Rousseau :

- Lance des interrogations désenchantées :
 - «*Eh que me servent des lumières si tard et si douloureusement acquises sur la destinée et sur les passions d'autrui dont elle est l'œuvre !*»
 - «*Est-il temps, au moment qu'il faut mourir, d'apprendre comment on aurait dû vivre?*»
 - «*Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière?*»
 - «*Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti?*»
 - «*Qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejeter les jugements de l'autre vie [les idées sur l'au-delà] ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance et leur crainte?*»
- Émet des souhaits désabusés : «*Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécile mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie et le jouet de mes bruyants amis, sans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en eusse même le moindre soupçon !*»
- Révèle une résolution prise intimement : «*Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, et soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien pensé.*»

Enfin, Rousseau tint à clore le texte par une phrase très éloquente (et très orgueilleuse !) : «*Heureux si par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré.*»

LE FOND

La "*Troisième promenade*" n'en est pas une, à moins que, tenant absolument à justifier le titre, on considère que Rousseau s'y «promène» dans son existence.

Le texte, s'il montre les habituels aller et retour de Rousseau, est habilement composé, ce souci se manifestant par une fin où il tint à reprendre le thème du début. Indiquant d'abord qu'un vieillard doit apprendre à mourir, il signale qu'il faut cependant qu'il ait, pendant sa vie, établi solidement ses principes d'action. C'est ce que lui-même a voulu faire, surtout à partir de sa quarantième année. Mais cette réforme morale et religieuse provoqua l'hostilité universelle et les attaques de ses ennemis qui se révélèrent alors. À l'évocation de la persécution qu'il a subie, Rousseau ne peut retenir son amertume. Il n'en a pas moins persévéré dans son attitude, et c'est ce qu'on ne lui a pas pardonné. Aussi, maintenant, ne lui reste-t-il plus qu'à "*consacrer le reste de sa vieillesse à la patience, à la douceur, à la résignation, à l'intégrité, à la justice impartiale*"

* * *

Quelques allusions que fit Rousseau à des événements de sa vie nécessitent des explications :

-Il évoque sa famille «*où régnaient les mœurs et la piété*», l'éducation qu'il reçut «*chez un ministre plein de sagesse et de religion*», le pasteur calviniste Lambercier où il fut deux ans en pension (voir le "*Livre premier*" des "*Confessions*").

-Il mentionne sa conversion au catholicisme, sous l'influence de Mme de Warens qui fut, dans sa jeunesse, sa protectrice. À ce propos, il se permet une pointe puisqu'il glisse : «*Je me fis catholique, mais je demeurai toujours chrétien*», sous-entendant donc que seul le protestantisme représente le véritable christianisme, que le catholicisme est une hérésie ! Il se définit encore ailleurs comme «*un chrétien*» qui, longtemps, ne cessa de «*s'élançer [...] vers l'auteur des choses*» [Dieu], qui fut un «*dévot presque à la manière de Fénelon*», ce qui signifie qu'il avait adopté la conception religieuse de cet évêque et écrivain du XVIIe siècle, doctrine qu'on appelle le quiétisme, qui propose au chrétien d'atteindre la perfection en ayant une grande confiance et une totale passivité spirituelle vis-à-vis d'un Dieu qui est celui du cœur, sans que la médiation d'une Église soit bien nécessaire. Pourtant, en 1754, revenu à Genève et redevenu citoyen genevois, il réintégra l'Église calviniste !

-Il écrit : «*Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence et la fortune, entre la sagesse et l'égarément, plein de vices d'habitude sans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au hasard sans principes bien décidés par ma raison, et distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les bien connaître. Dès ma jeunesse j'avais fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir et celui de mes prétentions en tout genre.*» Il aurait alors décidé de «*ne plus se débattre*», pour «*vivre au jour la journée*» en copiant de la musique. Il affirme : «*C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde [«la haute société»] et ce goût vif pour la solitude qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là.*»

Or il avait eu quarante ans en 1752. Il venait juste alors de publier son "*Discours sur les sciences et les arts*", et de faire représenter son opéra, "*Le devin du village*", à Fontainebleau devant le roi. Mais il fit encore jouer en 1752 une comédie, "*Narcisse ou L'amant de lui-même*" ; puis il participa à la "Querelle des bouffons", et publia, en 1753, "*Lettre sur la musique française*" ; en 1754, il se rendit à Genève pour tenter de se mêler à la vie politique ; revenu à Paris, et continuant à fréquenter les milieux intellectuels, il écrivit, en 1755, son "*Discours sur l'inégalité*", et plaça, dans le tome V de l'"*Encyclopédie*", l'article "*Économie politique*". Ce ne fut qu'ensuite qu'il se fit faire un «*habit arménien*» («*veste*», «*cafetan*», «*bonnet fourré*», «*ceinture*»), avant de s'installer, en 1756, dans la petite maison offerte par Mme d'Épinay, qui allait rester célèbre sous le nom d'Hermitage, mais qui, en fait était proche du château de celle-ci, ce qui lui permit donc de se mêler à la société qu'elle y recevait, de tomber amoureux de la comtesse Sophie d'Houdetot, d'y trouver une exaltation qui lui fit composer "*La nouvelle Héloïse*", de continuer à polémiquer avec les uns et les autres ("*Lettre à Voltaire sur la Providence*" - "*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*"), à se confier à un ami de haut

rang (*“Quatre lettres à M. le président de Malesherbes contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de ma conduite”*), à se réfugier encore chez d’autres aristocrates (les Luxembourg), faire son autobiographie dans *“Les confessions”*, avant que la publication de *“Du contrat social”* et d’*“Émile”* ne l’oblige au malheureux exil qui le fit errer en Suisse ou en Angleterre, et, enfin, pouvoir revenir à Paris où il compose *“Les rêveries du promeneur solitaire”* ! Pouvait-il donc parler de *«retraite»*?

-Il indique : *«Je me mis à copier de la musique à tant la page»*. En effet, sans l’avoir jamais vraiment apprise, il s’était passionné pour la musique ; avait composé des opéras ; avait même inventé et promu une notation musicale chiffrée, selon lui, plus aisée à maîtriser, que la notation traditionnelle ; s’était, surtout, en respectant d’ailleurs celle-ci, consacré à une importante tâche de copiste de musiques vocales de genres différents (chansons, romances, ariettes, duos, fragments d’opéra, motets latins, etc.), avec aussi quelques morceaux instrumentaux. Il parla de sa copie de partitions dans *“Les confessions”* : il y dit avoir commencé cette activité quand, à Lyon, en 1731, un moine antonin la lui offrit, ses copies ayant toutefois rendu la musique inexécutable ; il y raconta encore que, en 1749, pour pouvoir *«subsister»* et *«vivre dans l’indépendance»*, il décida d’en faire son occupation ; qu’il se mit vraiment à l’œuvre quand il entra, en 1756, à l’Hermitage, y consacrant alors ses matinées, même si Grimm le décrit *«comme un mauvais copiste»*, en faisant bénévolement pour Sophie d’Houdetot avant que la rupture avec elle les lui firent cesser ; il signala qu’il continua encore plusieurs années. Il parla aussi de cette occupation dans le deuxième des dialogues de *“Rousseau juge de Jean-Jacques”*, où il nous apprend avoir écrit *«dans ces six ans [entre 1772 et 1777] [...] en simple copie plus de six mille pages, dont une partie, musique de harpe et de clavecin, ou solo et concerto de violon, très chargée et en plus grand papier, demande une grande attention et prend un temps considérable.»*

-Il signale *«l’expérience»* qu’il a acquise *«depuis vingt ans»*, c’est-à-dire depuis les événements de l’hiver 1757-1758 où fut consommée, entre lui et ses amis, les *«philosophes modernes»*, en particulier les Encyclopédistes, la rupture d’où naquit chez lui l’idée du *«complot»*.

-Il mentionne un *«ouvrage»* qui *«ne pouvait s’exécuter que dans une retraite absolue»*, qui *«demandait de longues et paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas.»* Il s’agit de la rédaction des articles fondamentaux de sa foi, c’est-à-dire *“La profession du vicaire savoyard”*.

* * *

On peut distinguer les différents thèmes auxquels Rousseau toucha dans la *“Troisième promenade”* :

Le refus de la poursuite constante de l’éducation :

Solon, Grec du Vie siècle av. J.-C. qui fut un homme d’État, un législateur et un poète, ayant emphatiquement prétendu toujours apprendre même dans sa vieillesse, Rousseau, lui-même âgé de soixante-quatre ans, entreprend de contester cette position : *«Est-il temps, au moment qu’il faut mourir, d’apprendre comment on aurait dû vivre? / Eh que me servent des lumières si tard et si douloureusement acquises sur ma destinée et sur les passions d’autrui dont elle est l’œuvre !»*, idées qu’il reprend encore plus loin : *«Que sert d’apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière?»* - *«L’étude d’un vieillard, s’il lui en reste encore à faire, est uniquement d’apprendre à mourir, et c’est précisément celle qu’on fait le moins à mon âge, on y pense à tout hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfants et en sortent de plus mauvaise grâce que les jeunes gens.»*

Il met même en doute la valeur de *«l’expérience»* : *«Je n’ai appris à mieux connaître les hommes que pour mieux sentir la misère où ils m’ont plongé, sans que cette connaissance, en me découvrant tous leurs pièges, m’en ait pu faire éviter aucun»*, manifestation de son goût à l’autodénigrement dans lequel il s’était déjà tant complu dans *“Les confessions”*, qu’il avait déjà montré en se décrivant *«entre l’indigence et la fortune, entre la sagesse et l’égarement, plein de vices d’habitude, [...] vivant au*

hasard, sans principes bien décidés par [sa] raison, et distrait sur [ses] devoirs sans les mépriser, mais souvent sans bien les connaître.» Il considère que la plus évidente leçon qu'un être tire de l'existence, c'est qu'elle n'enseigne aucune leçon, que tout savoir est vanité, qu'on n'apprend qu'à désapprendre. Osant même proférer : *«L'ignorance est encore préférable»*, il affirme que toute science est amère ; qu'il vaut mieux ne pas savoir ; qu'il n'y a que l'idiot qui soit toujours heureux : *«Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécile mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie et le jouet de mes bruyants amis, sans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en eusse même le moindre soupçon !»* Pour lui, il n'y aurait de bonheur possible que dans l'instant, dans l'immédiateté du sentiment qui ne laisse pas le temps à la réflexion de se déployer. La connaissance serait toujours connaissance de la mort et du néant.

Mais cet accès d'antiintellectualisme effréné n'est une simple provocation, contredite d'ailleurs dans la suite du texte, et, en particulier, à la fin où Rousseau prétend qu'il avait encore à faire des «*progrès*», à acquérir des «*vertus*», qu'il énumère d'ailleurs, tout en étant convaincu qu'il les pratiquait déjà, affichant ainsi le grand orgueil qu'il avait de sa valeur morale.

La volonté d'une «réforme» :

Se penchant sur son passé, Rousseau reconnaît : *«Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, flottant»*, et indique : *«Dès ma jeunesse, j'avais fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir et celui de mes prétentions en tout genre.»* Quarante ans est, au milieu de la vie, ce point d'inflexion qui est également éloigné de la naissance et de la mort, l'âge où les jeux sont faits, l'âge du choix irréversible (celui où Don Quichotte se met en route !), le seuil au-delà duquel tout engagement est définitif, où il n'est plus temps de revenir en arrière, où il convient d'avancer si l'on espère parvenir un jour quelque part, et non de se repentir.

Ce serait ainsi que, à l'âge de quarante ans, devant l'obligation de faire une «*grande revue dont [il sentait] depuis longtemps le besoin*», «*une grande révolution*» se fit en lui. Il eut «*le désir de tracer pour le reste de [sa] carrière une route moins incertaine que celle dans laquelle [il en venait] de passer la plus belle moitié*». Il affirme : *«C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde [«la haute société»] et ce goût vif pour la solitude qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là.»* Et, par un véritable jeu de mots, il déclare qu'au «*monde*» [«la haute société»] se substitua un «*autre monde*».

En effet, il avait choisi la «*retraite*», étant décidé, «*en [se] délivrant de tous ces leurre, de toutes ces vaines espérances*», à «*se livrer pleinement à l'incurie et au repos d'esprit qui fut toujours [son] goût le plus dominant et [son] penchant le plus durable*».

Il avait décidé de procéder à une «*réforme*» morale et religieuse qu'il expose de nouveau ici après l'avoir déjà fait au «*Livre huitième*» des «*Confessions*», qu'il l'effectua non sans, apparemment, quelque peine, car on décèle une certaine hésitation et des reprises.

Il s'agit d'abord d'une réforme extérieure. Comme il nous dit : *«Je quittai le monde et ses pompes, je renonçai à toute parure»*, on peut s'étonner et même s'amuser de ce renoncement. En effet, si les «*bas blancs*» et la «*perruque*» étaient la tenue vestimentaire de mise à l'époque, le port de l'«*épée*» était tout à fait illégitime de la part de ce roturier qui, de plus, nous a appris, dans «*Les confessions*», qu'il ne savait même pas s'en servir ! Quant à l'abandon de la «*montre*», il est ridicule, car vouloir, dans la région parisienne, ne se fier, pour déterminer l'heure qu'il est, qu'à la place de l'astre dans le ciel, est plutôt aléatoire [et il vaut mieux, d'ailleurs, aller à Thouars, qui se trouve plus au sud !].

Au-delà de ces niaiseries, la réforme consistait à s'éloigner d'une société où il fallait, pour réussir, faire preuve d'intelligence, briller par les jeux d'esprit, se faire admirer de la galerie ; à renoncer à une «*carrière*» où il fallait acquérir de la «*gloriole littéraire*». Mais lui, qui s'était rendu compte que l'apprentissage du réel est une difficile expérience, reconnaît son «*peu d'aptitude à [se] conduire habilement dans ce monde*» : *«J'appris de bonne heure par expérience que je n'étais pas fait pour y vivre.»* Pour lui, la société est un «*torrent*» («*Ma destinée me rejeta dans le torrent du monde*»), un «*tourbillon*», car la vie qu'on y mène, en éveillant la réflexion, en emportant dans les constants changements d'une opinion imprévisible, en irritant les vanités, déstabilise l'esprit. D'ailleurs, il ne put

tenter de retrouver son équilibre qu'en rêvant d'un autre monde : *«Mon ardente imagination sautait déjà par-dessus l'espace de ma vie, à peine commencée, comme sur un terrain qui m'était étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.»*

Il prétend avoir voulu un *«entier renoncement au monde»* qui était d'abord un renoncement à la quête d'un protecteur aristocratique, à une quelconque pension ; d'où la nécessité de vivre par ses propres moyens, sans être dépendant de quiconque ; d'où cette indication : *«Je me mis à copier de la musique à tant la page»*. Cela n'allait pas l'empêcher de profiter, pendant des années, de la protection de riches aristocrates !

Plus fondamentalement, renoncer au monde, c'était, pour lui, renoncer à *«la jouissance des biens de ce monde, qui ne [lui] ont jamais paru d'un grand prix»* ; c'était revenir à ce qui est naturel dans l'existence : la sensibilité, le sentiment, car il considérait que, si l'être humain est malheureux, c'est qu'il s'est extrait de la nature, c'est-à-dire de la vérité de ses sensations comme de ses sentiments. On retrouve ici l'antithèse de toute conversion : il faut se détourner du monde pour se tourner vers la vérité ; on ne sert pas ces deux maîtres à la fois.

Donc, encore plus fondamentalement, il entendit mener une *«réforme»* de son *«intérieur»*, par laquelle il aurait repris en mains le cours d'une existence jusqu'alors errante ou flottante ; il aurait pensé enfin sa vie, plutôt que continuer de vivre sans y penser ; il lui aurait donné un sens en lui fournissant un axe et un point d'appui.

La méditation sur le rôle du cœur et de la raison :

On peut remarquer que le mot *«méditation»* revient ici de nombreuses fois. Il est question de *«la méditation dans la retraite»*, de *«longues et paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas»*, d'*«une méditation si longue et réfléchie»*, d'*«un corps de doctrine si solide, si bien lié et formée avec tant de méditation et de soin»*, du *«principal fruit [...] retiré de [ses] méditations précédentes»*. C'est que l'enjeu de la *«méditation»* est la conversion de l'esprit vers la recherche de la vérité.

Il s'agissait, pour Rousseau, de défendre *«des principes fondamentaux adoptés par [sa] raison, confirmés par [son] cœur»*. Il voulait que le *«dogmatisme»* de la raison, qui ne veut que l'indubitable, qui fait table rase du passé, et qui ne compte que sur elle-même, soit modéré par les besoins du cœur, qui s'enracine dans l'enfance, qui se souvient de son histoire, qui prend appui sur ses attachements, qui est la base sur laquelle prend appui la volonté pour s'orienter.

En effet, pour lui, celui qui ne veut écouter que sa raison se condamne à l'incertitude, car il devrait essayer de saisir *«des matières où l'intelligence humaine a si peu de prise et trouve de toutes parts des mystères impénétrables et des objections insolubles»*, *«des matières si supérieures à l'entendement humain»*, de *«ces matières que l'entendement humain, circonscrit par les sens, ne peut embrasser dans toute leur étendue»*. Pour lui, l'entendement n'est pas en mesure de tracer par lui seul le chemin à suivre ; la raison spéculative échoue à penser seule l'inconditionné.

Il s'agit moins de raisonner que de s'orienter dans la vie ; il s'agit de croire, et non de savoir. La raison doit donc écouter le *«sentiment»*, *«l'instinct divin»* de la *«conscience»*, se plier à *«l'assentiment intérieur»*. Il concluait : *«Ce parti était raisonnable, je l'embrassai et m'y tins avec l'assentiment de mon cœur et de ma raison»*. Mais on peut se demander si, dans cette volonté de conciliation du *«cœur»* et de la *«raison»*, qui lui a fait vivre bien des angoisses, la raison n'a pas parfois chancelé !

La sagesse devant donc être pratique, Rousseau ne chercha pas à établir un système, une philosophie (d'où une rupture avec l'esprit des «Lumières»), mais à se donner des règles pour la direction de son esprit.

Cela le conduisit à :

La rédaction de "La profession de foi du vicaire savoyard" :

Rousseau, préoccupé par «*les jugements de l'autre vie [«l'au-delà»]*», «*le sort éternel de [son] âme*», éprouva le besoin d'une croyance, de l'assise d'une foi, car elles étaient indispensables à son équilibre.

Cependant, s'il marqua son souci de se distancier de toute croyance établie, car, statue-t-il, sur ces questions «*il importe d'avoir un sentiment pour soi, et de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre*», il «*craigna[t] de [se] tromper sur toute chose*», affirmation capitale qu'il avait déjà faite dans une lettre à David Hume : «*Je crains toujours que je ne pêche par le fond*». Mais, comme il ajouta : «*Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice puisque nous n'en aurons point la culpabilité. Voilà le principe inébranlable qui sert de base à ma sécurité*», on a, avec cet aveu de l'incertitude de son bon droit suivi aussitôt de l'affirmation de la certitude de sa disculpation, un bel exemple, en fait très inquiétant, d'une véritable casuistique jésuitique !

Il reste qu'il décida de choisir une voie à suivre pour trouver le salut, c'est-à-dire une religion, en substituant à celle de l'enfance une religion adulte qui soit cependant une religion du cœur, une religion «*naturelle*» ne relevant pas du dogme d'une Église quelle qu'elle soit. Et il se vit bien comme un nouveau Moïse recevant de Dieu les tables de la Loi (ou un nouveau Mahomet !) puisqu'il proclame que ces idées lui furent «*dictées par le ciel même*» !

Pour lui, l'athéisme est une cynique bravade, une hypocrite parade, une attitude jouée par défi ou paradoxe, non une pensée sincère, car, toujours selon lui, nul ne pourrait vivre sans se forger une notion de Dieu ; les athées ne tiendraient qu'à faire bonne figure sur le théâtre du «*monde*» ; s'ils étaient sincères, ils se condamneraient au désespoir ; ce seraient des êtres doubles qui prônent la libération en toutes choses et le combat contre toutes les formes de despotisme, mais voudraient en fait monopoliser le pouvoir intellectuel, et se partager les places, car ils auraient «*cette autre morale secrète et cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés à laquelle l'autre ne sert que de masque*».

Quant à lui, ce serait en étant inspiré par «*l'auteur des choses*» qu'il aurait composé "La profession de foi du vicaire savoyard", dont, comme on l'a vu, il indique ici la genèse :

-Il avait côtoyé des «*philosophes modernes*» qui étaient d'«*ardents missionnaires d'athéisme et de très impérieux dogmatiques*», des «*hommes intolérants*», à la «*désolante doctrine*», pleins d'«*animosité*», dont les «*arguments*», les «*sophismes*», l'avaient «*ébranlé sans [l']avoir jamais convaincu*».

-Sentant venir son «*déclin*», il voulut joindre à sa «*réforme externe et matérielle*», une «*réforme intellectuelle et morale*». Il craignait «*d'exposer le sort éternel de [son] âme pour la jouissance des biens de ce monde*», ce qui fait songer au fameux pari de Pascal, pour lequel une personne rationnelle aurait tout intérêt à croire en Dieu, qu'il existe ou non, car, s'il n'existe pas, le croyant et le non croyant ne perdent rien ou presque, tandis que, s'il existe, le croyant gagne le paradis et le non croyant est enfermé en enfer pour l'éternité. Rousseau avait «*cherché souvent et longtemps pour diriger l'emploi de [sa] vie à connaître sa véritable fin*», «*la nature et la destination de [son] être*», à découvrir «*les jugements de l'autre vie [les idées sur l'au-delà]*». Il décida alors, en se fiant au «*sentiment qui [lui] parut le mieux établi directement*», de fixer «*[ses] opinions, [ses] principes*» dans un texte.

-Il exécuta «*ce projet lentement et à diverses reprises*» à cause de multiples difficultés présentées par «*des mystères impénétrables et des objections insolubles*» qui le firent se perdre dans un «*labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténèbres*». On peut considérer que "La profession du vicaire savoyard" trouva sa première ébauche dans les "Lettres morales", dites encore "Lettres à Sophie", qu'il rédigea de décembre 1757 au début de l'année suivante, lettres adressées (mais sans doute jamais envoyées) à la comtesse Sophie d'Houdetot, qui lui avait demandé de mettre au clair ses principes sur la morale.

-Il ajouta qu'il «*persista*», et on sait que, après qu'il ait, en 1758, pris connaissance de "De l'esprit", essai où Helvétius avait établi la nécessité de faire reposer sur le matérialisme la conception de

l'univers, sa rédaction trouva un nouvel élan, et se prolongea jusqu'en 1762. Remarquons qu'ici encore, il manifesta son goût à l'autodénigrement en donnant ce commentaire : «*Pour la première fois de ma vie j'eus du courage*».

Mais c'est tout ce qu'il dit ici de "*La profession de foi du vicaire savoyard*", texte qui est présenté avec plus de précision dans le site, (voir "ROUSSEAU, '*La profession de foi du vicaire savoyard*'"). Il se réfugie dans sa sénilité pour n'en pas parler : «*Tombé dans la langueur et l'appesantissement d'esprit, j'ai oublié jusqu'aux raisonnements sur lesquels je fondais ma croyance et mes maximes, mais je n'oublierai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience et de ma raison, et je m'y tiens désormais. Que tous les philosophes viennent ergoter contre : ils perdront leur temps et leurs peines. Je me tiens pour le reste de ma vie, en toute chose, au parti que j'ai pris quand j'étais plus en état de bien choisir.*» Il se contente de regretter que l'ouvrage soit «*indignement prostitué et profané dans la génération présente*», tout en disant qu'il pense, avec un espoir ironiquement désabusé, qu'il «*peut faire un jour révolution parmi les hommes si jamais il y renaît du bon sens et de la bonne foi*». Or, comme il l'avait indiqué dans "*Les confessions*" ("*Livre dixième*"), M. de Malesherbes (qui était chargé de la censure des livres en France) lui avait écrit «*que la "Profession de foi du vicaire savoyard" était précisément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre humain et celle de la cour dans la circonstance*» (tout en exigeant que le livre soit imprimé en Hollande !). Mais ce texte, placé dans "*Émile*", contribua beaucoup à la condamnation de cet ouvrage par l'Église catholique comme par les pasteurs protestants, ce qui obligea Rousseau à l'exil, et accentua :

Le sentiment de l'hostilité universelle contre lui :

Si Rousseau pense que «*cette vie n'est qu'un état d'épreuves*», et que, plus celles-ci «*étaient grandes, fortes, multipliées, plus il était avantageux de les savoir soutenir*», il ne put manquer de se plaindre de nouveau de ses «*implacables persécuteurs*», les «*philosophes*», qui le laissent «*sans asile où [il puisse leur] échapper [...] sans dédommagement des opprobres qu'ils [lui] font essuyer en ce monde et sans espoir d'obtenir jamais la justice qui [lui] était due*».

Surtout, il dénonce leurs «*sophismes d'une subtile métaphysique* [en donnant d'ailleurs à ce dernier mot un sens contraire de celui qu'il a habituellement, la «*métaphysique*» étant la réflexion sur ce qu'on ne peut connaître, sur ce qui se trouve «*au-delà de la nature*», sur une éventuelle transcendance, à laquelle, justement, lui-même se livre ! tandis qu'il reproche à ses adversaires leur athéisme et leur matérialisme !]. Ces «*sophismes*» «*ne sauraient balancer les vérités éternelles admises de tous les temps par tous les sages, reconnues par toutes les nations et gravées dans le cœur humain en caractères ineffaçables*». Il n'est pas impressionné par ce qu'il appelle leurs «*arguties*». Il rejette leur «*morale sans racine et sans fruit qu'ils étalent pompeusement dans les livres ou dans quelque action sur le théâtre sans qu'il en pénètre jamais rien dans le cœur ni dans la raison ; ou bien cette autre morale secrète et cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seule dans leur conduite et qu'ils ont si habilement pratiquée à [son] égard*» ; ici, on peut reconnaître une attaque, d'abord de la morale grandiloquente et assez creuse des pièces de Diderot, puis de la morale utilitaire d'Helvétius et de D'Holbach qui, selon lui, s'accordait fort bien, dans la pratique, à servir les desseins d'une coterie dirigée contre lui, car, selon lui, ils ont une «*morale purement offensive*» à laquelle il oppose sa «*seule innocence*».

Capable de satire, il pensait que ses adversaires formaient une secte qui prêchait pour la liberté, mais oeuvrait en fait pour assurer sa toute-puissance, car, philosophes mondains, philosophes de salon qui voulaient séduire et briller, ils n'auraient été animés que par l'amour-propre et par la vanité, non par la nécessité ; ils n'auraient proclamé leurs opinions que pour humilier ceux qui ne se ralliaient pas à leur autorité ; ils n'auraient étudié «*l'univers*» en «*ne voulant que faire un livre*» ; ils n'auraient songé qu'à défendre celui-ci, et non la vérité ; ils auraient été trop satisfaits d'eux-mêmes pour se mettre en quête de leur salut ; ils n'auraient pas eu de morale, seulement une stratégie :

-«*Ils travaillaient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans.*»

-«*J'en ai beaucoup vu qui philosophaient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur était pour ainsi dire étrangère.*»

Aussi, comme il refusait non seulement «*la doctrine*» mais aussi «*la morale*» des «*philosophes*», ceux-ci n'auraient pas cessé d'attaquer non seulement ses ouvrages mais aussi sa personne, lui infligeant une persécution à l'évocation de laquelle il ne peut retenir son amertume. «*Découvrant tous leurs pièges*», il ne cesse de «*sentir la misère où ils [l'] ont plongé*», car ils l'ont réduit à la solitude «*pour [le] rendre misérable*» (bien qu'il prétende aussi qu'ils avaient ainsi assuré son «*bonheur*» !).

Rousseau considère que, comme la foi renie «*le monde*», celui-ci persécute donc la foi, et, ainsi, l'authentifie en la soumettant à l'épreuve qu'est le complot universel qui l'a choisi pour victime. Aussi se lance-t-il dans une plainte exaltée en décrivant ainsi sa situation : «*Les traîtres m'enlaçaient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs et les plus terribles pour une âme fière, traîné dans la fange sans jamais savoir par qui ni pourquoi, plongé dans un abîme d'ignominie, enveloppé dans d'horribles ténèbres à travers lesquelles je n'apercevais que de sinistres objets, à la première surprise je fus terrassé, et jamais je ne serais revenu de l'abatement où me jeta ce genre imprévu de malheurs si je ne m'étais ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chutes.*» On remarque qu'ici encore il parle de la trahison en employant le registre de la stupéfaction incrédule. Il poursuit : «*Ce ne fut qu'après des années d'agitations que reprenant enfin mes esprits et commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étais ménagées pour l'adversité.*» Acceptant alors de passer par cette épreuve, ce combat qui est le test qui vérifie de façon pratique la vérité de sa foi, il put opposer à cette persécution la résistance de son for intérieur fortifié par la conversion. Il reconnaît cependant : «*Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre et des indignités sans mesure dont je me sentais accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude et de doutes venaient de temps à autre ébranler mon espérance et troubler ma tranquillité.*»

Même s'il se sentait «*surchargé du poids de [sa] destinée*», s'il subissait «*des serremments de cœur prêts à [l'] étouffer*», s'il s'interrogeait : «*Suis-je donc seul sage, seul éclairé parmi les mortels?*», s'il fut «*prêt à [s'] abandonner au désespoir*», il jouissait en fait d'être isolé, d'être «*accablé de toutes parts*», d'être persécuté par «*toute la génération présente*», se complaisant dans ce défi véritablement romantique.

La paix trouvée avec l'âge :

Comme il l'avait déjà fait dans «*Les confessions*» (ouvrage qu'il venait justement de relire, et dont il s'inspira ici au point qu'il semble, par instants, le résumer), dans «*Rousseau juge de Jean-Jacques*», dans la «*Seconde promenade*», Rousseau mène une réflexion rétrospective sur la valeur de vérité du chemin parcouru depuis la brouille avec Diderot, d'Alembert et d'Holbach, constatant : «*C'est une bien triste science que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir.*» Et il mentionne encore plus loin «*vingt ans d'expérience*». Ce nombre renvoie donc à 1757, date de cette brouille.

Son amertume lui fait encore écrire : «*La triste vérité que le temps et la raison m'ont dévoilée, en me faisant sentir mon malheur, m'a fait voir qu'il était sans remède, et qu'il ne me restait qu'à m'y résigner.*» Selon lui, il aurait toujours été une conscience malheureuse, en proie à l'inquiétude, toujours destituée d'elle-même et condamnée à l'errance sans fin.

Cependant, s'il se sent encore «*environné*» «*d'affreux mystères*», s'il subit encore des «*crises*» (mais «*si rares et si rapides qu'elles n'ont pas même la force de troubler [son] repos*»), il parvient peu à peu «*à ne plus [se] laisser ébranler dans [ses] principes par des arguments captieux*», même si «*tous les philosophes viennent ergoter contre*». Il est décidé à s'y tenir «*pour le reste de [sa] vie*», à être «*tranquille dans ces dispositions*», où il «*trouve avec le contentement de [soi] l'espérance et les consolations dont [il a] besoin dans [sa] situation.*» Surtout, il est désormais décidé à bien vivre, à goûter le bonheur, à ne se nourrir que de lui-même. Ses «*douces illusions [étant] détruites*», il est décidé à se «*résigner*».

Et, revenant à son propos du début, il déclare que, même si, avec l'âge, il voit «*toutes [ses] facultés [...] affaiblies par la vieillesse et les angoisses*», sa «*raison [...] déclinante*» ; s'il reconnaît qu'il est «*incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour [se] rassurer [lui-même]*» ; s'il se «*refuse ainsi à toutes nouvelles idées*» ; s'il se limite à «*l'étroite sphère de [ses] anciennes connaissances*» ; s'il n'a «*pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir [s']instruire chaque jour en vieillissant*» ; s'il n'a que «*peu d'acquisitions à espérer du côté des lumières utiles*», il lui «*en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à [son] état*», qui sont «*la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale*», sa «*vieillesse*» devant être consacrée «*à cette unique et utile étude*».

* * *

Conclusion

La «*Troisième promenade*» est en fait une autre autobiographie intellectuelle où Rousseau réfléchit encore sur le douloureux chemin accompli, poursuit le bilan de sa vie pour mettre en valeur la «*réforme*» à laquelle il s'était décidé à quarante ans et qui l'avait conduit à l'expression de son sentiment religieux dans «*La profession de foi du vicaire savoyard*», son opposition aux «*philosophes modernes*» en dépit de leurs persécutions, pour reconnaître enfin une résignation due à l'âge.

«*Quatrième promenade*»

Texte de dix-neuf pages

Rousseau déclare son intérêt constant pour Plutarque dont il dit qu'il est l'écrivain qui lui «*profite le plus*» : «*Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse.*» Puis, indiquant qu'il est tombé sur une publication qui avait été ainsi dédicacée : «*Vitam vero impendenti*» [«*À celui qui a consacré sa vie à la vérité*»], il se demande s'il a lui-même bien rempli cette mission.

Ayant décidé d'employer «*la promenade du lendemain*» à s'«*examiner sur le mensonge*», dès qu'il l'a commencée, il s'est souvenu «*d'un mensonge affreux fait dans [sa] première jeunesse, dont le souvenir [l']a troublé toute [sa] vie*» ; dont il a «*le remords*», d'«*inextinguibles regrets*» ; qu'il attribue à son «*naturel timide*» ; qui lui «*inspire*» «*l'horreur*» du mensonge.

S'«*examinant plus sérieusement*», il constate que, alors qu'il est «*fier*» de son «*amour de la vérité*», il a menti «*de gaieté de coeur sans nécessité, sans profit*», sans «*le moindre regret*». Se posant cette question : «*Comment, gardant toute sa droiture, dans les occasions où l'homme forcé par ses passions peut au moins s'excuser sur sa faiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes où le vice n'a point d'excuse?*», il entreprend de l'expliquer. Partant de cette définition : «*Mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester*», il en déduit «*deux questions*» qu'il se propose de «*résoudre*» par ses «*propres principes*».

La première est : «*Quand et comment on doit à autrui la vérité*». Il distingue «*la vérité générale et abstraite*», qui «*est le plus précieux de tous les biens*», «*la vérité particulière et individuelle*» qui «*est quelquefois un mal*», les «*vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité*», ce qui le fait décréter que «*la vérité due est celle qui intéresse la justice*».

«*La seconde question*» est : «*S'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment*». Il conclut d'abord : «*Comment pourrait-on être injuste en ne nuisant à personne?*» Puis il ajoute : «*Si je ne fais aucun tort à un autre en en le trompant, s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même, et suffit-il de n'être jamais injuste pour être toujours innocent?*»

Puis il prétend «*se tirer*» de ces «*embarrassantes discussions*» en statuant : «*La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture*», avant de reconnaître : «*C'est là trancher la question sans la résoudre*» ; qu'il lui faut «*chercher une règle*» pour «*distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due, de ceux où l'on peut la taire.*»

Or il pense pouvoir se fier au «*dictamen de [sa] conscience*» plus qu'aux «*lumières de [sa] raison*», car, prétend-il : «*Je me juge moi-même avec autant de sévérité peut-être que je serai jugé par le souverain juge après cette vie.*»

Revenant à la discussion sur le mensonge, il édicte ces aphorismes : *«Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie [...] Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.»*

En effet, il excuse le mensonge dans *«les fictions qui ont un objet moral»*, c'est-à-dire les *«fables»* ; tandis que, pour les *«contes et les romans qui, sans refermer aucune instruction véritable, n'ont pour objet que l'amusement»*, il considère qu'il faut apprécier *«l'intention de celui qui les invente»*.

Il prend pour exemple *«Le temple de Gnide»*, semblant d'abord accepter le subterfuge de la prétention de *«la traduction d'un manuscrit grec»* pour finalement s'offusquer du fait qu'ainsi des *«lecteurs simples et crédules»* furent trompés.

S'il précise que *«dire une chose fausse à son avantage [...] c'est faire une chose injuste»*, il ne va pas jusqu'à *«reprocher une pure fiction comme un mensonge»*, à moins qu'on mente *«contre la vérité morale»*.

Il critique *«ces gens qu'on appelle vrais dans le monde»* mais qui ne le sont plus quand il s'agit *«de traiter quelque affaire qui les regarde»*. Pour lui, l'homme *«vrai»* s'abstient de *«tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage»*, *«ne cherche à tromper personne»*, *«n'en impose jamais pour son avantage ni pour nuire à son ennemi»* ; son *«amour pour la vérité»* est *«une émanation de l'amour de la justice»* ; il est soucieux de *«rendre fidèlement à chacun ce qui lui est dû»* ; *«il mentira quelquefois en choses indifférentes sans scrupule»*.

Il affirme que ces *«règles de conscience sur le mensonge et la vérité»* furent suivies *«machinalement»* par son *«cœur»* *«avant que [sa] raison les eût adoptées»*.

Soudain, il mentionne *«le criminel mensonge dont la pauvre Marion fut la victime»*, qui lui *«a laissé d'ineffaçables remords»* et l'a *«garanti [...] de tout mensonge»* qui pouvait *«toucher l'intérêt et la réputation d'autrui»*.

Signalant que son *«tempérament a beaucoup influé sur [ses] maximes ou plutôt sur [ses] habitudes»*, il affirme que *«jamais mensonge prémédité n'approcha de [sa] pensée»*, mais qu'il a *«menti par honte»* et *«par timidité»* en émettant *«des fictions indifférentes à tout le monde et à [lui]»*, *«des fables»* dont il aurait aimé faire *«des contes moraux»* s'il avait eu assez de *«présence d'esprit»* et de *«facilité dans la parole»* ; en voulant *«répondre à l'instant»*, se *«tirer d'embarras»*. S'il ment, il s'en repent, mais n'ose *«réparer»* sa faute *«par embarras et mauvaise honte»*.

Il avoue que, alors qu'une femme enceinte lui avait demandé s'il avait *«eu des enfants»*, il avait répondu qu'il n'avait *«pas eu ce bonheur»*, réponse qu'il n'avait faite que parce que *«l'œil de la malignité»* le *«navre»*.

Prenant l'exemple de ses *«Confessions»*, il pense s'y être accusé *«avec trop de sévérité»* ; il prétend : *«Ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévèrement que je ne me suis jugé moi-même»* ; il s'exclame : *«Oui je le dis et le sens avec une fière élévation d'âme, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme»* ; il certifie : *«J'avais mon intérêt à tout dire, et j'ai tout dit.»* Pourtant, il reconnaît qu'il a pu avoir commis une *«espèce de mensonge»*, mais ce *«fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté»*. De plus, la *«mémoire»* [lui] *manquait souvent ou ne [lui] fournissait que des souvenirs imparfaits»*. Il fait cette distinction : *«J'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, et souvent je l'ai tu tout à fait parce qu'il m'honorait trop, et qu'en faisant mes "Confessions" j'aurais l'air d'avoir fait mon éloge.»*

Il en vient à raconter que, dans son enfance, deux de ses doigts avaient été écrasés du fait de la maladresse d'un camarade auquel il avait fait la promesse *«de ne point l'accuser»*, promesse qu'il avait tenue même si ses doigts *«sont demeurés toujours cicatrisés»*. Il cite deux vers en italien qui sont un éloge du *«mensonge magnanime, plus beau que la vérité»*. Il regrette que l'*«accident»* l'ait empêché de participer à un *«exercice»* militaire.

Il raconte une *«autre histoire»*, celle d'un violent *«coup de mail»* reçu en jouant avec un camarade, après lequel tous deux ressentirent *«une émotion confuse qui n'était pas sans quelque douceur»*, et, comme la mère de ce camarade le soigna, il eut longtemps pour eux de l'attachement, tandis qu'il *«garda le même secret sur cet accident que sur l'autre»*.

Mais il lui «*en est arrivé cent autres de pareille nature*», dont il n'a même pas «*été tenté de parler dans [ses] "Confessions"*», où il n'avait pas voulu «*faire valoir le bien qu'[il sentait] dans son caractère*», où, s'il avait «*parlé contre la vérité*», c'était «*par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire*». Il proclame : «*Quiconque lira mes "Confessions" impartialement [...] sentira que les aveux que j'y fais sont plus humiliants, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, et que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.*»

Il se vante de sa «*profession de véracité*», de ses «*sentiments de droiture et d'équité*», des «*directions morales de [sa] conscience*». Il répète qu'il a «*souvent débité des fables*» mais «*très rarement menti*». Il considère que «*la vérité est une vertu*» mais aussi «*un être métaphysique dont il ne résulte ni bien ni mal*».

Mais il ne peut se croire «*tout à fait irrépréhensible*», car, comme «*il faut être vrai pour soi*», il s'accuse d'avoir ajouté «*à des choses réelles des ornements inventés*», alors qu'«*orner la vérité par des fables c'est en effet la défigurer*».

Il se reproche de n'avoir pas suivi la «*fière devise*» qu'il avait choisie, d'avoir cédé à la «*faiblesse*» de son «*âme*». Et il prend cette résolution : «*Il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur et remettre ma volonté dans la règle*» - «*La maxime de Solon est applicable à tous les âges*».

Analyse

Le texte étant très long, chaque citation sera située avec précision par l'indication du numéro de son paragraphe.

LA FORME

Le riche lexique dont se sert Rousseau présente un grand nombre de mots et d'expressions qui peuvent étonner : «*apaiser ses cris*» (34, «les atténuer») - «*apologue*» (26, «petite fable visant essentiellement à illustrer une vérité morale») - «*attester le ciel*» (28, «le prendre à témoin») - «*au fort de*» (34, «au cœur», «au milieu») - «*aversion*» (31, «antipathie violente») - «*babil*» (26, «abondance de paroles futiles») - «*balancer*» (5, «faire équilibre», «égaler») - «*bassiner une plaie*» (37, «humecter doucement») - «*bouché*» (30, «borné», «imbécile», «sot») - «*braver*» (5, «ne pas craindre») - «*broder*» (22, «ajouter des détails», «enjoliver») - «*carpière*» (34, «petit étang où l'on élève des carpes») - «*change*» dans «*prendre le change*» (1, «se tromper», «se méprendre sur un objet, sur une affaire») - «*charge*» (31, «fait qui pèse sur la situation d'un accusé») - «*charger*» (28, «accuser») - «*cicatrisé*» (34, «montrant une cicatrice») - «*compagnie*» (30, «réunion de personnes qui ont quelque motif de se trouver ensemble») - 35, «troupe militaire») - «*contre-vérité*» (1, «assertion visiblement contraire à la vérité mais qui peut être faite de bonne foi»), - «*contrister*» (2, «attrister») - «*controuvé*» (5, 23, «faux», «inexact») - «*couleur*» (22, «aspect produisant une impression comparable à celle que la couleur donne aux yeux») - «*décidé*» dans «*question décidée*» (7, «résolue») - «*débiter des fables*» (26 - «raconter mécaniquement») - «*détenu dans un lit*» (34, «alité») - «*dictamen*» (15, «ordre que donne la conscience») - «*embrasser*» (34, 37, «entourer de ses bras») - «*empire*» (15, «pouvoir», «emprise») - «*s'éplucher*» (4, «s'analyser», l'emploi imagé du mot étant né de la nécessité de débarrasser un oignon des différentes pellicules dont le bulbe est enveloppé) - «*fabuleux*» (24, «qui appartient aux fables, aux fictions») - «*faillir à*» (37, «manquer», «ne pas faire») - «*foi*» dans «*la bonne foi*» (31, «la sincérité», «la loyauté»), «*de bonne foi*» (20, «sincère», «loyal») - «*fruit*» (1, «produit d'une chose») - «*garçon*» (30, «célibataire» ; le mot est encore usité en ce sens au Québec) - «*grosse*» (29, «enceinte») - «*histoire*» dans «*l'histoire du manuscrit*» (24, «la question du manuscrit») - «*inculpable*» («qu'on ne peut déclarer coupable») - «*indiennes*» (34), «toiles peintes» ; d'où ces mots techniques : «*étendage*», «*calandre*», «*rouleaux de fonte*», «*lissé du cylindre*», «*roue*») - «*jaloux*» dans «*être jaloux de quelque chose*» (24, «y tenir particulièrement») - «*jurer à la face du ciel*» (2, «solennellement») - «*lumières*» (12, 15, 24, «ce qui éclaire l'esprit») - «*mail*» (37, «maillet de bois à long manche flexible» dont on servait dans le jeu de «mail» pour pousser une boule de bois) - «*mal*» dans «*se trouver mal*» («s'évanouir») - «*malignement*» (29, «malicieusement», «avec une mauvaise intention») - «*maxime*» (26, «règle de conduite» ; 1, 42, «formule lapidaire énonçant une règle de conduite») - «*métaphysique*» (39, «abstrait») - «*devoir*» dans «*se mettre en devoir de*» (37,

«s'astreindre à une conduite») - «navrer» (2, 30, «blesser») - «le naturel» (2, 33, «l'ensemble des caractères physiques et moraux d'un individu») - «négative» (30, «dénégation») - «officieux» (21, «qui est fait pour rendre service») - «offusqué» (18, «caché») - «oiseux» (18, 22, 23, «inutile») - «pique-nique» (29, «repas où chacun apporte son plat») - «se piquer de» (23, «se prévaloir», «se glorifier de quelque chose, en faire vanité, en tirer avantage, en faire profession») - «prononcer si» (14, «déterminer», «décider») - «querelle» dans «prendre querelle» (37, «se prendre de querelle», «entrer dans un conflit») - «être dans la règle» (42, «suivre la règle») - «rieurs» : «mettre les rieurs de son côté» (30, «faire rire aux dépens de son adversaire») - «sarcasme» (1, «raillerie insultante») - «sensible» dans «accident sensible» (35, «notable», «appréciable») - «suivre» dans «il suit» (6, 11, 39, «il s'ensuit que») - «trancher» (14, «prendre une décision nette») - «tirer d'embaras» (27, «sortir d'une difficulté») - «trancher» dans «trancher la question» (14, «résoudre de façon décisive») - «se bien trouver de» (15, «apprécier», «trouver agréable») - «turpitude» (33, «bassesse», «indignité», «infamie») - «vulnéraire» (37, «médicament qu'on appliquait sur des plaies»).

La syntaxe, elle aussi, est parfois étonnante. On remarque des constructions propres à la langue ancienne :

- le pronom complément d'un infinitif était placé devant le verbe dont il dépendait : «s'il les fallait éviter» (5) - «l'oser réparer» (28).
- «leur touche» (22) signifie «les touche» (cette construction est encore usitée au Québec).
- «forcer de parler» (26), alors qu'on dit aujourd'hui «forcer à».
- «quand même» (30) se dirait aujourd'hui : «même si».
- «quelque effet qui résulte de la vérité» (13) se dirait aujourd'hui : «quel que soit l'effet».

En ce qui concerne le style, on peut signaler des maladresses. Dans son désir d'insistance, Rousseau n'évita pas les répétitions :

- il décide de s'«examiner sur le mensonge», de s'«examiner plus sérieusement» [3] de s'«éplucher avec plus de soin» [4] ;
- «Ma négative ne changeait rien à son opinion sur ce point. On s'attendait à cette négative».

La redondance est nette dans «mentir pour son avantage à soi-même» (16), et l'est encore plus dans «mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge» (5).

Mais il fut plus adroit en présentant :

-Des formulations désinvoltes : «Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.» (22) - «Sentant que le bien surpassait le mal j'avais mon intérêt à tout dire, et j'ai tout dit.» (31).

-Des adresses à un interlocuteur supposé :

- «...je le sais bien ...» (7).
- «Quant à présent passons à la seconde question.» (10).
- «Comment pourrait-on être injuste en ne nuisant à personne?» (11).
- «Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public?» (12).
- «Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même, et suffit-il de n'être jamais injuste pour être toujours innocent?» (12).
- «Si ce n'est pas là un mensonge positif, qu'on me dise donc ce que c'est que mentir?» (18).
- «Mais, dirait-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour est donc faux puisqu'il souffre tant d'alliage? Non, il est pur et vrai.» (24)
- «Oui je le dis et le sens avec une fière élévation d'âme, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme.» (31).

-Des antithèses :

- Rousseau dit de Plutarque : «Ce fut la première lecture de mon enfance, ce sera la dernière de ma vieillesse.»

- Il affirme : *«J'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, et souvent je l'ai tu tout à fait parce qu'il m'honorait trop, et qu'en faisant mes "Confessions" j'aurais l'air d'avoir fait mon éloge.»*

-Des hyperboles dont, à son habitude, il usa et abusa, montrant bien ainsi sa volonté d'affirmation péremptoire de sa valeur ; on constate :

- La répétition du mot *«jamais»* (12, 15, 23, 24, 30, 31, 38, 42) ;

-La succession de déclarations excessives :

-À propos du *«mensonge affreux fait dans [sa] première jeunesse»*, il s'exalte : *«Je puis jurer à la face du ciel que [...] j'aurais donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi. C'est un délire que je ne puis expliquer.»* (2).

- Il se vante d'*«une impartialité»* dont il ne connaît *«nul autre exemple parmi les humains.»* (4). Il prétend : *«Je me juge moi-même avec autant de sévérité peut-être que je serai jugé par le souverain juge après cette vie.»* (15).

- Il stipule qu'il n'y *«a rien dans [son] cœur qui balance [son] horreur pour la fausseté.»* (5).

- Il se dit prêt à *«braver les supplices s'il les fallait éviter par un mensonge.»* (5).

- Il dénonce *«le plus inique de tous les vols»* (8).

- Il statue : *«L'homme vrai ne sert jamais si fidèlement la vérité que quand il faut s'immoler pour elle.»* (23).

-Il se drape de solennité : *«J'atteste le ciel»* (28).

- S'il révéla ici deux actes de gentillesse faits dans sa jeunesse pour ne pas faire accuser des camarades, il claironne qu'il lui en était *«arrivé cent autres de pareille nature»*, dont il n'avait *«pas même été tenté de parler dans [ses] "Confessions", tant [il y cherchait] peu l'art de faire valoir le bien qu'[il sentait] dans [son] caractère.»* (38).

- *«Le temple de Gnide»* de Montesquieu aurait eu *«des multitudes de lecteurs»* (19).

-Des métaphores :

- *«La fausse monnaie»* (6) qu'est *«le mensonge»*.

- Sans la vérité, *«l'homme est aveugle ; elle est l'œil de la raison.»* (8).

-*«L'unique balance du bien public»* qui doit permettre de *«peser tout ce qu'on doit dire»* (12).

-*«Le poison»* que les lecteurs du *«Temple de Gnide»* *«ont bu sans crainte, dans une coupe de forme antique»*, et *«dont ils se seraient au moins défiés s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.»* (19).

-*«Les couleurs»* qui *«sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est plus avantageux.»* (22).

-Pour donner un exemple de *«vérité indifférente»*, Rousseau recourut à cet exemple : *«Que je croie le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge, cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est.»* (11).

-Des personnifications :

-*«Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée»* (26).

- *«L'œil de la malignité me navre»* (30).

- *«Ma conscience m'assure»* (31).

- Son *«cœur»* n'est pas *«assez content»* (40).

Le moraliste frappe de lourdes maximes :

-*«La vérité générale et abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle ; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin.»* (8).

-*«Rien ne peut être dû qui ne soit bon à rien ; pour qu'une chose soit due il faut qu'elle soit ou puisse être utile»* (9).

- «*La vérité due est celle qui intéresse la justice*» (9).
- «*La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture.*» (13).
- «*Quelque effet qui résulte de la vérité on est toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du sien*» (13).
- «*Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent c'est souvent mal les apprécier.*» (16).
- «*Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper*» (16).
- «*Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.*» (16).
- «*Dire une chose fausse à son avantage n'est pas moins mentir que si on la disait au préjudice d'autrui, quoique le mensonge soit moins criminel*» (20).
- «*Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir c'est troubler l'ordre et la justice ; attribuer faussement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste ; or tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. [...] Tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte, n'est que fiction [...] Quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge a la conscience plus délicate que moi.*» (20).
- «*Quiconque loue ou blâme contre la vérité ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle*» (21).
- «*Il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même.*» (40).
- «*Orner la vérité par des fables c'est en effet la défigurer.*» (40).

Habile narrateur, Rousseau donna de vivants récits d'accidents qui lui étaient arrivés dans son enfance, utilisant d'ailleurs, à ces occasions, le présent de narration :

- «*Fazy détourne [...] Fazy, consterné, s'écrie, sort de la roue, m'embrasse, et me conjure d'apaiser mes cris*» (34).
- «*Je tombe à l'instant. [...] Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement.*» (37).

Pouvant aussi être satirique, il se moque «*de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde [«la société»] : «Toute leur véracité s'épuise dans les conversations oiseuses à citer fidèlement les lieux, les temps, les personnes, à ne se permettre aucune fiction, à ne border aucune circonstance, à ne rien exagérer [...] Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui les touche de près, toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux.*» (22).

LE FOND

Dans cette «*Quatrième promenade*», qui n'en est pas une (même si en est mentionné un commencement), Rousseau conduit une réflexion sur le mensonge, et entreprend de se défendre d'en avoir commis.

Ayant cédé au «*plaisir d'écrire*» (38), il veilla à la composition du texte. Il sut habilement commencer par l'anecdote d'une dédicace qui lui rappelle la devise qu'il s'était donnée, et y revenir à la fin, même si, tout en prétendant à une organisation très rationnelle, comme le prouvent ces indications :

- «*Il se présente ici deux questions à examiner [...] La première [...] La seconde...* » (7).
- «*Il suit qu'en pareil cas...*» (11).
- «*Il suit de toutes ces réflexions que la profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentiments de droiture et d'équité que sur la réalité des choses, et que j'ai plus suivi dans la pratique les directions morales de ma conscience que les notions abstraites du vrai et du faux.*» (39).

Mais, entre le début et la fin, le déroulement de la réflexion de Rousseau sur la vérité et sur le mensonge est assez chaotique, en dépit de tentatives d'indiquer des articulations : «*Il suit de toutes ces réflexions que...* », de revenir au sujet après une digression, de se donner un nouvel élan après

être parvenu à une sorte de conclusion, de reprendre la discussion sur un autre plan, etc.. On peut essayer d'organiser le texte en distinguant :

* * *

Le recours à la culture : Pour nourrir sa réflexion, Rousseau mentionne :

- «*Le "Connais-toi toi-même" du Temple de Delphes*» (1), devise en effet inscrite au frontispice de ce temple de Grèce (en grec ancien : Γνώθι σεαυτόν / Gnôthi seautón]), qui indique, sous cette forme impérative, que l'être humain doit avant tout, pour atteindre la sagesse, se livrer à l'introspection, écouter sa conscience intérieure car il dispose de la vérité en lui-même, et il lui suffit de se le rappeler ; il doit aussi prendre conscience de sa propre mesure sans tenter de rivaliser avec les dieux. Si on peut déceler ce conseil chez différents prédecesseurs, il fut surtout, dans le "*Charmide*" de Platon, attribué à Socrate. Rousseau avait déjà écrit au début de la préface du "*Discours sur l'inégalité*" : «*La plus utile et la moins avancée de toutes les connaissances humaines me paraît être celle de l'homme et j'ose dire que la seule inscription du temple de Delphes contenait un précepte plus important et plus difficile que tous les gros livres des moralistes*».

- Plutarque car il avait fait ses délices, dès l'enfance, de sa "*Vie des hommes illustres*".

- "*Le temple de Gnide*", un poème de sept chants en prose publié sans nom d'auteur en 1725 ; qui est une fantaisie grivoise où sont racontées les amours d'Aristée et de sa bergère, d'Antiloque et de son amante, la préface annonçant : «Le dessein du poème est de faire voir que nous sommes heureux par les sentiments du cœur et non pas par les plaisirs des sens». Cela aurait dû plaire à Rousseau, mais il voit dans cette oeuvre de Montesquieu «*un bien sot enfantillage*» (19), «*gâté par les détails voluptueux et par les images lascives*» (18). Surtout, il reproche à son auteur d'avoir «*feint que son ouvrage était la traduction d'un manuscrit grec*» (18), peut-être parce que l'artifice du manuscrit traduit était, à cette époque, utilisé par les auteurs de romans scandaleux, après avoir été mis à la mode par "*L'espion turc*" de Marana (1684) qui allait d'ailleurs être le modèle des "*Lettres persanes*" du même Montesquieu. Aux yeux de Rousseau, celui-ci avait donc commis «*un mensonge bien positif*» (18) qui aurait eu pour conséquence que «*des multitudes de lecteurs simples et crédules [...] ont bu sans crainte, dans une coupe de forme antique, le poison dont ils se seraient au moins défiés s'il leur eût été présenté dans un vase moderne*» (19). Il revint encore plus loin à cette accusation pour soutenir que «*si "Le temple de Gnide" est un ouvrage utile, l'histoire du manuscrit grec n'est qu'une fiction très innocente ; elle est un mensonge très punissable si l'ouvrage est dangereux*» (24). On ne peut s'empêcher de remarquer que Rousseau est bien sévère envers Montesquieu, alors que lui-même, plus habile mais vraiment menteur, avait laissé planer le doute sur l'authenticité des lettres que Julie et Saint-Preux échangent dans "*La nouvelle Héloïse*", correspondance à laquelle la plupart des lecteurs avaient cru, car il avait prétendu l'avoir simplement remaniée.

- Deux vers empruntés à "*La Jérusalem délivrée*" du Tasse, écrivain qu'il avait toujours admiré, mais dont il se prit d'une passion particulière dans sa vieillesse ; ces vers : «Magnanima menzogna ! or quando è il vero / Si bello che si posa a te preporre?» (II, 22) peuvent être traduits ainsi : «Mensonge magnanime ! Quand la vérité est-elle si belle qu'on puisse la préférer à toi?» ; ils soulignent la beauté du mensonge de Sophronie qui, pour sauver Olinde, s'accuse faussement d'un vol.

* * *

Les confidences sur le passé qu'on peut replacer dans leur ordre chronologique :

Éprouvant le désir d'apporter quelque complément à ses confidences des "*Confessions*", Rousseau rapporte des faits de sa «*première enfance*» (33), deux accidents dont il fut alors victime de la part de camarades.

-S'étant trouvé dans une fabrique d'«indiennes» (34) située «aux Pâquis» (34), le quai des Pâquis à Genève, du fait de la maladresse du fils du fabricant qui était son ami, deux de ses doigts avaient été écrasés.

-À «Plain-Palais» (quartier de Genève aujourd'hui désigné par «Plainpalais»), au cours d'une partie de «mail», il en reçut «un coup» sur la tête, donné par un de ses camarades dont on sait qu'il s'appelait Pleince. (36, 37).

Il est intéressant de constater que, à la suite de chacun de ces accidents, la douleur fut l'occasion d'attendrissements, jamais de colères :

Dans le premier cas, on lit : «Fazy, consterné, s'écrie, sort de la roue, m'embrasse et me conjure d'apaiser mes cris, ajoutant qu'il était perdu. Au fort de ma douleur, la sienne me toucha, je me tus.» (34). Rousseau ajoute qu'il lui avait fait la promesse «de ne point l'accuser» (34), promesse qu'il avait tenue même si ses doigts sont demeurés toujours «cicatrisés» (34). Tout en regrettant que l'«accident» l'ait empêché de participer à un «exercice» militaire «avec la compagnie de [son] quartier» (35), il avait prétendu «toujours qu'une grosse pierre en tombant [lui] avait écrasé les doigts » (34) !

Dans le second cas, il dit de son camarade : «Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes et poussant des cris perçants. Je l'embrassai aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse qui n'était pas sans quelque douceur. [...] Il m'entraîna chez sa mère [...] Cette bonne dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état [...] Ses larmes et celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que longtemps je la regardai comme ma mère et son fils comme mon frère.» (37)

Si Rousseau se fait gloire d'avoir été un enfant sensible, spontané, , avant l'intervention néfaste de la société, d'avoir subi ces accidents avec stoïcisme, et, surtout, d'avoir à leur suite, gardé un silence qu'il nous présente comme étant héroïque, il nous paraît en fait, dans les deux occasions, quelque peu ambigu. En fait, n'a-t-il pas éprouvé un certain plaisir à être ainsi malmené par des camarades qu'il aime? Car il se plut à une douleur attendrissante, aux effusions communes, aux larmes partagées, à la «douceur» des étreintes qu'étaient les embrassades, dans lesquelles on peut deviner une connotation sexuelle. N'aurait-il pas dû pousser plus loin la confession, et ne pas se contenter de l'apparence de ces images de vertu? Dit-il bien là la vérité, ou ne laisse-t-il pas planer ici l'ombre d'un mensonge? Ne cherche-t-il pas ici à esquiver une objection plus profonde, et plus dérangeante? N'en fait-il pas un peu trop pour être vraiment honnête?

Rousseau révèle aussi «un mensonge affreux fait dans [sa] première jeunesse, dont le souvenir [l']a troublé toute [sa] vie et vient, jusque dans [sa] vieillesse, contrister encore [son] cœur déjà navré de tant d'autres façons» (2), mensonge dont il a «le remords» (2), d'«inextinguibles regrets» (3), qui lui «inspire» «l'horreur» du mensonge» (2), mais dont l'aveu demeure toutefois alors voilé.

En effet, ce n'est que bien plus loin dans le texte qu'il est révélé que c'est le «criminel mensonge dont la pauvre Marion fut la victime» (25). Mais cela ne dit toujours rien au lecteur qui n'a pas lu «Les confessions», qui ne sait donc pas ce que Rousseau y avait longuement exposé à la fin du «Livre deuxième». On y avait appris que, alors qu'il était laquais à Turin, chez la comtesse de Vercellis, il avait, à sa femme de chambre, Mlle Pontal, volé «un petit ruban couleur de rose et argent» ; que, mentant effrontément, il avait accusé de ce vol Marion, une jeune et innocente cuisinière qui, «victime de [sa] calomnie», pleura beaucoup, avant qu'ils soient tous deux renvoyés de la maison ; qu'il était toujours troublé par le «souvenir cruel» de cette «action atroce» ; qui l'avait poussé à écrire ses «confessions» ; qui l'avait «garanti pour le reste de [sa] vie de tout acte tendant au crime».

Ici, il répète encore que cet acte lui «a laissé d'ineffaçables remords qui [l']ont garanti tout le reste de [sa] vie non seulement de tout mensonge de cette espèce, mais de tous ceux qui, de quelque façon que ce pût être, pouvaient toucher l'intérêt et la réputation d'autrui» (25) ; qu'il garde «l'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion» (27). Surtout, déclarant : «À ne consulter que la disposition où j'étais en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte, et bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachait j'aurais donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer qu'en disant, comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjuguait tous les vœux de mon cœur.» (2), il sous-entend

qu'il avait commis ce vol non par envie ni par haine (celle que Mlle Pontal lui inspirait sans doute), mais, paradoxalement, du fait de son amour pour Marion. Ainsi, dans ce cas, le mensonge ne fut pas motivé par le désir de mal faire, mais par la rencontre paralysante de la censure et du désir, de la cruauté du tribunal devant lequel il n'aurait sans doute jamais osé faire l'aveu de son amour.

Rousseau avoue aussi que, devenu un mondain et un écrivain, il avait encore menti en deux types d'occasions : «*Quand la stérilité de ma conversation me forçait d'y suppléer par d'innocentes fictions j'avais tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même ; et quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutais à des choses réelles des ornements inventés, j'avais plus de tort encore parce que orner la vérité par des fables c'est en effet la défigurer.*» (40).

Surtout, Rousseau annonce «*un exemple*» (28) qui est celui d'un mensonge qu'il osa au sujet de ses enfants (29). Il raconte qu'ayant été invité, «*avec [sa] femme*», par «*M. Foulquier*», donc vers 1765 (il mentionne : «*Il y a quelque temps*»), à un dîner, une femme «*mariée*» et «*grosse*» lui avait alors demandé, question banale pour une femme enceinte, s'il avait eu «*des enfants*» ; que, se sentant ainsi agressé (il souligne les comportements antithétiques des protagonistes), il porta ses soupçons sur plusieurs faits : la question lui parut hors de propos («*brusquement*»), posée avec un regard inquisitorial, qui juge («*en me fixant*») et concernant un sujet trop lié à lui pour être innocent ; qu'ayant donc la certitude (non fondée) qu'on lui avait tendu un piège («*Je n'étais pas assez bouché pour ne pas sentir cela*»), il avait répondu par la «*négative*» sans que «*ni [son] jugement ni la volonté ne dictèrent [sa] réponse*», qui «*fut l'effet machinal de [son] embarras*» car, «*en devenant plus malheureux*», il était «*devenu plus timide.*» (30). On pourrait croire que la honte que cette réponse lui a fait secrètement éprouver trouve sa source dans «*l'instinct moral*». Mais il n'en est rien : s'il formule ici des regrets, ce n'est pas d'avoir menti, c'est plutôt de s'être exposé au ridicule, et de n'avoir pas su «*clouer le bec*» à l'effrontée. Or il faut remarquer que, en n'ayant que ce qu'on appelle «*l'esprit de l'escalier*», il aurait donné une réponse qui ne l'aurait sans doute pas sorti d'affaire, car on aurait pu lui laisser entendre qu'il prétendait être «*vieux garçon*» alors qu'il vivait depuis fort longtemps en concubinage avec sa «*femme*», Thérèse Levasseur, qui était justement là mais qu'il présentait pourtant (ainsi dans la «*Cinquième promenade*») comme sa «*gouvernante*» («*femme qui s'occupe du ménage d'un célibataire*») ! On constate donc que la question que se pose ici Rousseau n'est pas morale, mais seulement de conduite en société : comment se sortir habilement d'un mauvais pas et apprendre à mentir avec élégance, la vie en société obligeant à se compromettre irrémédiablement dans le mal. La stricte moralité aurait exigé que, devant cette question insidieuse, il avouât la vérité, à savoir qu'il avait placé ses enfants à l'Hospice des Enfants-Trouvés, comme il l'avait fait au «*Livre septième*» de ses «*Confessions*», et en quelques autres endroits.

Après avoir donné les récits des deux accidents de son enfance, il soutient, avec son exagération coutumière, qu'il lui «*en est arrivé cent autres de pareille nature*» (38), dont il n'a même pas «*été tenté de parler dans [ses] "Confessions"*» (38), prétendant que, dans cette autobiographie, il n'avait pas voulu «*faire valoir le bien qu'[il sentait] dans son caractère*» (38) ; que, s'il avait «*parlé contre la vérité*», c'était «*par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire*» (38). Il proclame encore : «*Quiconque lira mes "Confessions" impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humiliants, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, et que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.*» (38). Remarquons que, dans cette dernière proposition, il s'embrouille quelque peu dans sa volonté de dénégation !

Il avait commencé la «*Quatrième promenade*» en racontant qu'un ami, «*l'abbé Rosier*» (en fait, «*Rozier*» ; il l'avait rencontré à Lyon en 1768, avait herborisé avec lui ; puis Rozier était venu à Paris où il collabora au «*Journal de physique*», «*un des journaux de l'abbé Rosier*» signifiant d'ailleurs «*un des numéros de ce journal*»), lui avait envoyé un de ses ouvrages avec cette dédicace : «*Vitam vero impendenti*» [«*À celui qui a consacré sa vie à la vérité*»], dans laquelle, d'ailleurs, du fait du délire de persécution qui lui faisait imaginer des ennemis partout, il avait d'emblée vu «*une cruelle contre-*

vérité», un «sarcasme» (1), une attaque détournée ; en effet, il pouvait y déceler une allusion à la devise, «*Vitam impendere vero*» [«Consacrer sa vie à la vérité»] qu'il s'était donnée ; qu'il avait empruntée à Juvénal ; qu'il avait placée dans la '*Lettre à d'Alembert*' ; qu'il avait encore mise en tête des '*Lettres sur la montagne*'. Aussi se demande-t-il si un tel titre de champion de la vérité ne serait pas usurpé ; s'il avait bien rempli cette mission ; s'il était bien certain d'avoir toujours placé sa vie sous l'impératif inconditionnel de son «*amour pour la vérité*» ; s'il n'avait pas commis des mensonges. Voilà qui montrait bien ce qui anime surtout Rousseau :

Le narcissisme :

C'est avec un plaisir évident que Rousseau décide de s'«*examiner*», de s'«*examiner plus sérieusement*» [3], de «*s'éplucher avec plus de soin*» (4).

Cela lui permet d'à la fois s'accuser et se disculper. Ainsi, comme lui est revenu intempestivement le «*souvenir de la pauvre Marion*» qui lui a laissé une «*impression profonde*» (27) ; qu'il avoue «*le criminel mensonge dont la pauvre Marion fut la victime*» (25) ; qu'il répète qu'il en a gardé «*d'ineffaçables remords*» (25) ; il justifie aussi son comportement : «*En ceci comme en tout le reste, mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes [ici, «règles de vie»]*» (26) ; il certifie : «*Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée*» (26) ; il proclame : «*J'atteste le ciel que si je pouvais l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse et dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferais de tout mon cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, et je me repens très sincèrement de ma faute sans néanmoins l'oser réparer*» (28), la solennelle affirmation d'intégrité morale se diluant ainsi dans le lamentable aveu de faiblesse ! Il admet encore avoir, en société, «*menti par honte pour [se] tirer d'embarras*» (26) ; il reconnaît que «*la honte et la timidité [lui] arrachent des mensonges auxquels [sa] volonté n'a point de part, mais qui la précèdent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant.*» (27) ; il invoque son manque de «*présence d'esprit*», de «*facilité dans la parole*» (26), qui le «*force presque toujours de parler avant de penser*» (26), qui le paralyse quand, dans «*le babil de la conversation*» (26), s'impose «*la nécessité de répondre à l'instant*» (27) car «*les vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à [son] esprit*», ce qui fait que, alors, il «*débite des fables pour ne pas demeurer muet*» (26). Il est vrai que, en société, on tient à faire bonne figure, on veut attirer sur soi l'attention, se rendre intéressant, séduire, se faire aimer, en prétendant être ce qu'on n'est pas, car on n'ose pas le faire avec ce qu'on est, le mensonge étant donc une arme dans la stratégie de l'amour-propre. Or, si Rousseau fréquenta longtemps «*le monde*», se plut dans la compagnie d'intellectuels et d'aristocrates, il souffrit toujours de son incapacité à se jouer de la vivacité des réparties, qui est nécessaire dans l'art de la conversation. De ce fait, d'ailleurs, il préférerait l'écriture à laquelle on n'est jamais forcé, qui est solitaire, qui permet de prendre son temps pour s'entretenir avec soi-même.

D'autre part, au cours de sa réflexion, il indique avec fierté : «*Telles furent mes règles de conscience sur le mensonge et sur la vérité.*» (25), précisant : «*Mon cœur suivait machinalement ces règles avant que ma raison les eût adoptées, et l'instinct moral en fit seul l'application.*» (25). Il ne cesse de s'accorder des certificats de vertu. Ainsi, il affirme : «*La profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentiments de droiture et d'équité que sur la réalité des choses [...] J'ai plus suivi dans la pratique les directions morales de ma conscience que les notions abstraites du vrai et du faux. J'ai souvent débité bien des fables, mais j'ai très rarement menti.*» (39). Il dit avoir toujours le «*désir*» de «*substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale, [de] bien représenter les affections naturelles au cœur humain, et d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues*» (26).

Pour prouver son «*aversion naturelle pour le mensonge*», il mentionne ses «*Confessions*», prétendant : «*Loin d'avoir rien tu, rien dissimulé qui fût à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer et qui vient peut-être d'éloignement de toute imitation, je me sentais plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop de sévérité qu'en m'excusant avec trop d'indulgence, et ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévèrement que je ne me suis*

jugé moi-même.» (31). Il va jusqu'à s'exclamer : «Oui je le dis et le sens avec une fière élévation d'âme, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme ; sentant que le bien surpassait le mal, j'avais mon intérêt à tout dire, et j'ai tout dit.» (31). Il est vrai que, dans "Les confessions", il afficha d'entrée de jeu sa totale sincérité, fit des aveux humiliants, rapporta même l'abandon de ses enfants. C'est d'ailleurs parce que c'est comme s'il entendait cette secrète accusation qu'il répond aussitôt (ne manquant donc pas de répartie la plume à la main !) qu'il n'a pas craint de dire toute la vérité, fût-ce à son préjudice, disant savoir à l'avance que chacun, par une hypocrisie que nourrit le souci de la réputation, se prétendrait meilleur que lui. Mais il était conscient de l'ambiguïté de son attitude : s'il était animé d'une grande volonté de vérité, d'un pressant désir de l'aveu, ceux-ci ont été insidieusement faussés par son goût appuyé de l'autocritique publique, par sa propension à l'autoflagellation, par sa tendance au masochisme ; il se rend compte du fait que, en outrant les accusations, il s'était mis au centre de la curiosité publique, en espérant inspirer au lecteur une certaine compassion, en désirant être pardonné, être reconnu en sa plus secrète intimité, être aimé pour ce qu'il est, s'auroier même de la gloire d'être coupable.

Toujours au sujet de ses "Confessions", indiquant : *«Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois»*, il prétend avoir été emporté par la puissance de la fabulation : *«Cette espèce de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de la volonté.» (32). Du même mouvement, il allègue aussi le fait que la «mémoire» [lui] manquait souvent ou ne [lui] fournissait que des souvenirs imparfaits» (32). Il admet aussi : «J'aimais à m'étendre sur les moments heureux de ma vie, et je les embellissais quelquefois des ornements que de tendres regrets venaient me fournir.» (32) - *«Quelquefois, sans y songer, par un mouvement involontaire, j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil» (33). Et c'est non sans se contredire puisqu'il dit aussi s'être accusé exagérément : «D'autres réticences plus bizarres m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal» (33) - «Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui tout incroyable qu'elle est n'en est pas moins réelle, j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, et souvent je l'ai tu tout à fait parce qu'il m'honorait trop, et qu'en faisant mes "Confessions" j'aurais l'air d'avoir fait mon éloge.» (33) - «Quiconque lira mes "Confessions" impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humiliants, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, et que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.» (38). Il aurait donc oscillé entre ces deux attitudes : se livrer à la remémoration du bonheur et s'avouer coupable, attitudes qui, en fait, sont complémentaires : la seconde manque son but par excès, la première manque son but par défaut, mais toutes deux manquent nécessairement leur but.**

Il propose un portrait de «l'homme vrai», et c'est, faut-il le dire?, évidemment le sien. Il le définit après s'être moqué *«de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde [«la société »] (22) : «La différence qu'il y a entre mon homme vrai et l'autre, est que celui du monde est très rigoureusement fidèle à toute vérité qui ne lui coûte rien mais pas au-delà, et que le mien ne la sert jamais si fidèlement que quand il faut s'immoler pour elle.» (23). Il ajoute que cet homme «est solidement vrai, même contre son intérêt quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans les conversations oiseuses» (23) ; qu'«il est aussi fidèle à la vérité qui l'accuse qu'à celle qui l'honore» (23) ; qu'«il n'en impose jamais pour son avantage ni pour nuire à son ennemi» (23) ; qu'«il ne cherche à tromper personne» (23) ; qu'il est animé d'un «ardent amour pour la vérité», qui n'est d'ailleurs, selon lui, «qu'une émanation de l'amour de la justice et ne veut jamais être faux quoiqu'il soit souvent fabuleux» [recourant à des fables, à des fictions] (24) ; qu'il est soucieux de «rendre fidèlement à chacun ce qui lui est dû» (24) ; qu'«il mentira quelquefois en choses indifférentes sans scrupule» (24) ; que «tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, estime ou mépris, louange ou blâme contre la justice et la vérité, est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur, ni de sa bouche, ni de sa plume» (23), comportement qu'il faut placer au sommet de ce portrait car, il faut le noter, il est tout à fait aberrant !*

À la fin, il revient sur la «fière devise» qu'il avait choisie pour se définir, et c'est pour lui une autre occasion de se complaire dans la culpabilité, puisqu'il considère qu'elle le «rend plus inexcusable»

(41) ; qu'il reconnaît qu'elle était présomptueuse ; qu'il affecte encore de s'humilier : «*Avec une âme faible on peut tout au plus se garantir du vice, mais c'est être arrogant et téméraire d'oser professer de grandes vertus.*» (41). En fait, cette allusion à «*cette fière devise*» permet à l'écrivain de «boucler la boucle», de faire de nouveau allusion à «*l'abbé Rosier*» qu'il a évoqué au début, tout en redoublant de zèle moral : «*Il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur et remettre ma volonté dans la règle*», le parcours de cette méditation sur le mensonge s'achevant donc paradoxalement par l'éloge de soi. Et, enfin, il mentionne de nouveau la maxime de Solon, dont il avait dénoncé la prétention dans la «*Troisième promenade*», pour affirmer : «*Il n'est jamais trop tard pour apprendre, même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, et à moins présumer de soi.*» (42).

Ainsi, en dépit de toute cette vertu affichée, il n'empêche que, comme tous les intégristes, il se dise qu'il a tout de même des progrès à faire en cette matière. Aussi, après avoir maintes fois affirmé dans ses «*Confessions*» vouloir poursuivre un projet de «*réforme personnelle*» (qu'il dut, cependant, reprendre plusieurs fois !), il dit sentir encore que son «*cœur*» (la raison n'a rien avoir dans ce cas !) n'est pas «*assez content*» pour qu'il se croie «*tout à fait irrépréhensible*» (40). La nouvelle exigence est d'«*être vrai pour soi, c'est un hommage que l'honnête homme doit rendre à sa propre dignité*» (40).

Signalons que indiquer, en passant, que lui, qui rejette toute culpabilité sur la société qui lui fait du mal, peut pardonner «*aux hommes de ne pas croire*» à la «*singularité de [son] nature!*», se demander s'il existe quelqu'un qui pourra lire ses «*Confessions*» «*impartialement*», manifeste bien sa certitude d'être la victime d'un complot universel contre lui ! Ailleurs, il regrette d'avoir donné «*beaucoup de prise aux autres*», et il allègue que, pour savoir s'il ment, il ne peut se fier au jugement des autres, puisque ce serait s'en remettre à ceux qu'il considère comme ses «*persécuteurs*». C'est ainsi qu'il en est arrivé à avancer que l'unique moyen de ne pas mentir serait de toujours se taire, et qu'il y voit la raison pour laquelle il encourt l'accusation de misanthropie, qu'il est enfermé dans un cercle vicieux !. Cet autoapitoiement vient se joindre à l'autocélébration, et tous deux sont les fruits de l'égoïsme.

Il reste que la «*Quatrième promenade*» pourrait être d'intérêt plus général à travers...

* * *

La réflexion sur la vérité et le mensonge

Curieusement, Rousseau n'avait jamais considéré à fond le problème de la vérité et du mensonge. Même s'il a l'illusion du contraire, il l'étudie ici dans un certain désordre, auquel il faut essayer de remédier.

La première difficulté : la nécessité de la conscience de soi :

Rousseau fait de la question du mensonge et de la vérité une question morale que seul un être responsable, qui répond de ses actes et de ses paroles, peut soumettre au tribunal de sa conscience. Aussi établit-il d'abord que, pour être assuré qu'il ne ment pas, il doit se connaître lui-même. De ce fait, satisfaisant d'ailleurs ainsi, comme on l'a montré, son égoïsme, il décide «*d'employer à [s']examiner sur le mensonge la promenade du lendemain*» (1), en se donnant le précepte «*Connais-toi toi-même*» (1), tout en sachant que ce «*n'était pas une maxime si facile à suivre*» comme, dit-il, il l'avait cru dans ses «*Confessions*» (1), car qui peut se connaître soi-même? qui jugera de la vérité de cette connaissance de soi par soi? les règles qu'on se donne sur la question de la vérité et du mensonge ne sont-elles pas toujours menacées de renversement, du fait d'une ambivalence qu'il est impossible de réduire, car le soupçon est sans fin, la disculpation est une tâche infinie, puisqu'il se peut fort bien qu'on mente en pensant dire la vérité, c'est-à-dire qu'on mente de bonne foi tout en se mentant à soi-même, le désir même de dire la vérité pouvant être mensonge, d'autant plus que, en avouant tout, on se rend exceptionnel, on attire sur soi la curiosité publique.

Ainsi, la conscience elle-même est marquée d'une originelle fausseté, car la discordance est déjà présente dans le dédoublement que la réflexion consciente exige, et il se pourrait que le mensonge soit, pour l'être qu'afflige la peine de penser, une fatalité.

Aussi Rousseau se pose-t-il cette douloureuse question sur sa propre «conscience» : «*Comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme, forcé par ses passions, peut au moins s'excuser sur sa faiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes où le vice n'a point d'excuse?*» (5).

Cela ne l'empêche pas de se voir comme un «*homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher*» (20) ; de répéter volontiers qu'il n'écoute que la voix de sa conscience car «*jamais l'instinct moral ne [l']a trompé*».

Une conception personnelle :

Plus loin, Rousseau avance que, pour savoir s'il ment, il ne peut se fier au jugement des autres, puisque ce serait s'en remettre à ceux qu'il considère comme ses «*persécuteurs*».

Mais il dit être hanté par le regard d'un juge intérieur qui le poursuit et ne le laisse jamais en paix, tant il est dévoré par le sentiment d'une dette dont il ne pourra jamais entièrement s'acquitter. Aussi peut-il se laisser diriger par «*le dictamen de [sa] conscience, plutôt que par les lumières de [sa] raison*» (15).

De ce fait, s'appuyant sur la force de ce qu'il appela, dans la «*Troisième promenade*», l'«*assentiment intérieur*», revenant encore à son habituel égocentrisme, il se propose de «*résoudre*» par ses «*propres principes*» (7) les «*questions*» que pose le mensonge. Constatant, au sujet du mensonge, que «*cette question est très décidée [«résolue»] négativement dans les livres, où la plus austère morale ne coûte rien à l'auteur, affirmativement dans la société où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer.*» (7), affirmant s'être «*tiré*» de «*toutes les questions de morale difficiles*» (15), s'appuyant sur la conviction inébranlable et constante qu'il s'était forgée (en particulier en concevant la «*Profession de foi du vicaire savoyard*»), considérant d'ailleurs qu'il n'est plus nécessaire d'y revenir, il en vient donc à se soumettre à sa propre conception de la morale, indiquant : «*L'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa première intégrité*» (5) - «*J'ai plus suivi, dans la pratique, les directions morales de ma conscience que les notions abstraites du vrai et du faux*» (39), ce qui aurait eu pour conséquence qu'il a ainsi donné sur lui «*beaucoup de prise aux autres*», sans avoir fait tort «*à qui que ce soit*» (39).

Il demande :

-«*Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public?*» (12)

-«*Comment pourrait-on être injuste en ne nuisant à personne?*» (11).

- «*Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même, et suffit-il de n'être jamais injuste pour être toujours innocent?*» (12).

S'il reconnaît : «*En m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention que je me rappelais avoir dites comme vraies dans le même temps où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiais ma sûreté, mes intérêts, ma personne avec une impartialité dont je ne connais nul autre exemple parmi les humains.*» (4), il se sent tout de même autorisé à édicter des «*règles de conscience sur le mensonge et sur la vérité*» qui lui permettent de se conduire sans honte dans la société.

En effet, il envisage...

Les mensonges innocents :

Plus loin dans le texte, se voulant rigoureux, il envisage «*deux questions à examiner*» (7) dont la seconde est : «*S'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment*» (7).

Il avait auparavant admis qu'il lui est arrivé de mentir «*de gaieté de coeur sans nécessité, sans profit*» (5), sans «*le moindre regret*». Il considère donc que les motivations secrètes du mensonge peuvent échapper au bon sens de la simple moralité, car les racines du mal ne sont pas discernables aux yeux de l'individu.

Il croit pouvoir innocenter le mensonge dans les cas où il ne semble pas «*utile*» de dire la vérité, tout en se demandant : «*Comment me constituerai-je juge de cette utilité?*»

Ainsi, il constate que se présente ce problème : si l'on ment encore en disant la vérité, quand donc pourra-t-on prétendre ne pas mentir?

Il établit que sont des mensonges innocents ceux qui nous transportent dans un monde imaginaire, sans pourtant nous porter préjudice, c'est-à-dire les fictions de l'art qui, nous faisant prendre pour vrai ce qui n'est qu'illusion, nous trompent sans doute, mais sans pourtant léser la part qui nous revient, sont de purs divertissements sans conséquence. Il proclame même : «*Quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge a la conscience plus délicate que moi.*» (20). Il faut comprendre que, ici, il est gêné par les fictions qu'il a lui-même produites : ses opéras, sa pièce de théâtre, surtout son roman, "*La nouvelle Héloïse*" ; qu'il lui faut concilier des penchants essentiellement contradictoires : son amour des «*fables*» et celui de la vérité.

Cependant, il considère que l'imagination est une puissance qui n'est pas sans danger car elle peut incliner à la dépravation. Et c'est alors d'ailleurs qu'il s'en prend au "*Temple de Gnide*". Il recommande donc «*les fictions qui ont un objet moral*» [et qui] *s'appellent apologues ou fables*» (17), tout en acceptant d'*autres fictions purement oiseuses telles que sont la plupart des contes et des romans qui, sans renfermer aucune instruction véritable, n'ont pour objet que l'amusement*» (18).

L'omission du mensonge par omission :

Étonnamment, cet ennemi des «philosophes» dit s'être référé à «*un livre de philosophie*» où il avait lu «*que mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester*» (6), ce qui n'est qu'une ironie, cette définition étant d'une évidence éclatante.

Mais elle lui permet de dégager cette inquiétante conséquence : «*Il suit bien de cette définition que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire n'est pas mentir ; mais celui qui non content en pareil cas de ne pas dire la vérité dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition, l'on ne saurait dire qu'il ment. Car s'il donne de la fausse monnaie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme sans doute, mais il ne le vole pas.*» (6). Le scrupuleux moraliste ne voit donc pas ce qu'on appelle le mensonge par omission, et pratique même une casuistique digne des jésuites !

Il reste qu'il se propose de «*chercher une règle*» pour «*distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due, de ceux où l'on peut la taire*» (14) !

Les définitions de la vérité :

Rousseau distingue :

-«*La vérité générale et abstraite*», qui «*est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle ; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin.*» (8).

-«*La vérité particulière et individuelle*» qui «*n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très souvent une chose indifférente.*» (8).

Il semble que cette vérité-ci soit la vérité subjective qu'un individu possède et énonce ; qu'elle soit la simple opinion, voire la croyance, la conception personnelle des êtres et des choses que se fait un individu indépendamment de celles des autres, ce qui allait faire dire à Pirandello : «Chacun sa vérité», pour illustrer sa conception du relativisme psychologique. C'est ce qui permet à Rousseau de mettre en doute la valeur de cette vérité, tandis que «*la vérité générale et abstraite*» est la vérité objective, hors du sujet, qui s'impose à lui de l'extérieur comme étant ce à quoi il doit nécessairement se soumettre, qui est reconnue comme telle universellement.

Cependant, la vérité, qui est une valeur qui concerne un jugement, concerne l'ordre du discours, et se définit traditionnellement comme l'adéquation entre le réel et le discours. De ce fait, en logique, en mathématiques, la vérité formelle est l'accord de l'esprit avec ses propres conventions ; tandis que la vérité expérimentale est la non-contradiction des jugements de l'individu, l'accord et l'identification de ses énoncés à propos d'un donné matériel.

En fait, Rousseau ne poussa pas si loin sa réflexion, et demeura même quelque peu confus. Car, s'il mentionne aussi des «*vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité ni pour l'instruction ni dans la pratique*» (9), on a du mal à le suivre quand il en vient à évoquer «*la propriété*» (9).

il considère que ce n'est qu'à cause des efforts qu'il faut faire pour la défendre que «*la vérité est une vertu*», car en elle-même elle ne serait qu'«*un être métaphysique dont il ne résulte ni bien ni mal*» (39), ce qu'on ne peut comprendre qu'en sachant que le mot «*métaphysique*» était, depuis 1689, employé par péjoration pour désigner un abus de considérations abstraites qui obscurcissent la pensée, ce qui est assez plaisant puisque, tandis que ses adversaires, les «*philosophes*» étaient athées, c'était lui qui se souciait de la métaphysique au sens habituel du mot, puisqu'il se référait sans cesse à la transcendance !

L'exercice de la vérité :

Pour Rousseau, la première question «*à examiner*» (7) est : «*Quand et comment on doit à autrui la vérité*» (7). On remarque donc qu'il traite le problème du mensonge comme un cas de conscience relatif à la nature de la situation («*quand et comment*»). Son absolue certitude de «*l'assentiment intérieur*» chancelle donc quand elle prend contact avec le monde comme avec les autres.

On le suit aisément quand il édicte cette évidence : «*La vérité due est celle qui intéresse la justice*» (9). On le suit encore quand il affirme ensuite : «*La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture, quand on donne ce qui n'est pas pour la règle de ce qu'on doit faire ou croire*» (13). Mais la suite de la phrase laisse perplexe car il assène alors : «*et quelque effet qui résulte de la vérité on est toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du sien*» (13) ; pour comprendre sa pensée, il faut savoir que «*inculpable*» a, ici, ce sens : «*qu'on ne peut déclarer coupable*», alors que, dans le langage du droit, le mot signifie, au contraire, «*qui peut tomber sous le coup d'une inculpation*» devant le tribunal de la société ; ainsi est donc exprimée cette idée scandaleuse : on ne peut être coupable de ce qu'on dit si on le dit gratuitement, sans s'impliquer ; c'est la porte ouverte à de dangereuses folies !

Pourtant, il poursuit aussitôt ainsi : «*Il ne s'agissait pas de prononcer [«déterminer»] s'il serait bon de dire toujours la vérité, mais si l'on y était toujours également obligé, et sur la définition que j'examinais, supposant que non, de distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due, de ceux où l'on peut la taire sans injustice et la déguiser sans mensonge, car j'ai trouvé que de tels cas existaient réellement. Ce dont il s'agit est donc de chercher une règle pour les connaître et les bien déterminer.*» (14). Or il avait déjà reconnu : «*Ces questions ainsi sommairement décidées ne sauraient me fournir encore aucune application sûre pour la pratique*» (12). Ainsi, la réflexion, qui a donné lieu à ce déferlement, aboutit donc à une impasse !

En conséquence, devant ces «*embarrassantes discussions*» (13) dans lesquelles il s'est toutefois librement engagé et... embourbé, Rousseau prétend «*s'en tirer*» (13), comme, selon lui, il se serait «*tiré*» de «*toutes les questions de morale difficiles*» (15), en se laissant diriger, comme on l'a déjà signalé, par «*le dictamen de [sa] conscience, plutôt que par les lumières de [sa] raison*» (15). Et, lui qui avait déjà proclamé : «*L'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa première intégrité*» (5), répète ici : «*Jamais l'instinct moral ne m'a trompé : il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur assez pour que je puisse m'y confier, et s'il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite, il reprend bien son empire sur elles dans mes souvenirs. C'est là que je me juge moi-même avec autant de sévérité peut-être, que je serai jugé par le souverain juge après cette vie.*» (15). Mais, de plus, à coups de maximes, il manifeste son mépris pour les autres avis que le sien : «*Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent c'est souvent mal les apprécier.*» (16) ; il statue : «*Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper*» (16) - «*Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.*» (16).

Ici, on se demande pourquoi, si «*l'instinct moral*» est à ce point infaillible, faudrait-il se mettre en peine d'établir des règles. C'est, répond Rousseau, que les règles n'ont d'autre objet que d'exprimer clairement ce que l'instinct moral fait sentir obscurément : «*Telles furent mes règles de conscience*

sur le mensonge et sur la vérité. Mon cœur suivait machinalement ces règles avant que ma raison les eût adoptées, et l'instinct moral en fit seul l'application.» (25). L'établissement de ces règles donne lieu pourtant à tant de distinguos et de nuances qu'on peut douter que l'instinct qu'elles sont censées exprimer soit aussi clair que Rousseau veut bien le croire. Ne le reconnaît-il pas en admettant : «C'est là trancher la question sans la résoudre» (14)?

L'acceptation d'accommodements :

Rousseau considère qu'«il ne s'agissait pas de prononcer s'il serait bon de dire toujours la vérité, mais si l'on y était toujours également obligé.» (14). Il avance que, tant que le mensonge ne lèse pas celui à qui on le fait, tant que le trompé ne peut reprocher au trompeur de lui avoir dissimulé une vérité qui lui aurait été utile, l'acte par lui-même demeure indifférent, car : «Rien ne peut être dû qui ne soit bon à rien ; pour qu'une chose soit due il faut qu'elle soit ou puisse être utile.» (9).

Il apparaît donc que Rousseau accepte qu'il soit parfois permis de mentir. Il reconnaît qu'il est nécessaire, pour l'être social, de maîtriser l'art du mensonge, de savoir manœuvrer entre les désirs contraires, de pouvoir équilibrer ses désirs en proportion de ceux d'autrui, de faire la part de ce qu'il doit à autrui et de ce qu'il se doit à soi-même. On s'étonne de cette solution nuancée et complexe, de ce marchandage, que propose, avec circonspection toutefois, sinon en louvoyant, celui qui, par ailleurs, fait profession de consacrer sa vie à la vérité. Se livrant au vulgaire calcul complexe des intérêts proportionnels, se perdant dans l'imbroglio des circonstances atténuantes, conjuguant la plus grande rigueur des principes avec le plus grand relâchement des actions, il se donne ici des règles stratégiques à suivre dans la conduite au sein de la société, qui est fondée sur la dépendance réciproque. Prenant ici le parti de la société, il n'est donc plus dans le domaine de la pure morale. Sa profession de foi, qui est solennelle quand elle jaillit de «l'assentiment intérieur», vacille et s'empêtre dans le jeu subtil de la dette et du crédit, dans l'échange réciproque des obligations sociales.

Il statue que : «Tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte, n'est que fiction, et j'avoue que quiconque se reproche une pure fiction comme un mensonge a la conscience plus délicate que moi.» (20). Or cette phrase en suit directement une autre où se manifeste...

Le retour à la rigueur :

Cette phrase est : «Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir c'est troubler l'ordre et la justice ; attribuer faussement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste ; or tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge.» (20).

On lit aussi dans le même paragraphe : «Dire une chose fautive à son avantage n'est pas moins mentir que si on la disait au préjudice d'autrui, quoique le mensonge soit moins criminel» (20).

Rousseau avait donc repris son élan pour se faire le porte-parole de «tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher» (20). Aussi condamne-t-il comme de «vrais mensonges» les «mensonges officieux» (21, faits pour rendre service), et édicte-il un autre sévère précepte : «Quiconque loue ou blâme contre la vérité ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle» (21). Comme il revient sur le cas d'«un être imaginaire», il montre bien qu'il ne fait donc que tourner en rond, sinon piétiner !

Il n'y aurait pas de mensonge innocent. L'unique moyen de ne pas mentir serait de toujours se taire, c'est-à-dire de refuser les relations sociales. Mais se taire est encore se situer par rapport aux autres (on ne leur échappe pas : «L'enfer, c'est les autres» !).

* * *

Conclusion

Si, dans la *“Quatrième promenade”*, Rousseau a voulu établir, sur la question de la vérité et du mensonge, des règles fermes et constantes, elles se révèlent en fait dangereusement instables. Il a dû admettre qu’il était bien ambitieux de vouloir résoudre ce problème car on ne peut échapper à l’insidieuse et indépassable ambiguïté de ces notions. Lui, qui se flattait de ne jamais être un homme double, et de consacrer sa vie au service de la vérité, en faisant retour sur lui-même, insinuait lui-même le doute dans ses déclarations solennelles de sincérité. Il a pu se rendre compte qu’il est aussi difficile de se juger soi-même que de juger les autres ; qu’on ne peut être toujours bien conscient des mobiles qui font agir ; qu’on ne peut être certain de toujours savoir ce qu’on veut.

Il est regrettable aussi que, en ne manquant pas d’étaler son narcissisme, et en voulant se défendre des accusations qui étaient portées contre lui, son dogmatisme l’ait amené à adopter une véritable casuistique qui le fit passer de la bonne foi à la mauvaise foi, de l’illumination de *«l’assentiment intérieur»* à la pénombre d’un interminable examen de conscience, à l’instruction toujours inachevée du procès intenté par le jugement d’autrui, et, plus encore, par le simple fait de son propre regard. Recourant aux *«sophismes»* qu’il avait durement dénoncés dans la *«Promenade»* précédente, ici les sophismes de la disculpation, sa subtilité d’analyste lui servit d’alibi pour plaider une certaine innocence enfantine. Il reste que, envisageant le problème en fonction de sa propre situation, il a pu quelque peu se libérer du poids qui l’oppressait, et que sont donc surtout intéressantes dans ce texte les nouvelles confidences qu’il y fit !

Même s’il voulut s’armer d’une argumentation logique, il n’a pas manqué de s’enliser dans sa laborieuse, sinueuse, répétitive et finalement confuse analyse, qui est marquée de continuel va-et-vient, de successives conclusions suivies de reprises.

“Cinquième promenade”

Texte de douze pages

Rousseau indique d’emblée : *«De toutes les habitations où j’ai demeuré (et j’en ai eu de charmantes), aucune ne m’a rendu si véritablement heureux et ne m’a laissé de si tendres regrets que l’île de Saint-Pierre»*, qui est située *«au milieu du lac de Bièvre»*, en Suisse.

Il décrit *«le séjour si charmant»* de l’île, qui offre *«des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages»*, où ne se trouve *«qu’une seule maison mais grande, agréable et commode, qui appartient à l’hôpital de Berne ainsi que l’île, et où loge un receveur avec sa famille et ses domestiques»*, qui a aussi *«une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson»*.

Rousseau nous apprend qu’il s’était réfugié sur l’île après la *«lapidation de Motiers»*, et qu’il aurait voulu pouvoir *«y finir [ses] jours»*, faire *«de cet asile une prison perpétuelle»*, en y oubliant le reste du monde. Il avait pu s’y réconcilier avec lui-même, et trouver ainsi le moyen de commencer une autre existence.

Mais on ne l’y a *«laissé passer guère que deux mois»* qui avaient été *«le temps le plus heureux de [sa] vie»*.

En effet, il s’y était livré au *«précieux far niente»*, *«la première et la principale de ses jouissances»*, *«l’occupation délicieuse et nécessaire d’un homme qui s’est dévoué à l’oisiveté»*, qu’il voulut *«savourer dans toute sa douceur»*. Comme il aimait se *«jeter seul dans un bateau»* pour *«dériver lentement au gré de l’eau»*, ou pour aller jusqu’à une *«petite île»* (où il introduisit des lapins), il se complut *«dans une rêverie délicieuse»* inspirée par *«le flux et le reflux»* de l’eau, ainsi que dans une *«faible et courte réflexion sur l’instabilité des choses de ce monde dont la surface de l’eau [lui] offrait l’image»*, avant que *«bientôt ces impressions légères s’effacent dans l’uniformité du mouvement continu qui [le] berçait, et qui sans aucun concours actif de [son] âme ne laissait pas de [l’] attacher au point qu’appelé par l’heure et par le signal convenu [il] ne pouvait s’arracher de là sans effort.»*

Il satisfait aussi sa «*ferveur de botanique*» qui lui fit projeter «*de décrire toutes les plantes de l'île*». De plus, il participa aux travaux champêtres, aux divertissements paysans car «*les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges*».

Il y fit venir sa «*gouvernante*» et ses livres, les gardant toutefois «*encaissés*», et n'ayant «*point d'écritoire*».

«*Au bout de quinze ans*», il regrette encore l'île, y ayant goûté, alors que «*tout est dans un flux continu sur la terre*», «*un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité*», «*le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection*», sentiment que ne devraient pas connaître «*la plupart des hommes*» car «*ils s'y dégoûteraient de la vie active*», tandis que lui est «*un infortuné qu'on a retranché de la société humaine*». Mais il reconnaît que «*sans mouvement la vie est une léthargie*», et qu'«*une imagination riante est nécessaire*» ; aussi, même si l'île lui offrait «*des images riannes*», il ne s'y plaisait pas moins à «*se nourrir d'agréables chimères*». Il s'écrie : «*Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette île chérie sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappelât le souvenir des calamités de toute espèce qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années?*» Il y serait «*délibéré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale*», mais «*commercerait d'avance avec les intelligences célestes*». Il peut s'y transporter «*sur les ailes de l'imagination*» pour «*y rêver à [son] aise*».

Analyse

LA FORME

Le riche lexique dont se sert Rousseau présente un grand nombre de mots et d'expressions qui peuvent étonner, souvent parce qu'ils sont anciens : «*accident*» (terme de peinture qui désigne un élément visuel venant s'ajouter à d'autres) - «*affection*» («*émotion des sens et de l'âme*») - «*asile*» («*lieu où l'on se met à l'abri pour échapper à un danger*») - «*assiette*» («*position stable*») - «*s'attédier*» («*devenir moins vif, moins ardent*») - «*baisser du soleil*» - «*bouquinerie*» («*ramassis de vieux livres*») - «*bocage*» («*verdure qui donne de l'ombre*») - «*calamité*» («*grand malheur*») - «*ceint de*» («*les reins entourés de*») - «*chimère*» («*vaine imagination*») - «*circonscrit*» («*limité*») - «*se circonscrire*» («*se limiter, s'enfermer*») - «*commercer*» («*avoir des relations avec autrui*») - «*compagnie*» («*réunion de personnes qui ont quelque motif de se trouver ensemble*») - «*concours*» («*rencontre de plusieurs choses ou de plusieurs personnes*») - «*coup d'œil*» («*étendue de ce qu'on peut voir d'un lieu*») - «*dépouille*» («*le corps humain après la mort*») - «*dévoué à*» («*voué à, livré à*») - «*écritoire*» («*pupitre, table de travail*») - «*encaissé*» («*placé dans une caisse*») - «*enjamber sur*» («*anticiper sur*») - «*s'enlacer*» («*se prendre dans des lacs, se ligoter*») - «*far niente*» («*ne rien faire*» en italien ; en français, en un seul mot : «*douce oisiveté*») - «*félicité*» («*bonheur sans mélange, calme et durable*») - «*friche*» («*terre non cultivée*») - «*fructification*» («*formation des fruits*») - «*gouvernante*» («*femme qui s'occupe du ménage d'un célibataire*») - «*gré*» dans «*au gré de*» («*selon la volonté de*») - «*grève*» («*terrain plat, formé de sable, de gravier, situé au bord de l'eau*») - «*habitation*» («*fait d'habiter un lieu*») - «*herboriser*» («*recueillir des plantes là où elles poussent spontanément*») - «*incessamment*» («*sans cesse*») - «*intelligences célestes*» («*les anges*») - «*juché*» («*perché*») - «*laisser*» dans «*ne pas laisser de*» («*ne pas cesser de, ne pas manquer de*») - «*lapidation*» (Rousseau désigne ainsi le fait que des habitants de Motiers avaient lancé des pierres contre sa demeure) - «*léthargie*» («*état de sommeil profond et prolongé*») - «*liant*» («*affable, amical*») - «*lieue*» (distance d'environ quatre kilomètres) - «*mouvements internes*» («*les pensées et les sentiments*») - «*objet*» («*toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte les sens et, spécialement, la vue*») - «*œuvre*» dans «*mettre la main à l'œuvre*» («*travail*») - «*offusquer*» («*cacher*») - «*oiseux*» (« *paresseux, inutile*») - «*passion*» («*tout état affectif, sujet d'intérêt*») - «*pompe*» dans «*en grande pompe*» («*avec une solennité exagérée*») - «*prescrire*» («*préconiser, recommander*») - «*prévenir*» («*annoncer*») - «*prochain*» («*proche*») - «*puissance*» («*pouvoir, possibilité*») - «*ramage*» («*chant des oiseaux*») - «*receveur*» (administrateur chargé de percevoir des droits) - «*réduit*» («*lieu exigu*») - «*riant*» («*agréable*») - «*sensuel*» («*sensoriel*») - «*souffrir*»

(«permettre») - «soutenir» («supporter») – «tortillage» («façon tortueuse de s'exprimer») - «vicissitudes» («événements d'une vie») - «volière» («grande cage à oiseau»).

La syntaxe aussi est étonnante. On remarque des constructions propres à la langue ancienne :

- celle du pronom complément d'un infinitif placé devant le verbe dont il dépend : «*me venaient voir*» ;
 - celle où un verbe aujourd'hui pronominal est intransitif : «*des lapins [...] pouvaient là multiplier*» ;
 - celle où un verbe aujourd'hui transitif était intransitif : les lapins «*commençaient à peupler*»
 - celle où «quelque» employé adverbialement qualifie un adjectif : «*quelque vifs qu'ils puissent être*».
- Rousseau céda à de nouveaux usages comme celui du participe présent devenu nom ou adjectif (dans dix lignes seulement, on trouve : «*images riantes*», «*souvenirs attristants*», «*société liante, intéressante*», «*objets déplaisants*»).

En ce qui concerne le style, Rousseau manifesta une volonté d'intensité, en recourant à :

-Des accumulations : «*sur chaque graminée des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers*» - «*je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal*».

-Des antithèses : «*mille rêveries confuses mais délicieuses*» - «*Tout est dans un flux continu sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée*» - «*Je voudrais que cet instant durât toujours*».

-Des hyperboles :

-Il se plut à exagérer les nombres : «*mille rêveries*» - «*mille petits jeux*» - «*cent fois*».

-La minuscule île Saint-Pierre permet cependant à Rousseau de parler de «*la terre ferme*» et du «*continent*» !

-Il prétendit descendre «*des cimes de l'île*», parla du «*roulement des torrents qui tombent de la montagne*», alors que le point culminant de l'île Saint-Pierre est à 463 mètres !

-Il envisagea d'écrire «*un livre [...] sur chaque graminée des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers*» sans «*laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit*», de «*décrire toutes les plantes de l'île sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour [s'] occuper le reste de [ses] jours*».

-Il se compare au «*pilote des Argonautes* [«dans la mythologie grecque, groupe de héros qui partirent avec Jason, à bord du navire "Argo", pour retrouver la Toison d'or"] » qui «*n'était pas plus fier que [lui] menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite*».

- Les paysages de l'île permettent de «*s'enivrer à loisir des charmes de la nature*».

-Il aurait voulu que «*cet asile*» soit «*une prison perpétuelle*», «*qu'on [l'] y eût confiné pour toute [sa] vie*» (ce qui est plutôt redondant !). Il aurait voulu y passer «*deux siècles et toute l'éternité sans [s'] y ennuyer un moment*» et «*oublier l'existence*» du monde extérieur.

-Le séjour sur l'île lui aurait permis de s'entretenir avec «*les intelligences célestes*» (les anges !), dont il espérait «*augmenter le nombre dans peu de temps*» (une canonisation avec ça?).

Il déroula de longues phrases cadencées, au rythme lent et régulier, grâce à des successions de groupes grammaticaux et syllabiques quasi identiques, s'étendant en de nombreuses propositions, atteignant une perfection par leurs sonorités expressives, leurs harmonies imitatives. Certaines magnifient les paysages : «*Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne*» D'autres se moulaient sur :

-le rythme de la promenade : «*Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur*» ;

-le mouvement de l'eau qui clapote : «*Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que*

la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser.» ;

-la tranquillité de la contemplation : «Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation je passais mon après-midi à parcourir l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.»

On peut remarquer que Rousseau privilégia une organisation binaire de la description, avec des retours de sonorités («*tantôt les réduits*» lieux à vue limitée, [...] «*tantôt les terrasses*», lieux à vue non "bornée" grâce à l'élévation - «*bruit des vagues [...] bruit continu*» - «*montagnes prochaines [...] riches et fertiles plaines*» - «*Quand le lac agité [...] Quand le soir approchait*») qui font des passages qui lui sont consacrés de véritables poèmes en prose, tels que la littérature française n'en avait jamais connu, qui annonçaient le style enchanteur de Chateaubriand ; où se trouvait déjà réalisé ce miracle, dont rêvait Baudelaire, d'une prose poétique «assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience» (préface des *"Poèmes en prose"*).

On peut signaler aussi, particularité du style de Rousseau, que, dans dix lignes de la *"Cinquième promenade"*, on trouve ces participes présents devenus adjectifs : «*images riants*», «*souvenirs attristants*», «*société liante, intéressante*», «*objets déplaisants*».

Il sut s'adresser habilement à un interlocuteur anonyme fictif : «*Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres et si durables qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporté encore par les élans du désir.*» (Remarquons que «*quinze ans*» est exagéré ; il aurait dû dire dix ou onze ans !).

Il sut clore la *"Cinquième promenade"* par cette pathétique évocation de la vieillesse : «*Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attéduit cela [le souvenir] vient avec plus de peine et ne dure pas si longtemps. Hélas, c'est quand on commence à quitter sa dépouille qu'on en est le plus offusqué !*».

LE FOND

La *"Cinquième promenade"* n'en est pas une. En effet, le texte, à la nette différence des autres, n'est pas né d'une promenade faite à Paris en 1776-1777, mais du souvenir que Rousseau avait, vers le mois d'avril 1777, de son séjour, du 10 ou 11 septembre jusqu'au 25 octobre 1765, à l'île Saint-Pierre, souvenir qui avait été ravivé parce qu'il venait de relire ses *"Confessions"* où il l'avait raconté au *"Livre douzième"*, indiquant alors : «*Je pris tant de goût à l'île de Saint-Pierre, et son séjour me convenait si fort, qu'à force d'inscrire tous mes désirs dans cette île, je formai celui de n'en point sortir [...] Un jour à passer hors de l'île me paraissait retranché de mon bonheur ; et sortir de l'enceinte de ce lac était pour moi sortir de mon élément*».

Comme ceux des autres *"Promenades"*, le texte est composite. Globalement, son mouvement va de l'individuel concret au général abstrait. On peut y distinguer quatre grands éléments : les renseignements biographiques, la description du paysage, le tableau des activités, les réflexions.

* * *

Les renseignements biographiques

Rousseau signale : «*C'est dans cette île que je me réfugiai après la lapidation de Motiers*», qui eut lieu dans la nuit du 6 septembre 1765 quand, montés contre lui par les sermons du pasteur, des habitants de l'endroit lancèrent, sur sa maison, des pierres qui, toutefois, lui firent plus de peur que de

mal, mais lui révélèrent un état d'esprit bien propre à renouveler ses inquiétudes, à confirmer son obsession d'une constante persécution dont il se sentait l'objet (sur laquelle il revient ici en évoquant les «*calamités de toute espèce*» qu'il subit «*depuis tant d'années*»).

Il choisit de s'établir sur l'île Saint-Pierre plutôt que de se laisser «*entraîner en Angleterre*» par Mme de Boufflers puis Mme de Verdelin. Il pensa qu'être sur une île le mettrait hors d'atteinte des haines attisées par la société, ce qui répond à ce qu'on lit au '*Livre douzième*' des "*Confessions*" : «*Je prenais donc en quelque sorte congé de mon siècle et de mes contemporains, et je faisais mes adieux au monde en me confinant dans cette île pour le reste de mes jours.*» - «*J'en vins à désirer, mais avec une ardeur incroyable, qu'au lieu de tolérer seulement mon habitation dans cette île, on me la donnât pour prison perpétuelle.*»

Ici, il déclare : «*Dans les pressentiments qui m'inquiétaient j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde j'en eusse oublié l'existence et qu'on y eût oublié la mienne aussi.*» Or, dans ses lettres à son ami Du Peyrou, il regrettait de ne pouvoir, dans son isolement, lire "La gazette", et de ne plus rien savoir des affaires de l'Europe. D'autre part, ayant été, le 16 octobre, informé par M. de Graffenried, le bailli de Nidau [administrateur de la région], qu'il devait quitter l'île, dans son affolement, il lui écrivit le 20 octobre une lettre dans laquelle il ne demandait pas d'y «*finir [ses] jours*» (ce qu'il souhaitait sans nul doute) mais de passer «*en prison le reste de [ses] jours dans quelqu'un de leurs châteaux ou tel autre lieu dans leurs États qu'il plaira à Leurs Excellences les membres du gouvernement de [lui] assigner pour résidence*». M. de Graffenried lui ayant témoigné une considération toute particulière, il comptait sur son entremise pour que cet «*autre lieu*» pût un jour devenir l'île Saint-Pierre. Mais il n'ignorait pas qu'il existe précisément à Nidau, au nord du lac de Biemme, un imposant château féodal remontant au XIIIe siècle. Et il acceptait de n'avoir ni plume ni papier, ni «*aucune communication au dehors si ce n'est pour l'absolue nécessité et par le canal de ceux qui [seraient] chargés de [lui]*», demandant «*seulement de [se] promener quelquefois dans un jardin.*» De pareils détails montrent à quelles extrémités il se portait parfois !

Prisonnier volontaire sur son île, Rousseau fait penser à une autre figure, célèbre dans la littérature du siècle : celle de Robinson Crusoé auquel d'ailleurs, toujours dans le '*Livre douzième*' des "*Confessions*", il s'était comparé : «*Je suivais d'ordinaire un but de promenade ; c'était d'aller débarquer à la petite île, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer ce lac et ses environs, pour examiner et disséquer toutes les herbes qui se trouvaient à ma portée, et pour me bâtir, comme un autre Robinson, une demeure imaginaire dans cette petite île*». Cependant, alors que le Robinson de Defoe est un travailleur, que le livre est une sorte de manuel universel du bricolage, le Robinson des "*Rêveries du promeneur solitaire*" est un oisif et un «*contemplatif*». À l'utopie laborieuse que propose "*Émile*", il faut donc opposer la robinsonnade de pure rêverie de la "*Cinquième promenade*".

Rousseau avait fait venir sur l'île Saint-Pierre celle qu'il appelle ici d'abord sa «*compagne*», puis sa «*gouvernante*», faisant donc encore preuve de l'hypocrisie avec laquelle, longtemps, il voulut cacher la vie conjugale qu'il menait avec celle qu'il désigne enfin, bien plus loin, par son nom : «*Thérèse*», c'est-à-dire la lingère Thérèse Levasseur avec laquelle il vivait depuis 1744, qui lui avait donné cinq enfants, et qu'il allait épouser en 1778 !

Comme les souvenirs revenaient peu à peu à sa mémoire, que le bonheur vécu sur l'île appartenait à un passé révolu, coupé de son actualité, Rousseau l'appréhende sur le mode des «*regrets*», de la nostalgie, du souvenir négatif. Il se plaint avec exaltation : «*On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île, mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment. [...] Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie. [...] Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette île chérie ! [...] Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élancerait fréquemment au-dessus de cette atmosphère et commercerait d'avance avec les intelligences célestes, dont elle espère augmenter le nombre dans*

peu de temps. Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asile où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination, et d'y goûter durant quelques heures le même plaisir que si je l'habitais encore.» En fait, il resta sur l'île du 12 septembre au 25 octobre, mais demeura à Bienne jusqu'au matin du 29 octobre. Quand il dut la quitter, il se vit tel Adam expulsé du paradis terrestre, et, comme lui, condamné à mener une vie errante, en rêvant à son bonheur perdu.

* * *

La description du paysage

Quand on retrace cette *“Cinquième promenade”* dans l'ensemble des *“Rêveries du promeneur solitaire”*, on constate que, à l'exception de la *“Seconde promenade”* et de la *“Dixième promenade”*, elle seule répond au projet primitif de Rousseau, qui était de fixer *«par l'écriture» «les contemplations charmantes»* dont il regrettait *«d'avoir perdu le souvenir»*.

Il décrit le lac de Bienne (étendue d'eau que ce sentimental hypersensible appréciait d'autant plus qu'il était ainsi rassuré, se croyant protégé de toute intrusion, du fait qu'il pensait pouvoir voir de loin le danger risquant de survenir, imaginant qu'il s'était rendu invisible, qu'il pouvait jouir de l'incognito) comme un *«beau bassin d'une forme presque ronde»*, *«au milieu»* duquel se trouvent *«deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche»*. Ainsi, à côté de l'île Saint-Pierre, qui est déjà un refuge, la *«petite île»* est donc le lieu d'un plus grand secret ; cependant, elle doit être *«détruite à la fin par les transports de terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande»*, elle disparaît donc du fait du travail des êtres humains, qui, négligents envers la nature, ne se soucient que d'efficacité et de rendement. Or, aujourd'hui, à la suite de l'abaissement du niveau du lac, la petite île, arasée, est reliée, d'une part, à la grande île et, d'autre part, à la rive sud du lac par une étroite bande de terre.

L'île Saint-Pierre est présentée comme *«une île très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire»*. Et, plus loin, Rousseau répète : *«une île fertile et solitaire, naturellement circonscrite et séparée du reste du monde»*. Il la décrit encore à d'autres occasions, avec une grande précision (mais signalons que ne s'y trouve pas la *«belle rivière»* qu'il a mentionnée !) :

-«Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riants. S'il y a moins de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne.» Il faut remarquer ici l'emploi du mot *«romantique»* : il avait été emprunté à l'anglais *«romantic»*, qui désignait un *«pittoresque suggestif, qui est le reflet d'un état de l'âme»* ; il avait été introduit en français par Letourneur dans la préface de sa traduction de Shakespeare (1776) car il avait besoin d'un mot nouveau pour exprimer l'étrangeté d'un génie aussi anglais ; il avait été signalé à Rousseau par son ami, le marquis de Girardin, qui était l'auteur de l'ouvrage *“De la composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature autour des habitations, en joignant l'utile à l'agréable”* (1777), les deux hommes ayant d'ailleurs pu discuter ensemble de ce qui est le titre d'un des chapitres : *“Du pouvoir des paysages sur nos sens, et par contre coup sur notre âme”* ; dans cet ouvrage, Girardin expliqua la différence entre beautés pittoresques, poétiques et *«romantiques»*, disant : *«J'ai préféré le mot anglais “romantique” à notre mot français “romanesque” parce que celui-ci désigne plutôt la fable du roman, et l'autre désigne la situation et l'impression touchante que nous en recevons.»* Rousseau fut donc le grand écrivain français qui, ici, l'employa pour la première fois, mais aussi pour la dernière puisque, plus loin dans le

texte, il parla plutôt, curieusement, de «*romanesques rivages*», mettant donc les paysages en relation avec les romans dont il s'était nourri dès son enfance.

-«*L'île dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce dont le bord des eaux entretient la fraîcheur.*»

-Rousseau se plaisait «*à côtoyer les verdoyantes rives de l'île dont les limpides eaux et les ombrages frais [l'] ont souvent engagé à [s'] y baigner.*»

-Il se voyait «*entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux*», laissait errer ses yeux «*sur les romanesques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire et cristalline*».

En fait, son tableau de l'île est nourri du souvenir de paysages qui l'avaient déjà enchanté : celui de Bossey, celui des Charmettes, celui du lac de Genève, celui de l'Hermitage, ainsi que celui du domaine imaginaire de Clarens, séjour enchanteur de Julie et de Saint-Preux dans "*La nouvelle Héloïse*". Avait donc eu lieu, en 1765, la résurrection d'un rêve qu'il s'était bien cru prêt de pouvoir réaliser, et dont le souvenir n'était demeuré si pur que parce qu'il avait été brutalement interrompu.

Lui, qui observait la nature avec attention, qui la goûtait de tous ses sens constamment en éveil, de tout son être, qui appréciait les spectacles qu'elle lui offrait, comme elle lui offrait un asile contre la fureur des passions déchaînées dans le monde, des refuges où il trouvait la solitude à laquelle son esprit inquiet aspirait pour pouvoir oublier la société et la réalité, montra toujours l'île comme un lieu beau, qu'il magnifia encore d'autant plus qu'il avait une âme d'artiste, et que sa mélancolie favorisait l'euphorie, l'extase. Sur l'île, où il put jouir de son être selon «*ce que la nature a voulu*», il avait l'impression d'être transporté en un autre monde, au-delà de l'espace, au-delà du temps. La considérant comme une personne avec laquelle il s'entretenait, auprès de laquelle il rêvait, il avait avec elle des rapports apaisants, une alliance profonde, une communion subconsciente, un critique psychanalyste, Kevin M. Kruse, ayant même cru pouvoir voir, dans cette fascination, l'expression d'un désir inconscient de retrouver la paix du sein maternel ! De ce fait, il se soucia moins de décrire la nature que d'être sensible aux vibrations qu'elle éveillait en lui, d'évoquer l'état qu'elle déterminait en lui ; que de rendre les rêveries et les méditations qu'elle lui suggérait. Comme les dégâts causés sur la grande île par «*les vagues et les orages*» étaient réparés par des prélèvements de terre faits sur la petite, revenant toujours à lui, il émet cette plainte personnelle : «*C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant*» !

Le tableau des activités

Rousseau nous apprend : «*Un de mes plus grands délices était surtout de laisser toujours mes livres bien encaissés et de n'avoir point d'écrivoire. Quand de malheureuses lettres me forçaient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntais en murmurant l'écrivoire du receveur et je me hâtais de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la emprunter.*» Comme écrire, penser, fixe l'esprit ; qu'il voulut, au contraire, le laisser flottant, ne s'attacher à rien tout en touchant à tout, se perdre dans l'indéterminé, il se serait abstenu de toute activité intellectuelle, aurait refusé l'affairement du travail, pour goûter la volupté d'une vie pure, simple, minimale, réduite au mouvement absolument libre et essentiel qui l'anime. En fait, sa correspondance montre qu'il écrivit bien plus de lettres qu'il ne le prétendit.

Il rapporta qu'à son arrivée à l'île, il vit en ce lieu l'asile idéal pour y réaliser sa plus authentique destination : ne rien faire. En effet, il indique : «*Le précieux far niente fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à*

l'oisiveté», celle-ci étant celle, totale, des bienheureux qui sont perdus dans une contemplation purement passive, où l'existence se trouve réduite à la pure sensation, comme chez le jeune enfant. Déjà, au début du *“Livre septième”* des *“Confessions”*, il avait signalé que son véritable talent était de se consacrer à *«la vie oiseuse et tranquille pour laquelle [il se sentait] né»*. Au *“Livre douzième”*, parlant de sa décision de séjourner sur l'île, il écrivit : *«Je prenais donc en quelque sorte congé de mon siècle et de mes contemporains, et je faisais mes adieux au monde en me confinant dans cette île pour le reste de mes jours ; car telle était ma résolution, et c'était là que je comptais exécuter enfin le grand projet de cette vie oiseuse, auquel j'avais inutilement consacré jusqu'alors tout le peu d'activité que le ciel m'avait départie. Cette île allait devenir pour moi celle de Papimanie [l'île des «Papimanes», imaginée par Rabelais, où les partisans du pape vivent dans l'opulence, la béatitude], ce bienheureux pays où l'on dort : "On y fait plus, on n'y fait nulle chose" [citation de Rabelais]. Ce plus était tout pour moi, car j'ai toujours peu regretté le sommeil ; l'oisiveté me suffit ; et pourvu que je ne fasse rien, j'aime encore mieux rêver éveillé qu'en songe. L'âge des projets romanesques étant passé, et la fumée de la gloriole m'ayant plus étourdi que flatté, il ne me restait, pour dernière espérance, que celle de vivre sans gêne, dans un loisir éternel. C'est la vie des bienheureux dans l'autre monde, et j'en faisais désormais mon bonheur suprême dans celui-ci. [...] J'ai dit que l'oisiveté des cercles me les rendait insupportables, et me voilà recherchant la solitude uniquement pour m'y livrer à l'oisiveté [...] L'oisiveté des cercles est tuante, parce qu'elle est de nécessité. Celle de la solitude est charmante, parce qu'elle est libre et de volonté. Dans une compagnie il m'est cruel de ne rien faire, parce que j'y suis forcé. Il faut que je reste là cloué sur une chaise ou debout, planté comme un piquet, sans remuer ni pied ni patte, n'osant ni courir, ni sauter, ni chanter, ni crier, ni gesticuler quand j'en ai envie, n'osant pas même rêver. [...] L'oisiveté que j'aime n'est pas celle d'un fainéant qui reste là les bras croisés dans une inaction totale, et ne pense pas plus qu'il n'agit. C'est à la fois celle d'un enfant qui est sans cesse en mouvement pour ne rien faire, et celle d'un radoteur qui bat la campagne, tandis que ses bras sont en repos. J'aime à m'occuper à faire des riens, à commencer cent choses, et n'en achever aucune, à aller et venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, à suivre une mouche dans toutes ses allures, à vouloir déraciner un rocher pour voir ce qui est dessous, à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, et à l'abandonner sans regret au bout de dix minutes, à muser enfin toute la journée sans ordre et sans suite, et à ne suivre en toute chose que le caprice du moment.»* C'est que, selon lui, il n'est pas permis d'être oisif dans la société, car, soumis au jugement de gens laborieux, on y est mis en demeure de donner un sens à son comportement ; c'est dans la nature seulement qu'on peut être oisif en toute innocence, qu'on peut se livrer en toute liberté au plaisir du non-sens. L'oisiveté est l'art de jouir de l'immédiateté ; ne rien faire, c'est n'être attentif qu'à la qualité de l'instant, c'est se mettre à l'écoute de l'être.

En fait, si Rousseau insista à maintes reprises sur l'art du *«précieux far niente»*, qui est d'ailleurs proche du «kif» des Orientaux, sur les délices de l'oisiveté, sur une passivité dont il ne s'arrachait qu'avec peine, il ne manqua pas de se donner, sur l'île Saint-Pierre, différentes occupations.

Il aimait se promener en la seule compagnie de son chien, pour apprécier la beauté du paysage, et être surtout sensible au spectacle de l'eau, de son va-et-vient sur la rive. Il avait déjà écrit, dans le *“Livre douzième”* des *“Confessions”* : *«J'ai toujours aimé l'eau passionnément, et sa vue me jette dans une rêverie délicieuse, quoique souvent sans objet déterminé.»* Ici, il se fit encore plus lyrique : *«Quand le soir approchait je descendais des cimes de l'île et j'allais allais volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu [...] au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu je ne pouvais m'arracher de là sans effort.»* Ainsi, il se sentait progressivement bercé, engourdi, hypnotisé, envoûté et endormi, par le bruit des vagues, *«bruit continu mais renflé par intervalles»*, par le mouvement régulier de l'eau, le rythme de la vague étant alors comme l'écho ou le correspondant de la plus intime vibration qui palpait dans le fond de son esprit. Il s'abandonnait à une sorte d'enivrement tranquille, avec une joie d'autant plus grande que la fascination du spectacle

qu'il contemplait le menait progressivement à la rêverie, «*état simple et permanent [...] dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité*», cette évasion semblant d'ailleurs être suggérée par le retour du son «v» dans «*volontiers*», «*grève*», «*vague*», «*rêverie*», «*souvent*», «*mouvement*», «*intervalles*». Il établit même un parallélisme entre l'eau et son esprit, les mouvements externes de la première se substituant aux mouvements internes du second. Devant le miroir ondulant de l'eau, le trouble s'apaise car elle est sans mémoire, ne conserve aucune trace. Sa surface moirée présente un jeu de lumières perpétuellement mouvant mais pourtant immobile, de même que le mouvement d'ondulation à la surface est un mouvement qui revient sans cesse sur lui-même, d'où la notation de «*l'uniformité du mouvement continu*», du mélange de mouvement et d'immobilité, qui est paradoxalement «fixation». La transparence de l'eau satisfait une aspiration essentielle vers la transparence de l'âme.

Mais Rousseau ne se contenta pas de la contemplation de l'eau depuis le bord. Il fit aussi du canotage, racontant : «*J'allais me jeter seul dans un bateau que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme ; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissaient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie.*» Il avait déjà confié, dans le "Livre douzième" des "Confessions" : «*Le moment où je dérivais me donnait une joie qui allait jusqu'au tressaillement, et dont il m'est impossible de dire ni de bien comprendre la cause, si ce n'était peut-être une félicitation [«satisfaction»] secrète d'être en cet état hors de l'atteinte des méchants. J'errais ensuite seul dans ce lac, approchant quelquefois du rivage, mais n'y abordant jamais. Souvent, laissant aller mon bateau à la merci de l'air et de l'eau, je me livrais à des rêveries sans objet, et qui, pour être stupides, n'en étaient pas moins douces. Je m'écriais parfois avec attendrissement : "Ô nature ! Ô ma mère ! Me voici sous ta seule garde ; il n'y a point ici d'homme adroit et fourbe qui s'interpose entre toi et moi." Je m'éloignais ainsi jusqu'à demi-lieue de terre ; j'aurais voulu que ce lac eût été l'Océan.*»

On constate que, dans cette indolente navigation, Rousseau renonçait à toute initiative ; que, sous le rythme du bercement, l'agitation s'apaisait ; qu'il s'abandonnait là aussi à la rêverie ; que son imagination était alors aussi fluide comme l'eau, changeante comme le reflet à la surface du lac.

Cependant, Rousseau ne s'en tint pas à la pure contemplation. S'il ne voulait «*plus d'œuvre de travail*», il en voulait bien «*une d'amusement qui [lui] plût et qui ne [lui] donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux*». S'il se promenait, c'était surtout pour se livrer à cette «*occupation délicieuse et nécessaire*» qu'était pour lui l'herborisation, à laquelle il s'adonna chaque matin avec ardeur, cette activité à la fois laborieuse et oisive, à la fois assez absorbante pour éviter l'ennui, assez ludique pour esquiver l'attachement passionnel, lui permettant de retrouver le sérieux que l'enfant met dans ses jeux.

Il avait signalé, au "Live cinquième" des "Confessions", qu'il y avait chez Mme de Warens un régisseur, Claude Anet, qui l'impressionnait beaucoup et qui avait un grand savoir de botaniste, ce qui lui faisait regretter de ne pas être allé herboriser avec lui, et de n'avoir pas appris la botanique ; puis que, alors que Mme de Warens avait voulu, vers 1735, «*faire établir à Chambéry un Jardin royal de plantes*», ce projet «*manqua*», et qu'il ne put donc se consacrer à «*la botanique pour laquelle il [lui] semble que [il était] né*». Pourtant, ici, il prétend : «*J'étais alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois [le Suisse Jean-Antoine d'Ivernois, qui occupait, à Neuchâtel, un poste honorifique de médecin pour le roi de Prusse, qui avait fait des études de plantes avec Albrecht von Haller en 1739, qui fut l'un des collaborateurs de ce dernier pour la rédaction d'un ouvrage consacré à la flore de cette région, qui rencontra Rousseau à Motiers en 1764, et lui fit connaître alors «Linnæus» [nom latin du naturaliste suédois Carl von Linné], dont le "Systema naturae" avait paru en 1735] m'avait inspiré un goût qui bientôt devint passion.*» Cela correspond à ce qu'il indiqua dans le "Livre douzième" des "Confessions" : «*La botanique, telle que je l'ai toujours considérée, et telle qu'elle commençait à devenir passion pour moi, était précisément une étude oiseuse, propre à remplir tout le vide de mes loisirs, sans y laisser place au délire de l'imagination, ni*

à l'ennui d'un désœuvrement total.» Dans la "Seconde promenade", il avait raconté comment il avait herborisé sur «les hauteurs de Ménilmontant», et comment déjà, la rêverie du botaniste avait été le prélude de la révélation de la béatitude. Dans la "Septième promenade", il allait encore affirmer : «La botanique est l'étude d'un oisif et paresseux solitaire : une pointe et une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les [«les plantes»] observer. Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt et curiosité, et sitôt qu'il commence à saisir les lois de leur structure il goûte à les observer un plaisir sans peine aussi vif que s'il lui en coûtait beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce.»

Ici, le promeneur solitaire, parcourant l'île, faisant «des promenades très circonscrites», s'arrêtait «quelquefois à fixer des plantes dans la verdure» ; il en nomme d'ailleurs plusieurs : «Des marceaux [«des saules marsaults», le nom étant souvent écrit «morceaux» !], des bourdaines, des persicaires, des arbrisseaux de toute espèce», le «serpolet», «l'esparcette», les «trèfles», se faisant parfois très précis dans leur description : «La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celle de l'ortie et de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine et de la capsule du buis».

Dans son enthousiasme, il allait «demandant si l'on avait vu les cornes de la brunelle, comme La Fontaine demandait si l'on avait lu Habacuc.» Remarquons que «Habacuc» est une erreur ; en effet, selon les "Mémoires contenant quelques particularités sur la vie et les ouvrages de Jean Racine" écrits par son fils, Louis Racine, c'était Baruch et non Habacuc que La Fontaine voulait qu'on lise ; le mémorialiste avait écrit : «Mon père [Jean Racine] le [Jean de La Fontaine] mena un jour à ténèbres [office célébré dans la nuit du jeudi au vendredi saints, et pendant lequel on éteint les lumières] ; et s'apercevant que l'office lui apparaissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible qui contenait les "Petits Prophètes". Il tombe sur la prière des Juifs dans "Baruch", et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à mon père : "C'était un beau génie que Baruch ; qui était-il?" Le lendemain, et plusieurs jours suivants, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelques personnes de sa connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait la voix pour dire : "Avez-vous lu Baruch?"».

Rousseau éprouvait un intérêt passionné pour la perfection minutieuse des plantes, se livrait pour les étudier à un exercice méthodique. Herboriser était pour lui suivre une leçon de choses. Le seul ouvrage qu'il aurait sorti de ses caisses aurait d'ailleurs été le "Systema naturae" de Linné, dont il dit qu'il l'avait «sous le bras» pour «visiter un canton de l'île», «une loupe à la main». En fait, il ne devait consulter que fort peu cet ouvrage, car, manifestant comme toujours son refus du savoir des autres, il méprisait la nomenclature, ne voulait pas savoir, seulement apprendre à voir, se mettre à l'école de la nature et non à celle des maîtres, recevoir la leçon silencieuse des formes végétales : «Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvais à chaque observation que je faisais sur la structure et l'organisation végétale et sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système était alors tout à fait nouveau pour moi.» Comme le monde végétal se reproduit malgré l'immobilité qui isole chacun de ses membres, il se montra fort intéressé par les miracles de cette sexualité sans accouplement, les plantes enseignant, pour lui, le bonheur d'une solitude féconde, non stérile, la fleur, parfaite, se suffisant à elle-même ; par des phénomènes comme l'éclosion des fleurs, la fructification, qui est le résultat de leur fécondation («mille petits jeux de la fructification que j'observais pour la première fois me comblaient de joie»), l'épanouissement des fruits. Il se plaisait à découvrir, dans l'organisation des plantes, la coïncidence des opposés, de l'infiniment petit à l'infiniment grand ; il ne portait intérêt à la partie que pour mieux s'ouvrir à l'harmonie du tout. Herboriser n'était donc pas pour lui un travail de savant, qui ne veut qu'accumuler des connaissances, mais une action de grâce, une prière adressée à la beauté du monde, car il mettait en pratique son goût d'une communication muette avec lui, une communication immédiate entre le naturaliste et la nature,

Cette passion, si elle le maintenait dans l'émerveillement de la présence, si elle lui faisait connaître des «extases», des «ravissements» qui élevaient son âme vers le Grand Être, ne troublait pas sa paix car le «contemplatif» y trouvait une forme élémentaire d'évasion qui favorisait la rêverie. Dans cette étude «oiseuse», dans ce travail paresseux, dans cette admiration désintéressée des plantes, il se calmait. Toutefois, cela ne l'empêcha pas d'ironiser sur sa manie, non sans sacrifier encore à son

goût des hyperboles : *«On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron, j'en aurais fait un sur chaque gramme des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers ; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit.»*

Or il se donna un projet pédantesquement ambitieux qui aurait été une tâche considérable : *«J'entrepris de faire la Flora petriuscularis [«la flore de l'île Saint-Pierre»] et de décrire toutes les plantes de l'île sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours.»* L'inventaire de la végétation insulaire serait devenu l'inventaire qu'un propriétaire fait de ses biens, pour s'en assurer la jouissance. Mais, avec sa versatilité habituelle (n'a-t-il pas, dans "Les confessions", fait cet aveu : *«J'aime à [...] commencer cent choses, et n'en achever aucune, à aller et venir comme la tête me chante, à changer à chaque instant de projet, [...] à entreprendre avec ardeur un travail de dix ans, et à l'abandonner sans regret au bout de dix minutes, [...] et à ne suivre en toute chose que le caprice du moment?»*), il l'abandonna vite, et dut de toute façon y renoncer quand il lui fallut quitter l'île.

Il consentit à se mêler à la «société» qui se trouvait sur l'île, aux gens qui habitaient la *«seule maison, mais grande, agréable et commode»*. C'étaient *«un receveur avec sa famille et ses domestiques», «qui tous étaient à la vérité de très bonnes gens et rien de plus, mais c'était précisément ce qu'il [lui] fallait.»* Comme il y avait aussi *«une nombreuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour le poisson»*, l'île était, à ses yeux, une véritable arche de Noé, un microcosme de la création tout entière.

Il participait à leurs activités rustiques, aux travaux des champs : *«J'employais le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme et Thérèse visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux, et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais ensuite à terre avec une corde.»* Il reprenait là ce qu'il avait déjà décrit au "Livre douzième" des "Confessions" : *«Je me souviens qu'un Bernois, nommé M. Kirchberger, m'étant venu voir, me trouva perché sur un grand arbre, un sac attaché autour de ma ceinture, et déjà si plein de pommes, que je ne pouvais plus me remuer.»* Son travail se limitait donc à la cueillette des fruits qu'un arbre avait donnés. Ce fut ainsi que, le 6 octobre, il put annoncer à Du Peyrou l'envoi de *«dix mesures de pommes reinettes»*, en échange du café qui lui était destiné.

Il se plut aussi à introduire des lapins sur la *«petite île»*, s'en enorgueillissant dans cette hyperbole : *«Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite.»* Il y avait remarqué *«un tertre sablonneux couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois»*, qu'il avait jugé *«très propre à loger des lapins qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur qui fit venir de Neuchâtel des lapins mâles et femelles, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ et où ils auront prospéré sans doute s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers.»* Ces lapins apparaissaient déjà dans le texte des "Confessions" qui mentionnait la petite île : *«Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler ; autre fête pour Jean-Jacques.»* L'évocation de cette «fête» (le terme est repris ici : *«La fondation de cette petite colonie fut une fête.»*) apparaît comme un micro-récit exemplaire, symbolisant ces petits bonheurs dont était faite l'existence dans l'île, et qui reprenaient vie grâce à la saisie par l'écriture, selon l'objectif défini dès les premières pages de l'ouvrage : *«Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore ; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance.»* Si le «je» de l'énonciation peut traiter avec humour le «je» de l'énoncé, dont la fierté est assimilée à celle du *«pilote des Argonautes»*, c'est qu'aucun obstacle, extérieur ou intérieur, ne vient entraver la jouissance et la maîtrise du réel.

Rousseau participait aussi aux divertissements de cette «société» : *«Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait*

quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage moderne.» Il satisfaisait donc encore ainsi son goût des chansons populaires, que lui avait chantées sa tante quand il était enfant, et dont l'émotion avait été à l'origine de sa «*passion pour la musique*». Et il se plut aux fêtes car «*les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges*», qu'il aurait pu effectivement avoir connues puisqu'il se trouva sur l'île du 10 ou 11 septembre jusqu'au 25 octobre, donc pendant cette période. Cette simple mention fait penser à la longue et célèbre description des vendanges dans la société utopique de Clarens qu'on lit dans «*La nouvelle Héloïse*» (V, 7).

Cependant, il marqua bien aussi : «*La société du petit nombre d'habitants était liante et douce sans être intéressante au point de m'occuper incessamment*», et il ne manquait pas, le plus souvent, de s'esquiver. Surtout, lui, qui aurait voulu que l'île soit un «*asile*» inviolé, se plaint des «*visites imprévues et importunes*» ; en effet, sa solitude fut moindre qu'il ne l'affirma, et, à l'île Saint-Pierre, on montre la trappe par laquelle il s'enfuyait de sa chambre pour échapper aux importuns.

Les réflexions

Elles s'égrènent au fil du texte, de façon quelque peu incohérente, avant de, soudain, prendre toute la place dans la dernière partie du texte.

D'abord, on constate une velléité de réflexion quand Rousseau décrit le spectacle de l'agitation constante de l'eau, et qu'il mentionne : «*Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offrait l'image ; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui sans aucun concours actif de mon âme ne laissait pas de m'attacher.*»

Ce n'est que plus loin qu'il fait habilement basculer sa «*promenade*» vers un texte argumentatif en affectant habilement de s'adresser à un interlocuteur anonyme fictif comme s'il avait besoin qu'on lui objecte une raison pouvant justifier les plaisirs simples, vécus près d'un lac : «*Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres et si durables qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporté encore par les élans du désir.*»

Il commence alors cette réflexion : «*J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.*» Dans ce passage, on remarque que, par une comparaison géométrique, Rousseau voit les «*courts moments de délire et de passion*» comme des «*points bien clairsemés*» (ce qui marque une discontinuité) dans la ligne de la vie» (ce qui marque une continuité). Or, contre cette fragmentation («*Ils sont rares et trop rapides pour constituer un état*»), Rousseau en vient au thème central de ce passage, qui n'avait pas été nommé explicitement jusque-là : «*Le bonheur que [son] cœur regrette, n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent*».

Au paragraphe suivant, de façon quelque peu impromptue, l'impression laissée auparavant dans son esprit par «*le flux et le reflux*» de l'eau du lac, démonstration de la mobilité dans l'immobilité, se manifestant subrepticement, il passe de l'idée de l'instabilité du bonheur humain à celle de l'instabilité permanente et fondamentale des choses : «*Tout est dans un flux continu sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit pas être : il n'y a rien de*

solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. À peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : "Je voudrais que cet instant durât toujours" ; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après?" Si on peut remarquer, dans «*Tout est dans un flux continu sur la terre. Rien n'y garde une forme constante et arrêtée*», le besoin constant qu'avait Rousseau des antithèses, si le souhait irréalisable : «*Je voudrais que cet instant durât toujours*» est un oxymore, il faut bien dire que l'ensemble du paragraphe reprend un thème qui est, depuis Héraclite et son fameux : «*On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve*», un lieu commun de la philosophie.

Est plus originale et intéressante la réflexion sur l'expérience de la béatitude que Rousseau cultiva systématiquement dans l'asile de l'île Saint-Pierre, et qui se développe en trois moments.

Le premier moment est celui de la «circonscription». On a vu que Rousseau nous apprend qu'il se réjouissait de voir en l'île Saint-Pierre «*une île très agréable et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire*» ; qu'il répéta que c'était «*une île fertile et solitaire, naturellement circonscrite et séparée du reste du monde*» ; qu'il appréciait le fait que le lac de Bièvre est un «*beau bassin d'une forme presque ronde*». Au centre des «circonscriptions» successives, l'exilé, le paria qu'il était, trouvait enfin un «chez soi», une résidence, un refuge dont l'extrême confinement était la condition paradoxale de la délivrance. D'ailleurs, pour lui, il n'y a que les prisonniers qui savent ce que c'est qu'être libre, et il déclare : «*J'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie.*» - «*J'ai souvent pensé qu'à la Bastille, et même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurais encore pu rêver agréablement*», ce qui reprenait ce qu'il avait confié à Malesherbes dans sa première lettre : «*La vie active n'a rien qui me tente, je consentirais cent fois plutôt à ne jamais rien faire qu'à faire quelque chose malgré moi ; et j'ai cent fois pensé que je n'aurais pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien du tout qu'à rester là.*» Il tenait donc à la «circonscription» physique de l'île. Mais lui répond une «circonscription» spirituelle qui est une concentration par laquelle il se ramassait en son centre, se resserrait pour se retrouver, revenir à lui, et échapper à la dispersion passionnelle.

Le deuxième moment est celui de la rêverie dont, avec l'émotion la plus sincère et la plus communicable, Rousseau fait une analyse subtile. Il considère qu'on peut s'y livrer «*partout où l'on peut être tranquille*». La tranquillité dans la solitude, l'état hypnotique suscité par le bercement de l'eau, lui faisaient connaître une sorte de doux enivrement, lui permettaient d'atteindre «*une rêverie délicieuse*», car elle était plus douce encore que la jouissance du réel, lui apportait une évasion profonde, lui faisait perdre la notion du temps et du monde. Grâce à elle, il pouvait se «*transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination*», susciter «*d'agréables chimères*», des fictions qui se fondent toutefois avec le monde environnant, avec le réel : «*J'assimilais à mes fictions tous ces aimables objets, et me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même et à ce qui m'entourait, je ne pouvais marquer le point de séparation des fictions aux réalités, tant tout concourait également à me rendre chère la vie recueillie et solitaire que je menais dans ce beau séjour*». Et c'est encore l'imagination qui, au moment où il écrit la «*Cinquième promenade*», lui permet de rêver qu'il se trouve encore sur l'île, et de faire «*même plus*» puisqu'il signale : «*À l'attrait d'une rêverie abstraite et monotone je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappaient souvent à mes sens dans mes extases, et maintenant plus ma rêverie est profonde plus elle me les peint vivement. Je suis souvent plus au milieu d'eux et plus agréablement encore que quand j'y étais réellement.*» La rêverie était donc plus douce encore que la jouissance du réel ; elle lui faisait perdre la notion du temps et du monde extérieur, le faisait pénétrer dans un paradis où s'évanouissaient les laideurs du monde. En effet, grâce à la rêverie, son attention ne se fixait plus sur aucun objet de ce monde, au point qu'il n'avait plus le sentiment d'être encore sur la surface de la Terre, mais plutôt de planer, hors du temps comme de l'espace, comme il allait le signaler dans la «*Septième promenade*» : «*Durant ces égarements mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination dans des extases qui*

passent toute autre jouissance.» La rêverie lui offrait donc la seule consolation efficace, car il se sentait dégagé du passé, indifférent à l'avenir, tout occupé du présent. À ces moments privilégiés, il jouissait d'un bonheur parfait, celui de la «contemplation», bonheur qui est comparé à celui des bienheureux dans l'au-delà, bonheur «qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir». Et il prétendait que «tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu», autre expression de son orgueil ingénu et de son goût des «chimères».

Le troisième moment est celui de l'abandon au sentiment de l'existence. Comme, dans la rêverie, le moi s'annule, on voit Rousseau passer, grâce à elle et insensiblement (il faut remarquer les mentions successives : «sans que je m'en fusse aperçu», «sans prendre la peine de penser», «sans aucun concours actif de mon âme») de l'état conscient à un renoncement à toute activité intellectuelle pénible, en se fondant sur le sentiment et non sur le raisonnement, à une unique attention à la seule intensité de l'instant, à ses «sens», à son «oreille», à ses «yeux», à son «âme», à son «existence», dans un égocentrisme, une autarcie, où, en «ce séjour isolé où [il s'était] enlacé de [lui]-même» en une sorte d'étreinte narcissique où il se suffisait, où il ne pouvait jouir que de lui-même, ne penser qu'à lui, qu'à son bonheur personnel, en se refusant de penser à autre chose, comme la réalité du monde.

Il s'était déjà écrié dans «*Émile*» : «*Ô homme ! Resserre ton existence au-dedans de toi, et tu ne seras pas misérable.*» (II). On avait lu dans la «*Seconde promenade*» : «*Je m'accoutumais peu à peu à nourrir mon cœur de sa propre substance et à chercher toute sa pâture au-dedans de moi*». On allait lire dans la «*Huitième promenade*» : «*Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence, que j'ai réellement plus vécu quand mes sentiments resserrés, pour ainsi dire, autour de mon cœur par ma destinée, n'allaient point s'évaporer au-dehors sur tous les objets de l'estime des hommes, qui en méritent si peu par eux-mêmes et qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.*» Pour lui, se resserrer en soi est le secret du bonheur, tandis que se disperser dans le monde est la voie du malheur. Or, par la «circonscription» qui est aussi une concentration, il était revenu à lui-même, avait repris ses esprits, s'était remis à l'écoute de ce qui était le plus intime en lui, était redevenu attentif à la pure présence, à la qualité de l'instant, à l'existence actuelle qui se rend sensible, ce que permettrait le «*far niente*» qui, d'ailleurs, loin d'être futile, permet l'appréhension de l'être dans l'intimité du présent, ce que favorisait le bercement de l'eau avec lequel s'identifie l'existence réduite à son rythme le plus essentiel, car le dehors et le dedans se confondent en une unique oscillation : «*Le mouvement qui ne vient pas du dehors se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable quand de légères et douces idées sans agiter le fond de l'âme ne font pour ainsi dire qu'en effleurer la surface.*»

Comme, du fait de l'exil, il devait renoncer à l'action, il s'en remettait à ce qu'on lui cédait, c'est-à-dire à l'existence même. Comme celle-ci n'est donnée que dans le présent, ce n'est donc qu'en réussissant à n'être attentif qu'à celui-ci que, tout en exprimant un désir d'éternité bien marqué («*Je voudrais que cet instant durât toujours*»), il peut dire éprouver «le sentiment de l'existence» qu'il définit ainsi : «*Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix, qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles [«sensorielles»] et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire et en troubler ici-bas la douceur*». Pour se pénétrer du «*sentiment de l'existence*», il faut, par un exercice spirituel de la béatitude, par la pratique assidue de la rêverie, se dépouiller de toutes les qualités qui nous singularisent, effets de l'aliénation sociale ou des jeux de l'identification et du hasard. Par ce mouvement concentrique, qui tend à réaliser l'idéal de l'autarcie, par cette régression à l'origine, qu'est le pur «*sentiment de l'existence*», l'être humain peut enfin se connaître lui-même, d'une connaissance essentielle et affranchie de ses conditions contingentes, se connaître hors du temps comme de l'espace.

Rousseau voudrait accéder à «*un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance,*

de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière.»

Pour que cet accomplissement ait lieu, *«il faut que le cœur soit en paix et qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme»* ; il faut que le sujet fasse le silence en lui, maintienne une vie minimale, quasi léthargique, qui est, paradoxalement, le secret de la jouissance la plus intense, de la béatitude la plus profonde, et laisse advenir l'être. Or, si Rousseau fait l'éloge de la solitude pour lui-même, il la déconseille aux autres, car, pour lui, *«la plupart des hommes, agités de passions continues, connaissent peu cet état, et ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instant n'en conservent qu'une idée obscure et confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme»* ; et, ajoutant : *«Il ne serait pas même bon, dans la présente constitution des choses, qu'avidés de ces douces extases ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissants leur prescrivent le devoir»*, cet apôtre de l'égalité, ce défenseur du peuple, s'enorgueillissait du fait que seul *«un infortuné qu'on a retranché de la société humaine et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état à toutes les félicités humaines des dédommagements que la fortune et les hommes ne lui sauraient ôter»* ; se réservait donc l'accès au *«sentiment de l'existence»*, en considérant qu'il faut, pour ne s'attacher qu'à l'essentiel, être détaché de tout, être parvenu à l'indifférence, première étape de l'initiation à la béatitude. Dans cette exhortation aux autres humains de ne pas se laisser aller dans la solitude, se révèle sa conviction qu'il est différent des autres (les êtres dénaturés, ses contemporains, ne peuvent prétendre accéder à une solitude heureuse, car la dénaturaison est pour Rousseau l'émergence de l'esprit grégaire.

Dans la *“Seconde promenade”*, il avait déclaré : *«Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part, et quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne seront jamais rien pour moi.»* Dépouillé des masques de la vie sociale, rendu à lui-même dans la sérénité de la solitude, il échappait enfin aux souffrances de l'amour-propre, pouvait se livrer sans réserve aux jouissances de l'amour de soi, s'élever à la sérénité des *«contemplatifs»*.

Toutefois, il reconnut que *«sans mouvement la vie est une léthargie»*, l'analyse rejoignant ici celle du *“Second dialogue”*, et qu'*«une imagination riante est nécessaire»*.

Comme, en véritable phénoménologue, il exprima ainsi un sens aigu de la présence au monde ; qu'il établit l'identité de la pure sensation et du *«sentiment de l'existence»*, on a pu voir en lui un précurseur du système de pensée moderne qui est fondé sur le seul sentiment de l'existence, c'est-à-dire l'existentialisme.

Mais, à l'encontre de l'existentialisme athée du XXe siècle, son sentiment de ravissement, d'extase, le conduisit, il est vrai dans une fin du texte quelque peu conventionnelle, à l'effusion religieuse : *«Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon âme s'élancerait fréquemment au-dessus de cette atmosphère, et commercerait d'avance avec les intelligences célestes dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de temps.»* Et il ne manquait donc pas de, une fois de plus, chercher à apitoyer sur son âge !

* * *

Conclusion

Dans la *“Cinquième promenade”*, Rousseau présente, avec émotion, une évocation si originale, si prenante, qu'elle tranche sur tout le reste du recueil, celle d'un des moments les plus heureux de son existence, son séjour à l'île Saint-Pierre, car il y put, pendant quelques mois, se livrer à son goût de la méditation au milieu de la nature, à sa passion pour la botanique ; qui fut comme une trêve dans sa vie. Il montre différents aspects de sa personnalité : le persécuté à la recherche d'un asile, l'herboriste et l'observateur minutieux de la nature qui parcourt l'île, qui dérive sur le lac, tombe dans des états purement contemplatifs, le psychologue révélant son âme profonde, l'écrivain faisant revivre une réalité vécue en la parant des attraits du rêve, le penseur donnant un sens général à sa propre existence. Surtout, cette *«promenade»* étant à cet égard le texte clé, il fait de la rêverie, telle qu'il la comprend, une analyse subtile : l'âme, dégagée du passé, indifférente à l'avenir, toute occupée du présent, goûte le vrai bonheur. Il trouve, pour évoquer la seule consolation efficace, des accents

magnifiques qui allient la simplicité et le dépouillement à l'émotion la plus sincère et la plus communicable.

La "*Cinquième promenade*", la plus caractéristique et, à juste titre, la plus célèbre des "*Rêveries du promeneur solitaire*", était déjà empreinte de ce qui allait être le romantisme, le lac de Bienné de Rousseau annonçant celui qu'au XIXe siècle allait célébrer Lamartine, avec des accents similaires, avec le même lyrisme devant l'inévitable écoulement du temps («Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices, suspendez votre cours !"), avec autant de nostalgie et de mélancolie.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com

Dans "ROUSSEAU, '*Les rêveries du promeneur solitaire* II'", vous trouverez des résumés et des analyses des autres «*promenades*» et une conclusion générale : intérêt littéraire, intérêt documentaire, intérêt psychologique, intérêt philosophique, destinée de l'oeuvre.